BnF Gallica

50.000 milles dans l'océan Pacifique / par Albert Davin,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Davin, Albert (1846-19..). Auteur du texte. 50.000 milles dans l'océan Pacifique / par Albert Davin,.... 1886.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

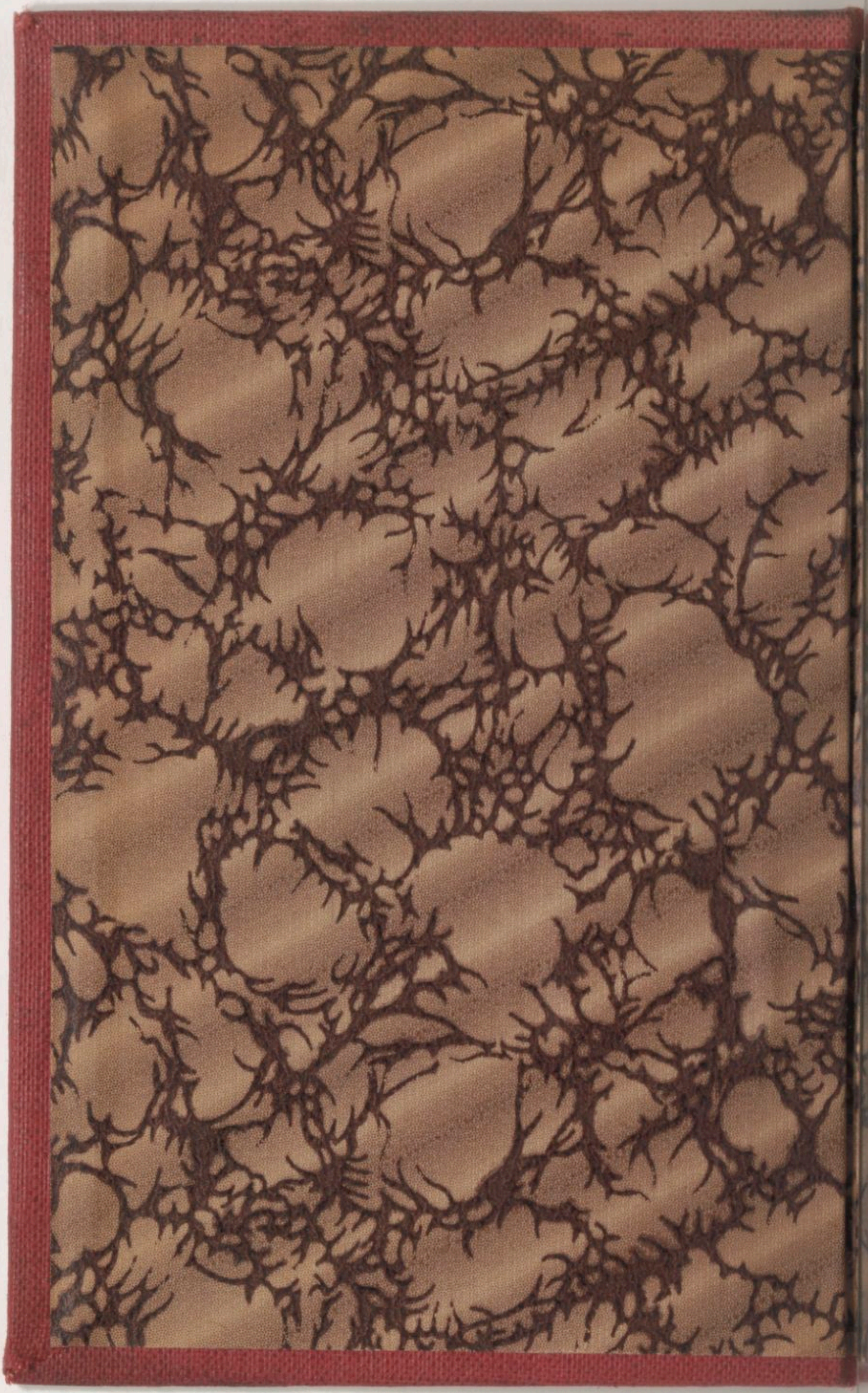
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

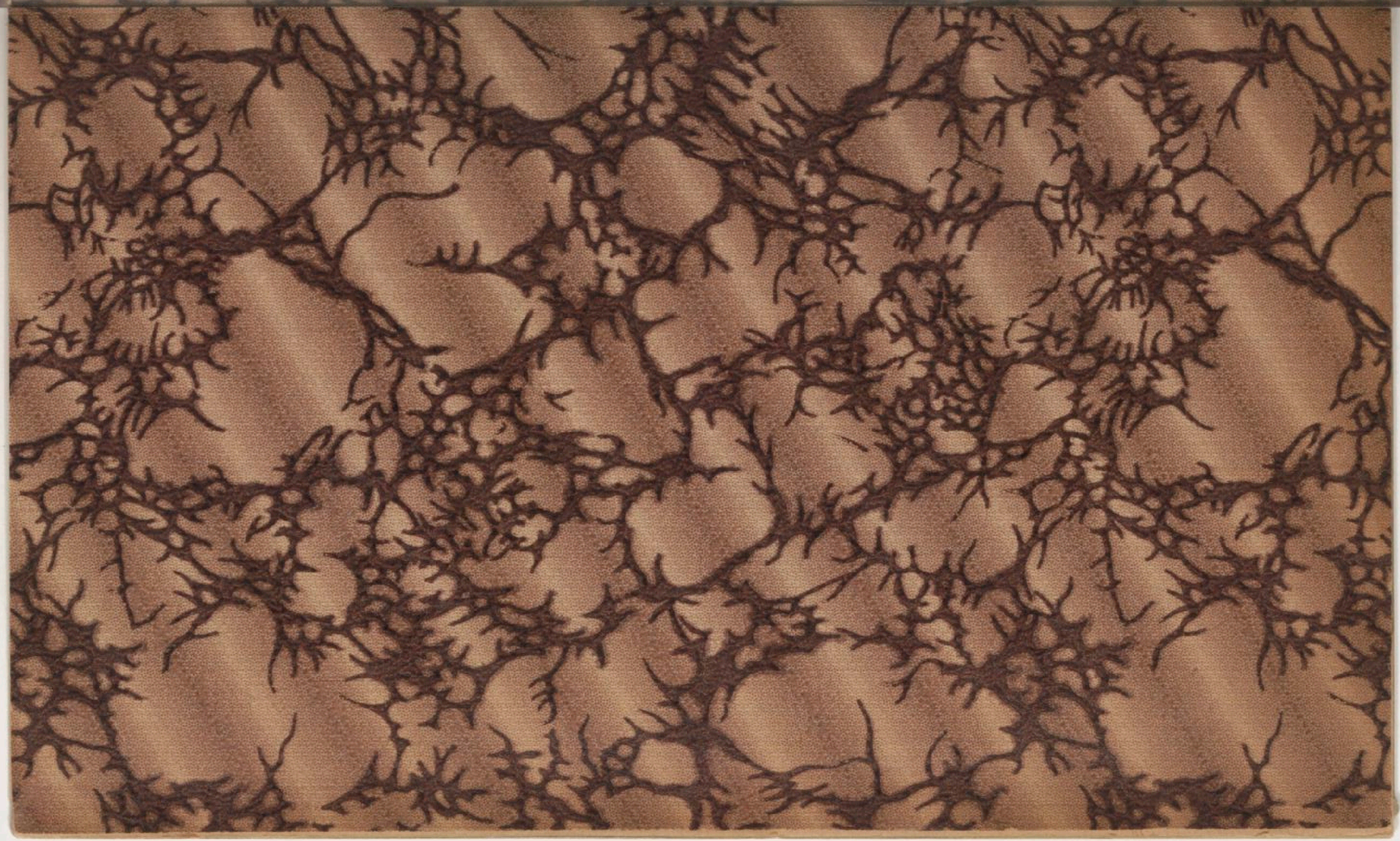
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





50,000 MILLES

DANS

L'OCÉAN PACIFIQUE

PAR

ALBERT DAVIN

LIEUTENANT DE VAISSEAU

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE DIX PHOTOTYPIES

D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR

32861

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1886

Tous droits réservés

8° G
ʃ 618

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF

50,000 MILLES

DANS L'OCÉAN PACIFIQUE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en octobre 1886.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

50,000 MILLES

DANS

L'OCÉAN PACIFIQUE

PAR

ALBERT DAVIN

LIEUTENANT DE VAISSEAU

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE DIX PHOTOTYPIES

D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR

PARIS

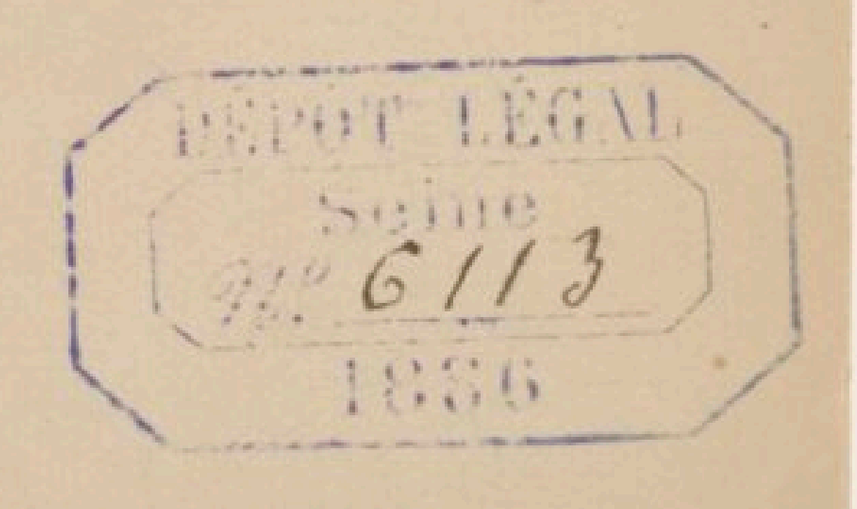
LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

Tous droits réservés



PRÉFACE

Ceci n'est point un roman. C'est une suite d'esquisses crayonnées d'après nature, par un touriste épris de la vérité. Il est bien entendu que ce touriste ne se targue point de prononcer des jugements sans appel. Notre pauvre machine humaine est si impressionnable ; elle a tant de peine à se dégager des influences extérieures ; les événements, les idées, le milieu, ont sur elle une influence si indéniable que l'impartialité ne saurait, croyons-nous, être prise dans un sens absolu, et l'emploi de ce substantif témoigne d'une prétention que nous ne voulons point afficher. Certains de nos lecteurs ont peut-être visité les régions qui font l'objet de ces études ; ils y retrouveront, je l'espère, quelques-unes de leurs impressions. Ceux qui ne les connaissent pas y rencontreront une opinion formulée après examen, ce qui est bien quelque chose.

50,000 MILLES

DANS L'OCÉAN PACIFIQUE

I

DÉTROIT DE MAGELLAN ET CANAUX LATÉRAUX DE PATAGONIE.

C'était le 21 octobre 1520 : le navigateur Fernao de Magalhaes, que nous nommons Magellan, arrivait devant le détroit auquel il allait attacher son nom. Commandant une petite flotte que Charles-Quint lui avait confiée, avec mission de découvrir une nouvelle route pour aller d'Europe aux îles Moluques, Magellan n'atteignit le 52e parallèle sud qu'après avoir surmonté les plus grandes difficultés. D'abord, un de ses bâtiments fit naufrage; puis, contraint à user de rigueur pour conserver son autorité, il condamna deux chefs de complot à être écartelés et en abandonna deux autres sur les côtes désertes de la Patagonie. Plusieurs fois, en tentant ce fameux passage vers l'ouest, il dut rebrousser chemin, après

avoir exploré l'estuaire d'un fleuve ou une baie sans issue. Cette fois, au lieu d'entrer immédiatement dans le défilé qui s'ouvrait vers l'occident, il envoya en avant deux de ses navires qui revinrent au bout de peu de jours, avec une certitude presque absolue : ils avaient observé des courants rapides et un bras de mer très-étendu, qu'ils prirent pour un nouvel océan. Magellan, enthousiasmé, donna dans le détroit : un mois après, il débouchait dans l'océan Pacifique.

Le passage que Magellan venait de franchir sépare la Patagonie de la Terre de Feu, sur une longueur de six cents kilomètres ; il a la forme d'un angle obtus, dont le sommet, nommé cap Froward, marque le point extrême de la Patagonie. On peut le diviser en deux parties bien distinctes, à peu près égales en étendue : celle de l'est, basse et sablonneuse ; celle de l'ouest, très-haute, constamment battue des grands vents, couverte de glaciers, de pics chauves, de rochers abrupts, de neiges éternelles.

Selon nous, il faut se garder de visiter à un instant quelconque un pays déterminé. Le voyageur, croyons-nous, doit s'efforcer de parcourir une région au moment où le caractère spécial à cette région est le plus en relief. Voyez l'Algérie au mois de janvier : la boue envahit les chemins, les Arabes grelottent sous le ciel gris, les murailles sont souillées par les averses. Ne faut-il pas plutôt aller chercher au Midi le ciel bleu, la lumière éclatante du soleil, le souffle étouffant du simoun? C'est le contraire dans les pays du Nord : ne faut-il pas chercher en Suède le ciel

gris, la neige, les montagnes couronnées de pins qui se courbent comme des arcs, sous l'effort du vent? Donc, si l'on doit traverser le détroit de Magellan, il est préférable de le franchir pendant l'hiver, afin d'y jouir de la vue des glaciers blanchis, de se faire une idée de ces brises si redoutées des marins, de ce ciel gris et bas, de l'aspect désolé que prennent les terres sous l'influence de jours considérablement raccourcis. Je m'estime donc heureux d'avoir fait ce voyage en plein hiver, au mois de juillet.

Le 1er juillet, nous entrions dans le détroit, après avoir reconnu le cap des Vierges. Nous jetons l'ancre, vers minuit, dans la baie Possession, ce qui nous permet de franchir le premier goulet le lendemain au lever du soleil. A droite, défile la Patagonie; à gauche, la Terre de Feu, ainsi nommée, dit-on, à cause des nombreux volcans qui la hérissent. Aucune description ne saurait peindre l'âpreté de ces terres. Partout, les falaises schisteuses tombent perpendiculairement dans l'eau; le sol couvert de broussailles se profile sur une ligne de montagnes bleuâtres, couronnées de pics neigeux. L'écho de ces lugubres solitudes n'est troublé que par le sifflement du vent et les cris aigres des oiseaux de mer. Aucun vestige d'habitation; cette immense portion du continent américain est-elle donc livrée tout entière aux animaux des pays glacés? On serait tenté de croire que la Providence a dit à l'homme civilisé : Tu ne t'établiras point dans ces régions.

Plus loin, l'île Sainte-Élisabeth étend paresseuse-

ment sur la mer ses mamelons roussâtres. A partir de là, le passage s'élargit; la côte descend directement au sud, jusqu'au cap Froward; quelques milles encore, et nous arrivons à la colonie chilienne de Punta-Arenas, ville la plus australe du monde habité.

Elle se présente sous l'aspect d'une longue tache grise avivée par des touches rougeâtres. A gauche, une multitude de hêtres dégarnis de feuilles se détachent en blanc sur le fond jaune : on dirait la nécropole d'une cité de géants. Derrière la ville, les montagnes s'étagent graduellement jusqu'à la région des neiges. A cette latitude, le mirage produit de singuliers phénomènes : les petits nuages qui environnent l'horizon font l'effet de piliers basaltiques chargés de supporter le firmament; les derniers promontoires se recourbent comme des toitures chinoises; les navires éloignés paraissent flotter dans les cieux. Au milieu de la rade, une bouée noire indique le gisement de la canonnière anglaise *Doderel* qui fit récemment explosion. L'équipage se composait de cent hommes : trois seulement eurent la vie sauve. Le médecin, dont il sera question plus loin, se trouvait au nombre des survivants.

Tout, à Punta-Arenas, caractérise un pays situé aux confins du monde civilisé. On ne rencontre que des pêcheurs vêtus de flanelle rouge, des Chiliens au teint olivâtre, des Européens à la figure sinistre. Les habitations en bois sont entourées de barrières pour empêcher les bestiaux de venir brouter les légumes que l'on cultive à grand'peine. Aux alentours, des

chevaux à long poil, l'œil morne, la tête baissée, paraissant regretter amèrement la liberté de la pampa ; des charrettes à roues pleines attelées de plusieurs paires de bœufs s'enfoncent jusqu'aux essieux dans l'argile ; des porcs se frottent en grognant le long des clôtures ; des goëlands poussent des cris aigres, en fuyant devant nous : on apprivoise aisément ces rudes pélasgiens.

La colonie, fondée en 1843, servit d'abord de pénitencier. Plus tard, le Chili envoya partout des émissaires à la recherche de colons. Ceux-ci firent appel aux anciens *transportés* fixés à Cayenne et leur tinrent à peu près ce langage : « En Patagonie, la température est toujours fraîche ; l'hiver n'y amène point de froids trop rigoureux, les salaires élevés et la concession gratuite des terrains pronostiquent à cette colonie naissante un avenir plein de promesses. » Ces arguments furent entendus : quelques-uns des auditeurs, à demi asphyxiés par la température effroyable de la Guyane, partirent pour la pointe extrême de l'Amérique du Sud. La ville comprend aujourd'hui près de deux mille âmes, la plupart Suisses, Allemands et Français : un ancien professeur de rhétorique y tient une librairie ; un ex-forgeron s'est fait horloger ; un ex-poëte se livre à la confection des sabots. En réclamant des colons aux quatre coins du monde, le Chili voulait fonder à Punta-Arenas une colonie vraiment sérieuse et en faire le boulevard d'un vaste empire, dont le nord toucherait Lima. Depuis le commencement des travaux du canal de

Panama, ces ambitieux projets paraissent abandonnés. Le percement de l'isthme sera la mort du détroit : les terres magellaniques retourneront à la barbarie.

Punta-Arenas, si triste et si calme, a été livrée naguère à des convulsions qui la mirent à deux doigts de sa perte. C'était en 1877 : le Chili, nous l'avons vu, avait, dès 1843, fait de Punta-Arenas un établissement où il écoulait la lie de sa population. Les condamnés, tout en construisant des routes et en défrichant des terrains, ne cherchaient que l'occasion de secouer le joug d'un gouverneur impérieux et sévère. D'autre part, les soldats chargés de garder le bagne ne recevaient point de solde; sans chaussures, mal nourris, mal vêtus, à quoi pouvaient-ils songer, sinon à la liberté? Quelques mois de ce régime amenèrent une révolte générale. Les forçats délivrés par leurs gardiens se ruèrent au dehors comme des fauves; la ville fut mise au pillage; on incendia les maisons, et le massacre général des habitants commença. Réduits à défendre leur existence, les colons constituèrent une garde urbaine qui dispersa les révoltés.

Le Chili réprima vigoureusement ces désordres. Des troupes vinrent prêter main-forte à la milice organisée spontanément pour la défense d'intérêts communs. On fit des exemples : on distribua des indemnités aux colons survivants; tout rentra dans l'ordre, et le désastre fut promptement réparé.

Les deux grandes ressources de Punta-Arenas sont l'élevage du bétail et le commerce des pelleteries. On ne saurait faire entrer l'agriculture en ligne

de compte, la terre de Patagonie ne produisant qu'un peu d'orge et d'avoine. L'industrie de l'élevage commence à rayonner autour de la ville. Un Français vient de s'établir à la baie Gregory; le médecin fait construire une ferme au Havre-Pecket, l'île Sainte-Élisabeth nourrit les troupeaux du vice-consul d'Angleterre; car les Anglais entretiennent ici un agent, moins peut-être pour protéger leurs nationaux que pour suivre les progrès du pays et y prendre pied, si tant est qu'il en vaille jamais la peine.

Le médecin officiel de la colonie, Master Fenton, est Irlandais de naissance, ce qui ne l'empêche pas de déplorer le meurtre de lord Cavendish. Aimable homme, pas trop solennel, il cite Shakespeare à propos et ne craint point le wisky. Depuis la catastrophe du *Doderel,* il mène une existence précaire au milieu de la population que l'on sait; le gouvernement chilien paye son dévouement à raison de quinze mille francs par an. Et dévouement n'est pas un vain mot. Plusieurs fois déjà, notamment en 1877, sa vie fut sérieusement mise en péril. Pendant qu'il entourait les blessés de ses soins, les insurgés brûlaient son habitation, après avoir pris la précaution de la piller; tout ceci, sans préjudice des menaces de mort qu'il entendait sans cesse proférer contre lui. Il se laissa voler et menacer. En pleine insurrection, il rencontre un soldat : « Señor, faisons un échange : voici dix piastres ; donnez-moi votre montre. » Vingt pas plus loin, Master Fenton est abordé par un autre militaire : « Docteur, vous avez dix piastres dans vo-

tre poche; offrez-les-moi. » Et le docteur donne ses dix piastres. Plus versé dans les exercices du corps que dans les jeux de l'esprit, il monte à cheval dès l'aube et fait trente ou quarante kilomètres, à travers les rios et les fondrières, pour soigner ses malades. De même que la plupart de ses compatriotes (et c'est précisément ce qui fait leur force), il ne songe même point à retourner en Angleterre; nous l'avons dit plus haut, il s'est mis en tête de jouer au propriétaire : il a des troupeaux dans la pampa, des chevaux à l'écurie, et il entretient avec les *Sealers* des relations commerciales suivies.

Les indigènes de ces terres australes appartiennent à deux races distinctes : les Fuégiens et les Patagons. Les premiers, essentiellement nomades, n'ont ni habitations fixes, ni gouvernement d'aucune sorte, et sont continuellement en guerre de tribu à tribu. Ils errent à travers les archipels, vivant au jour le jour, du produit de la chasse et de la pêche. Généralement invisibles, on les voit poindre quand il s'agit de piller un bâtiment en détresse ou de se livrer à une mendicité dont aucune langue ne saurait fournir le qualificatif. Les canaux latéraux de Patagonie et la partie occidentale du détroit de Magellan composent l'empire fuégien, et, comme il passe beaucoup moins de navires dans les canaux que dans le détroit, les indigènes du détroit sont un peu moins sauvages que les autres; ils possèdent quelques vêtements et parlent un *sabir* mélangé d'espagnol et d'anglais. Les uns et les autres communiquent avec les bâtiments qui pas-

sent d'un océan à l'autre, rapports éphémères qui ne sauraient exercer sur eux une influence durable. Ils font, au contraire, un trafic continuel avec les *Sealers* ou pêcheurs de lions de mer. Nous allons essayer de définir ces Européens, les seuls qui soient en contact permanent avec les Fuégiens.

La pêche du lion marin, extrêmement pénible, ne peut être exercée que par des hommes spéciaux, endurcis à la fatigue, insouciants des privations. Aussi ce personnel se recrute-t-il parmi les plus infortunés transfuges de l'Europe : il est à Punta-Arenas, à Valparaiso, à Buenos-Ayres, à Montevideo, des pêcheurs sans ouvrage, des marins sans bâtiment, des déserteurs dépourvus de tout moyen d'existence. Une goëlette en partance pour la Terre de Feu cherche un équipage : les individus dont nous venons de parler s'engagent pour la saison. Presque toujours sous la neige ou dans l'eau, posté sur les brisants qui défendent l'entrée des canaux latéraux, le *Sealer* épie les lions de mer pendant des journées entières et cherche une occasion d'attaquer ces animaux inoffensifs quand ils s'assemblent en grande troupe sur les îlots. Le moment venu, le pêcheur se précipite sur eux, les tue à coups de fusil, les assomme à coups de bâton et les découpe, sans perdre de temps. Le pêcheur ne mange guère que du biscuit, il dort sur le rocher, il n'a que des peaux pour se préserver des rigueurs de l'hiver austral. Au bout de la saison, il retourne à Punta-Arenas, dépense dans les cabarets le salaire gagné au prix de tant de fatigues et recom-

mence quand il n'a plus rien. A cette rude école, le *Sealer* retourne à l'état sauvage, et l'on comprend à quels excès doit se livrer cet homme, alors que, soustrait à tout contrôle, il devient, pour ainsi dire, le maître absolu de ces terres vierges.

A l'égard des échanges, on emploie dans les archipels fuégiens le système usité jadis entre les Carthaginois et les Africains occidentaux ; le *Sealer* apporte sur la plage du rhum et du tabac ; l'indigène apporte des peaux : le troc a lieu quand les deux parties sont d'accord. Mais l'hémisphère austral ne vaut pas mieux que le nôtre ; ici, comme en Europe, la loi du plus fort est toujours la meilleure, et les baies patagoniennes, si riantes, servent de théâtre à de sanglantes rixes. Il est rare que la conclusion d'un marché n'aboutisse pas à l'extermination de quelques Indiens. Un *Sealer* me racontait froidement l'anecdote suivante : « Il y a deux ans, je pêchais dans le chenal Wide ; un de mes hommes ayant eu des démêlés avec les naturels fut reconduit à coups de harpon et ne se sauva qu'à grand'peine. Depuis lors, les miens et moi, nous faisons feu sur toutes les pirogues fuégiennes. » C'est la loi de Lynch appliquée à une tribu tout entière. Voilà sous quelle forme la civilisation se présente aux derniers échantillons de l'homme quaternaire.

Ces procédés amènent de terribles représailles ; quelquefois, un pêcheur disparaît sans qu'on puisse jamais retrouver ses traces. A-t-il été englouti par la mer du cap Horn ? A-t-il succombé sous les flèches

fuégiennes? L'écho ne redira pas les plaintes de la victime.

Ce n'est pas tout : la traite des esclaves, abolie dans l'ancien continent, se pratique couramment à la Terre de Feu. De jeunes Fuégiens, arrachés à leurs mères, sont traînés à Punta-Arenas et vendus comme domestiques (un enfant vaut cent piastres). Ces deux causes expliquent l'hostilité des naturels envers les blancs et le soin avec lequel les premiers fuient le voisinage des autres. Non-seulement les Fuégiens ne poussent jamais leurs incursions jusqu'à Punta-Arenas, mais on les voit rarement à l'est du cap Froward; cette langue de terre projetée au sud par les Cordillères sépare le monde civilisé des sauvages des archipels. La lutte entre les deux races se traduit par une guerre d'extermination qui dépeuple peu à peu les terres magellaniques. Le combat est trop inégal : que peuvent les harpons en os de phoque, les flèches à éclat de silex, contre les balles? comment la pirogue informe en écorce d'arbre échapperait-elle à la fine baleinière du pêcheur de lions marins?

On essaye de sauver les restes de ces tribus éparses. Une mission anglaise dirigée par un haut ministre de l'Eglise réformée s'est proposé d'apporter à ces malheureux les bienfaits de la civilisation. Il est permis de croire que le gouvernement de la Reine n'est pas étranger à cette tentative, et que les intérêts commerciaux en ont été le mobile déterminant. Les missionnaires enseignent aux indigènes la langue anglaise, l'agriculture, et en particulier la culture des pom-

mes de terre, qui réussit assez bien dans l'archipel. A ce propos, on raconte qu'un jour le pasteur fit semer les précieux tubercules; ne les voyant point donner de germes, il se creusa vainement la tête pour trouver l'explication du mystère. Il cherchait encore, quand il surprit ses naïfs catéchumènes occupés à déterrer les tubercules, dans le but évident de les dévorer. Mais ces nomades n'ont qu'une idée fixe : recouvrer la liberté; malgré les soins dont on les entoure, les adultes retournent à leur pirogue et vont rejoindre leurs frères dans le désert de glace.

Les négociants du pays emploient comme intermédiaires les Patagons de la tribu des Tehuelhets. Ceux-ci, au nombre de cinq cu six mille, occupent un espace d'environ vingt-cinq mille lieues carrées. Aussi chasseurs que les Fuégiens sont pêcheurs, ils poursuivent, sur ce vaste territoire, la destruction des casoars et des guanacos. Les peaux de ceux-ci, les plumes de ceux-là, forment la base de l'industrie et du commerce patagons.

Les guanacos circulent dans la pampa en troupeaux innombrables. Toujours au fond des vallons, des éclaireurs postés sur les crêtes avertissent de l'approche du danger. Au moindre bruit, au premier cavalier aperçu dans la plaine, tout disparaît comme par enchantement. Les Patagons, seuls capables de tromper la surveillance des vieux guanacos, se glissent sous les herbes comme des serpents, cernent les troupeaux et se livrent à d'affreux carnages. Ils écorchent les victimes sur les lieux mêmes, et les peaux soigneu-

sement mises à part forment le stock des échanges à venir. Les Tehuelhets ont hérité des Espagnols le moyen de chasser le casoar ; ils le prennent à l'aide du *boleador*, instrument dont la manœuvre demande beaucoup d'adresse. Le boleador est un *lasso* pourvu d'une boule pesante à chaque extrémité. Sous l'impulsion donnée par le chasseur, la boule extérieure décrit un grand cercle. Si l'animal poursuivi vient à couper la circonférence, la corde s'enroule autour du cou de la victime, et l'oiseau ne peut plus se dégager.

Ce peuple, qui jouit d'une étendue considérable de côtes profondément découpées, ne possède point de pirogues ; on peut être surpris de ce que la facilité offerte par la mer pour l'accomplissement des échanges ne l'ait pas frappé davantage. Les Patagons sont presque sociables, et leur taille élevée, réelle quoique légendaire, n'exclut pas, chez eux, une certaine douceur ; malheureusement, ils montrent un penchant invétéré pour les liqueurs fortes. Pendant l'été, ils descendent à Punta-Arenas, afin d'échanger les peaux de casoar et de guanaco contre les denrées dont ils s'alimentent. Leur présence apporte une certaine animation dans la ville et donne généralement lieu à des scènes de désordre. Ils s'enivrent après la conclusion du marché ; on peut même soupçonner les industriels du pays de leur offrir auparavant de copieuses libations, afin d'avoir à meilleur compte les objets d'échange. A peine l'alcool a-t-il agi, que la brute reprend son empire ; les Patagons, ordinairement si doux, de-

viennent violents et cruels; ils font jouer leurs couteaux, et il faut réunir un grand nombre de soldats, pour incarcérer ces athlètes parvenus au dernier degré de la surexcitation.

Nous eûmes la curiosité d'aller visiter une de leurs huttes, située près de la ville; les Patagons y couchent pêle-mêle avec des animaux qui font, pour ainsi dire, partie de la famille. La toiture, formée de peaux cousues ensemble, abrite le sol coupé de flaques d'eau. Deux enfants nus jouent avec des porcs, et, dans un coin, trois femmes cousent des peaux de guanaco, après en avoir raclé l'intérieur avec des éclats de verre. Un quartier de cerf suspendu se balance au milieu de la hutte; les hommes sont allés à la chasse, pour renouveler la provision.

Le 5 juillet, en reprenant notre route vers le sud, nous passons devant quelques points restés célèbres dans l'histoire du pays. Voici la baie de Freshwater, où les Chiliens s'établirent avant de fonder Punta-Arenas; on fut obligé d'abandonner cet établissement, à cause des forêts qui rendaient impossibles les communications et empêchaient toute espèce de culture.

Voici l'ancienne colonie espagnole de Port-Famine, aujourd'hui déserte. On raconte que les colons étant un jour sur le point de manquer de vivres, expédièrent un navire pour aller en prendre au dehors. Quand le bâtiment revint, presque tous les habitants étaient morts de faim; de là, le nom de Port-Famine.

Plus loin, de gros nuages rampent sur le massif de San-Isidro; à gauche, on aperçoit les sierras blanches

de l'île Dawson, qui fait partie de la Terre de Feu. Nous jetons l'ancre dans la baie Saint-Nicolas. A quelques milles de ce havre, se trouve le cap Froward (pointe méridionale de la Patagonie), appelé Forward par les premiers navigateurs anglais ; une faute d'impression amena dans le principe une transposition de lettres, et l'usage, ce même tyran qui imposa au Nouveau Monde le nom d'Améric Vespuce, a définitivement consacré cette erreur.

Un spectacle grandiose nous attendait au point du jour : la mer, unie comme un miroir, reflète un ciel d'une transparence inimitable, et le soleil se lève resplendissant en chassant devant lui de légers nuages cuivrés. En avant, le cap Froward enfonce brutalement dans la mer la forêt qui l'étreint de toutes parts. Autour de l'horizon, des pyramides argentées, des chaînes découpées comme des scies, s'éclairent de lueurs orangées. A gauche, la cime du mont Sarmiento se cache dans une brume épaisse, tandis que la base, frappée par les rayons du soleil levant, jette des éclats fauves. Derrière, les hautes chaînes de la Terre de Feu se teignent en jaune pâle et en vert d'eau qui composent, avec les vapeurs blanchâtres des tons d'une finesse inconnue dans la zone tempérée.

Le soleil monte, les vapeurs dilatées s'élèvent dans l'azur du ciel, les pics étincellent au loin : tout paraît embrasé. Devant ces restes des convulsions de la nature et à la vue de la parure éclatante qui enveloppe le paysage, l'homme s'avoue tout bas sa faiblesse, et le peintre proclame son impuissance.

L'archipel de Charles III resserre le chenal au point de ne lui laisser que sept ou huit kilomètres de large. Une pirogue vient à notre rencontre ; les Fuégiens qui la montent s'écrient : « *Galleta ! Galleta !* » (Traduisez : biscuit). L'embarcation contient deux hommes, trois femmes et trois enfants, ces derniers absolument nus, quoique le thermomètre accuse quatre degrés au-dessous de zéro. L'un des hommes a pour tout vêtement un bonnet écossais ; l'autre, un sac muni de trous qui laissent passer la tête et les bras. Les femmes portent des peaux de loutre attachées à la ceinture ; une lanière de cuir leur enserrant la tête comme un diadème retient approximativement leurs cheveux bleus en désordre. Voilà bien la misérable image de l'homme primitif ; ces sauvages passent à côté de la civilisation sans se laisser toucher par ses merveilles, sans rien lui emprunter. Ils errent nus dans des pirogues, par des froids terribles, sans souci des glaçons, du vent, de la mer, ni de la neige. Quand un bâtiment franchit ces défilés, les Fuégiens se précipitent à sa rencontre en demandant au monstre du biscuit et du brandy (*galleta* et *brandy*, un mot espagnol et un mot anglais, c'est tout ce qu'ils ont appris à connaître) ; puis ils regagnent la terre à force de rames.

Le 6 juillet, nous jetons l'ancre dans la baie Borja, sur la côte de la presqu'île de Cordova. Une pirogue ne tarde pas à se détacher du rivage : même spectacle ; même demande de la part des indigènes. Une tribu de ces sauvages occupe le pourtour du golfe. A deux pas du rivage, on rencontre un wigwam en

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

La Baie Borja (Détroit de Magellan).

branchages, couvert de peaux. Sept ou huit naturels des deux sexes, accroupis devant un grand feu flambant, tournent vers nous un œil morne. Les enfants, entièrement nus, suivant l'usage, forment la partie la plus intéressante du groupe ; nullement farouches, ils montrent, en riant, des dents aiguës comme des aiguilles. Mais, dans peu d'années, de longs cheveux couvriront à demi une figure bestiale, leurs pommettes accuseront de fortes saillies, et sur leur visage se répandra cet air passif, l'une des caractéristiques des races inférieures. En examinant attentivement les adultes, on est tenté de se demander si l'on a devant soi une race d'hommes ou une espèce d'animaux. Darwin explora ces régions vers 1835, alors qu'il accompagnait le capitaine Fitz-Roy, en qualité de naturaliste ; il n'est pas impossible que le spectacle de la dégradation fuégienne lui ait donné l'idée d'une théorie qui fit tant d'adeptes.

J'allais oublier les chiens, qui établissent autour des wigwams des cordons sanitaires si périlleux à franchir. A ce propos, je confesse en toute humilité que ma visite au village fuégien m'a enlevé une illusion.

Les chiens errants de Constantinople sont renommés dans le monde entier pour leur aspect repoussant, leur naturel hargneux, leur voracité comparable à celle des urubus du Pérou : je m'étais rangé à l'avis général. Mais je reconnais aujourd'hui que les chiens turcs doivent céder le pas à leurs congénères patagons ; le voisinage de la neige fait, sans

doute, quelque tort à ces derniers et leur assigne la préséance que je viens d'indiquer.

Les Fuégiens de la baie Borja prélèvent une large dîme sur les navires de passage, et ils doivent amasser de beaux bénéfices, si l'on en juge par les noms de bâtiments cloués aux arbres comme des inscriptions funéraires. Quoi qu'il en soit, ces naturels entendent fort bien les échanges et connaissent à fond l'art de donner peu et de recevoir beaucoup. Très-familiers, ils fouillent volontiers dans les poches des étrangers, malgré les protestations indignées de ceux-ci ; ils se jettent même dans l'eau glacée, afin de pénétrer dans les embarcations, et de se livrer, presque de vive force, à une mendicité qui ne connaît aucun frein.

Après la baie Borja, la côte devient plus aride. Ici, d'énormes bastions sont opposés l'un à l'autre ; ailleurs, les blocs semblent entassés par un effort gigantesque ; on comprend que l'imagination grecque ait créé les Titans. Des nuages bas, flottant dans le noir du ciel, menacent la terre qui, de son côté, leur oppose des pics effilés. La température se refroidit notablement : nous approchons des glaciers. Bientôt, entre deux rochers jaunâtres de l'île Inès de Sarmiento, un ménisque bleuâtre apparaît, semblable à une vague prête à déferler dans l'abîme. Plus loin, les nuages enveloppent un amoncellement de masses confuses ; on ne distingue que vaguement, çà et là, des arêtes vives sillonnées de neige. Cependant, les vapeurs se dégagent, les contours se précisent, et le merveilleux glacier qui a donné son nom à une

baie tout entière étincelle dans toute sa majesté.

Trois choses agissent sur le spectateur : la forme, la masse, la couleur. Ici, ces trois éléments réunis composent un spectacle sublime. Entre des pics noirs, hérissés, abrupts, le glacier, semblable à une cascade dont la chute engloutirait une ville, étend sa masse bleu de ciel. Cette immense quantité de glace paraît immobile, et pourtant elle descend des sommets, comme un véritable fleuve. Les savants en ont étudié la marche et mesuré la vitesse ; ils nous apprennent que le glacier possède toutes les propriétés d'un cours d'eau ; que la vitesse maxima s'observe au milieu et qu'elle diminue insensiblement sur les bords. Aussi voit-on le glacier suivre le contour des crevasses, s'étaler sur les rochers plats, s'étirer dans les défilés et s'enfler menaçant toutes les fois qu'un accident de terrain l'empêche d'épanouir sa vaste nappe. Mais, alors, la vitesse est moindre, et il s'ensuit des tiraillements qui se manifestent par de profondes crevasses. Au sommet du glacier, le névé se détache en blanc sur le ciel gris. La neige qui le constitue se transforme peu à peu en glace par la pression continue des couches supérieures ; elle alimente le bloc et répare incessamment la perte marquée par la chute d'eau qui tombe dans la mer. On voit donc le glacier vivre, naître et mourir ; on constate le cycle perpétuel dans lequel tourne la nature. En haut, voici la neige, résultat de l'évaporation des eaux de la mer sous l'influence des rayons solaires ; le glacier produit de la neige comprimée, fond par la partie

inférieure, et l'eau provenant de ce changement d'état revient à la mer, pour subir une nouvelle série de transformations. C'est ainsi que l'équilibre, rompu en un point, tend sans cesse à se rétablir, équilibre immuable et nécessaire.

Ceci me rappela l'étude faite par un professeur éminent sur la période glaciaire. M. Tyndall pose en principe que cette période fut le résultat d'une plus grande activité solaire, au lieu d'être celui d'un refroidissement, comme le croyaient ses devanciers, comme beaucoup de ses contemporains le pensent encore.

Voici à peu près le raisonnement : supposons qu'on fasse de l'eau distillée; la vapeur se dégage de la chaudière et passe dans le réfrigérant, où elle se condense. Que fera-t-on si l'on veut augmenter la quantité d'eau distillée? Faudra-t-il accroître le froid du réfrigérant? Évidemment non ; il suffira d'augmenter la quantité de vapeur produite, c'est-à-dire d'augmenter la chaleur. Partant de là, M. Tyndall avance que le soleil plus actif rendait l'évaporation plus considérable, la quantité de neige tombée plus grande et, par conséquent, les glaciers plus nombreux et plus étendus. L'illustre physicien anglais est, je crois, le premier qui ait donné cette solution.

Le 7, nous mouillons dans la baie Angosto (large de quatre cents mètres et profonde de deux à trois kilomètres), autour de laquelle se déploient des roches inaccessibles, sillonnées de cascades. Le lendemain, nous reprenons le large ; la neige tombée

pendant la nuit couvre au loin les sommets, tandis que la base des montagnes, demeurée libre, forme le long de la côte une large bande noire. A droite, nous avons la presqu'île de Cordova; à gauche, la Terre de Désolation, bien nommée par les premiers navigateurs : sol tourmenté, cônes rangés symétriquement, agglomérations immenses de roches nues, sans autre végétation qu'une mousse roussâtre qui fait, pour ainsi dire, corps avec le granit. On dirait une série d'obstacles lancés par des géants sur les bords du détroit, barrière inexpugnable contre laquelle la mer furieuse vient se briser depuis des milliers de siècles.

Cependant, le défilé s'élargit; nous entrons dans le bras que les Anglais appellent *Sea reach*. Vers une heure, on aperçoit le cap Pillar, pointe extrême de la Terre de Désolation qui forme l'entrée occidentale du détroit de Magellan. A droite du cap, un espace vide, le ciel et la mer; cette mer, c'est l'océan Pacifique.

En vue du cap Pillar, on quitte le détroit, pour entrer dans les canaux latéraux de Patagonie. On nomme ainsi une longue suite de détroits compris entre un archipel et le continent. Ces défilés fournissent un moyen d'éviter la mer qui ne cesse de battre le littoral et les vents impétueux qui, dans ces régions, soufflent presque toute l'année, de l'occident ou du pôle sud. D'innombrables îles, profondément découpées, offrent d'excellents abris, et les bâtiments exécutent dans ces canaux la même ma-

nœuvre que dans le détroit : ils naviguent de jour et jettent l'ancre le soir.

On entre d'abord dans le canal de Smyth, compris entre la terre ferme et l'archipel de la Reine Adélaïde. La nature est la même que celle du détroit, autant qu'on en peut juger, car une brume opaque ne découvre le paysage que par intervalles et dérobe aux regards la vue des glaciers qui occupent sur cette côte une étendue si considérable : on en compte dont la longueur atteint quarante kilomètres.

Après le canal de Smyth, on pénètre dans le chenal de Mayne, parsemé d'écueils. En naviguant entre deux murs de granit, on côtoie des ilôts verdoyants auxquels succèdent des rocs debout comme des basaltes et des pitons neigeux au puissant relief. Le soir, nous jetons l'ancre dans Isthmus-bay, vaste entaille creusée dans le continent. Des ruisseaux pareils à des fils blancs courent le long des croupes; dans les dépressions, surplombées par le roc nu, apparaissent de chétives fougères et des buis arborescents. Une bande de canards, sortis des goëmons, s'enfuit à notre approche; mais au lieu de prendre leur vol, ces palmipèdes nagent en se servant de leurs ailes comme de rames, manœuvre qui leur permet d'acquérir une vitesse invraisemblable. Les Anglais nomment ces canards à ailes courtes *steam ducks* (canards à vapeur).

La baie creuse une presqu'île dont l'isthme n'a qu'une faible largeur. Le sol y est couvert d'une boue noire parsemée de troncs d'arbres posés à plat : c'est

le moyen dont usent les Fuégiens pour rouler leurs pirogues, comme autrefois les Grecs roulaient leurs galères à travers l'isthme de Corinthe. Les indigènes font ici de fréquentes apparitions, si l'on en juge par les éclats de bois à demi consumés et les monceaux de coquillages ; pour le moment, les insulaires sont allés chercher fortune ailleurs.

Le 10, au matin, départ d'Isthmus-bay ; le ciel est encore sombre ; pourtant une éclaircie permet d'entrevoir, derrière la Cordillère de Sarmiento, un vaste glacier, sous l'aspect d'une série de vagues bleues qui se tiendraient sur les sommets par un miracle d'équilibre.

Au coucher du soleil, nous prenons le mouillage d'Occasion-Cove, échancrure de l'île Piazzi, semée d'îles verdoyantes en forme de corbeilles, véritables oasis au milieu du désert de pierre. La flore s'enrichit de jour en jour : les alerces [1] à rameaux horizontaux, comme les cèdres, élèvent leur tronc lisse et droit au-dessus des houx et des bruyères. Continuellement inondé par des pluies diluviennes, le sol présente un amas spongieux capable de rebuter le promeneur le plus endurci. Nous étions sur le point de rétrograder, quand une heureuse trouvaille vient jeter sur notre promenade un charme inattendu : nous découvrons sur le sable un silex taillé, abandonné là par une tribu fuégienne. N'est-il pas surprenant de rencontrer chez cette peuplade, profondément

[1] *Fitzroya Patagonica.*

séparée du reste du monde, un instrument analogue à ceux dont se servaient nos ancêtres? Cette découverte, qui nous fait remonter à l'âge de la pierre taillée, démontre une fois de plus que les silex ouvrés marquent une période nécessaire de l'évolution sociale. Des spécimens de cet art primitif ont été recueillis partout : en Europe, en Amérique, en Asie. Comme les indigènes de la Terre de Feu, les habitants primitifs de la vieille Europe vivaient à l'état nomade; les uns parcouraient les forêts, en vivant du produit de la chasse; d'autres habitaient les côtes : montés dans des pirogues et vêtus de peaux de bêtes, ils trouvaient dans la pêche un moyen de pourvoir à leur subsistance. Beaucoup d'entre eux rencontrèrent ces audacieux Phéniciens qui, dès les temps les plus reculés, faisaient le commerce de l'étain aux îles Cassitérides, et celui de l'ambre dans les fiords de la mer Baltique. Nous, les descendants de ces pêcheurs primitifs, nous sommes devenus les Phéniciens, par rapport aux sauvages des terres australes.

Une relâche de deux jours à Occasion-Cove parut nécessaire, à cause de la brume et aussi d'un tourbillon de neige qui ne permettaient pas la navigation dans ces étroits défilés. Par temps de neige, cette région revêt l'aspect le plus morne. D'épais nuages envahissant les montagnes, pèsent lourdement sur la terre; les ruisseaux suintent entre les pierres qui luisent d'un éclat sinistre; la mer, rendue furieuse par la tempête qui souffle un air humide et pénétrant, dé-

ferle sur les roches, et la crête hérissée de ses vagues retombe en poussière dans la forêt. Sous les baisers brûlants de la mer, les mousses prennent une teinte grisâtre qui s'harmonise merveilleusement avec la gamme des couleurs environnantes ; de longues algues plantées au fond de la mer rejettent leur tête sur la plage. Tout, dans cet ensemble, concourt à produire une impression de tristesse indéfinissable.

En quittant Occasion-Cove, on entre dans le chenal de Sarmiento ; le vent du sud a chassé les nuages ; un soleil resplendissant illumine le paysage blanchi par la neige. Les roches boursouflées étincellent ; chaque plante est entourée d'un fourreau de givre, et des stalactites de glace pendues aux arbres font l'effet d'orchidées transparentes. L'île Evans à droite, l'île Vancouver à gauche, se dressent en alignements dont les formes identiques font songer à de gigantesques mammouths accroupis. On pense aux vagues d'une mer tourmentée, alors que la terre à l'état semi-fluide prenait, en se refroidissant, son squelette définitif.

A quelle force mystérieuse attribuer ces vastes canaux qui serpentent entre des colosses de granit? A quelle cause attribuer la formation de ces énormes croupes qui se reproduisent sur une étendue de mille kilomètres? Faut-il voir dans cet effet une succession de crevasses opérées par la mer qui ne cesse de battre le pied des Cordillères? Faut-il penser ensuite que les courants aient contribué, sinon à la formation des défilés, du moins à leur élargissement?

Faut-il croire enfin que les glaciers, par leur mouvement lent et continu, aient apporté leur pierre à l'édifice? Nous ne voyons pourquoi ces différentes causes ne pourraient être admises, en considérant surtout que les mêmes formes se reproduisant partout, la matière a dû être soumise à l'action de forces sensiblement égales.

Essayons de nous figurer le soulèvement prodigieux qui fit surgir, d'un pôle à l'autre, la Cordillère des Andes et les montagnes Rocheuses, cette épine dorsale des deux Amériques. A mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, la force centrifuge est moindre; au lieu d'opérer des soulèvements comme le Chimborazo et les volcans boliviens, elle fait émerger des crêtes moins élevées. Tel est le premier pas. Les glaciers, encore si nombreux aujourd'hui, pénètrent dans les cavités, exécutant le travail de polissage et de creusement observé même de nos jours dans le chenal Eyre et les canaux adjacents; observé au Brésil, où, d'après M. Emm. Liais, des ravins larges de cent mètres et profonds de six cents ont été creusés par ce procédé, en moins d'un demi-siècle. Les vents violents de l'ouest qui, sans relâche, battent la côte, en se servant de l'Océan comme d'un bélier, opèrent des coupures aux points faibles; les flots se précipitent, les courants s'établissent, les caps s'arrondissent, les rives s'élargissent, la profondeur augmente. Nous savons d'ailleurs que la mystérieuse nature agit toujours sûrement à l'aide de ses forces, si faibles qu'elles paraissent, en comparaison des

effets produits. Dans une période historique, elle change l'aspect des continents; elle élève certaines régions, elle en abaisse d'autres; que lui importe le temps? elle a toute l'éternité! Les hommes, pauvres âmes errantes qui n'apparaissent qu'un instant sur cette planète, ont juste le temps de constater de pareils changements; il en est d'autres qu'ils peuvent à peine soupçonner.

Le 13 juillet, nous mouillons à Puerto-Bueno, sur la côte de Patagonie. Toujours la même âpreté, le même silence : on se croirait dans une région inexplorée. Des *alerces* au tronc blanc, cousins germains des pins parasols, élèvent à cent pieds leurs ombelles d'un vert sombre. Des arbres morts découpent sur la neige leurs silhouettes tourmentées et dressent leurs branches vers le ciel, comme des bras tordus par la souffrance. Une multitude de racines s'agglomèrent en amas inégaux : les climats glacés ont aussi leurs forêts vierges.

Après une heure de marche dans le bois, on arrive au bord d'un lac encaissé entre des rochers nus. Ces masses granitiques, hautes de trois mille pieds, ont été poussées l'une vers l'autre avec une telle furie, que, à la suite du choc terrible qui est résulté de leur rencontre, la crête de l'une est tombée sur le flanc de l'autre, ainsi que le démontre la superposition des assises. Puis, tout est retombé dans le silence. Le souvenir d'un semblable mouvement confond l'imagination et contraste avec le calme de la nappe d'eau qui reflète l'histoire de ce combat. Quelle solitude!

on n'aperçoit de toutes parts que l'eau, le ciel, le roc; pas un bruit, pas un oiseau, pas un insecte; on dirait que toutes les forces de la nature se sont concentrées dans la vie végétale.

Ces solitudes de Patagonie produisent une tout autre impression que le désert de sable. On sait que le Sahara est inhabitable, qu'une chaleur torride en rend la traversée presque impossible, et, sans s'arrêter aux fantaisies de personnalités bruyantes qui nous le montrent sillonné de chemins de fer chargés de transporter à travers son étendue réelle des marchandises imaginaires, on demeure écrasé par l'immensité; on considère avec tristesse la stabilité de cette grande ligne horizontale, au-dessus de laquelle les sculpteurs égyptiens aimaient à diriger le regard fixe de leurs sphinx.

Auprès du pôle antarctique, l'horizon n'a point cette tranquillité. La nature y a été soumise à de formidables soulèvements; on a sous les yeux des preuves tangibles de ces antiques convulsions. On dirait un champ de bataille d'hommes disparus, dont les puissantes mains lançaient des montagnes et les amoncelaient pour en former des camps retranchés. En Patagonie, on sent que la nature a fait de violents efforts; on dirait, dans le Sahara, qu'elle a toujours été morte.

Le 14, au lever du soleil, il faut se frayer un chemin à travers les banquises détachées des glaciers. Les rochers arqués et massifs se succèdent sans interruption : on se croirait à la fin de la période glaciaire,

au moment où le genre humain faisait son apparition sur la terre. A peine a-t-on dépassé un de ces colosses, qu'il est remplacé par un autre aussi aride et aussi abrupt. Ils plongent brusquement leur croupe arrondie dans l'eau verdâtre, et leurs sommets blanchis par la neige brillent comme de la poussière de diamant.

En montant vers le nord, la végétation prend plus d'importance ; on rencontre maintenant de verts promontoires qui sont comme le sourire de cette nature sauvage. L'endroit le plus resserré du chenal (Guia Narrows) se trouve entre les îles Hanovre et Chatham. Ce défilé, long de deux cents mètres, est dominé par un massif en forme de lion couché. La queue du carnassier de granit est figurée par une chaîne d'îlots ; la tête appuyée sur les pattes, il regarde couler l'eau d'un œil indifférent.

Plus loin, nous côtoyons l'archipel de la Mère de Dieu, barrière entre les canaux et l'océan Pacifique ; et, après avoir contourné l'île Topar, nous jetons l'ancre dans le port Charrua, l'un des havres de la grande île Wellington.

Le port Charrua est dominé par des aiguilles granitiques de dix-huit cents pieds ; quelques arbustes croissent à la base des roches ; jusqu'à mi-hauteur grimpent des mousses d'un vert jauni. Au fond de la baie, une étroite gorge déverse à la mer les eaux bouillonnantes d'une cascade ; l'eau tombe de cinq cents pieds dans un bassin environné d'alerces et de hêtres, et, divisée en poussière impalpable, elle emplit la

gorge d'une buée glacée. On arrive péniblement au pied de la chute, en enjambant les troncs d'arbres étendus à terre comme des chevaux de frise, car une avalanche, précipitée du haut des pics, est venue fondre sur la forêt. Des troncs à moitié rompus demeurent suspendus dans le vide ; des quartiers de roches, entraînés par les neiges, complètent un système protecteur fort efficace. Çà et là, des planchettes clouées aux arbres indiquent le nom des navires qui ont visité la baie. En remontant la côte, les steamers consomment beaucoup de charbon, et, à chaque relâche, on mutile la forêt pour remplacer le précieux combustible.

Le lendemain, la baie, glacée pendant la nuit, réfléchit les rayons du soleil levant; une vapeur violette envahit la gorge et s'élève dans un ciel couleur de pervenche ; les aiguilles couvertes de givre étincellent; les arbres, comme saupoudrés de diamants, complètent la magnificence de cette illumination polaire.

Quelques heures après, nous quittions le port Charrua pour remonter le long de l'île Wellington, jusqu'au golfe de Peñas ; mais les glaces obstruaient le chenal Wide : il n'était ni expéditif ni prudent de tenter le passage. Cet encombrement s'observe souvent en hiver ; les nombreuses baies qui débouchent dans ce chenal charrient des banquises provenant des glaciers, en nombre assez considérable pour former une obstruction complète. Il fallut donc rejoindre la haute mer par le canal de la Trinité (entre le sud de

Wellington et l'archipel de la Mère de Dieu). Le panorama ne cesse de s'agrandir à mesure qu'on s'éloigne de terre : le squelette calcaire dominé par les glaciers est digne de figurer le décor d'une épopée. Plus tard, la côte présente une file de cônes blancs, environnés de brisants, sentinelles avancées de ces terres inhospitalières ; le mirage les fait jaillir de la mer comme de longs panaches un instant visibles et s'évanouissant soudain.

Au coucher du soleil, les pics se profilent encore nettement sur le vert tendre du ciel. Enfin, tout disparaît, et nous restons le centre d'un cercle d'eau.

II

LIMA PENDANT L'OCCUPATION CHILIENNE

1883-84

LA SOCIÉTÉ PÉRUVIENNE.

Qui s'occupait, hier, du Chili et du Pérou? Avant la guerre du Pacifique, on regardait vaguement le Pérou comme la patrie du désordre et de l'anarchie ; le Chili, comme celle du travail et du progrès laborieusement poursuivi. On savait à peine que ces deux États se disputaient la prépondérance sur la côte occidentale du Sud-Amérique, et que les Chiliens, étouffant entre la mer et les Andes, commençaient, sans bruit, la conquête paisible du littoral septentrional, en fondant sans cesse, en plein Pérou, des établissements industriels. Si bien que la lutte entre les deux républiques existait depuis nombre d'années, à l'état latent. D'une part, les Chiliens établis sur le territoire péruvien (particulièrement dans la province de Tarapaca) n'entendaient pas laisser profiter le Pérou des industries qu'ils s'étaient donné la peine d'organiser. De leur côté, les Péruviens voyaient d'un fort

mauvais œil l'envahissement de leurs propres domaines par les étrangers.

Une lutte de quatre années vient d'aboutir au traité d'Ancon qui consomme la ruine du Pérou. En raison des intérêts financiers engagés, l'ancien monde ne pouvait assister sans sourciller au démembrement et à la ruine, sans retour, du Pérou, son débiteur. L'Europe a donc suivi les péripéties de la lutte. Nous espérons qu'on ne lira pas sans quelque intérêt ces notes prises à Lima pendant l'occupation chilienne, et à Valparaiso au moment où les troupes victorieuses rentraient dans leurs foyers.

Deux voies ferrées, longues de dix kilomètres, sillonnent à peu près parallèlement la plaine qui sépare Lima de son port, le Callao. L'une de ces lignes appartient à une compagnie anglaise, l'autre à une compagnie américaine.

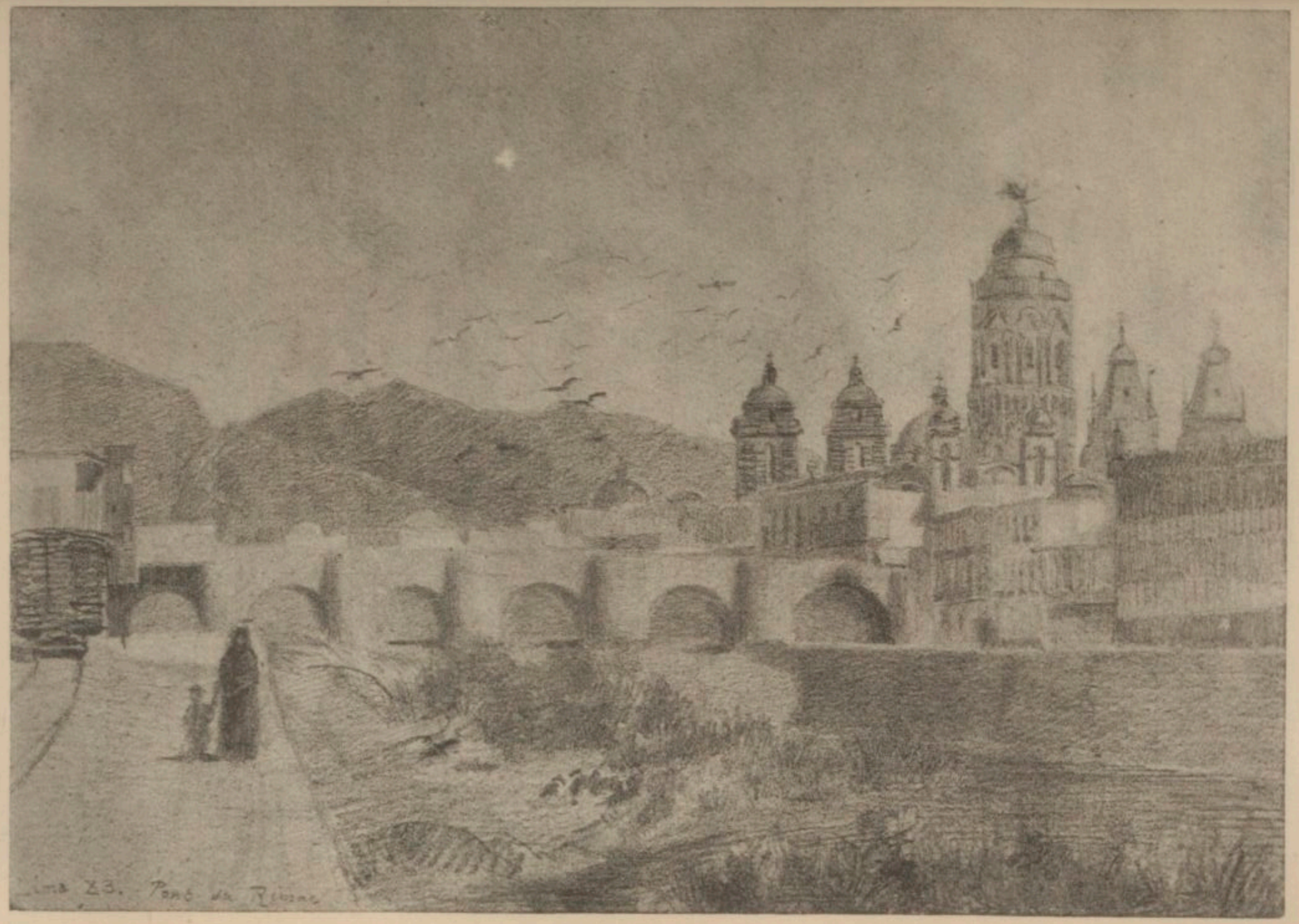
Après avoir dépassé l'agglomération de maisons en *adobes* (briques séchées au soleil) qui constitue les faubourgs du Callao, la voie traverse un marais couvert de roseaux, entrecoupé de touffes de tamaris et de bananiers aux tons roussis, de pépinières d'eucalyptus et d'araucarias : la chevelure désordonnée des uns, l'aspect rigide et fixe des autres, font songer à des troupes de bachi-bouzouks, placées à côté de bataillons allemands. Plus loin, de misérables cabanes surmontées de croix en bambou, des arbustes rôtis par une sécheresse perpétuelle, quelques tas de cubes de terres éparpillés dans la campagne, inutiles préparatifs de défense, exécutés en 1880 par les

Péruviens, lorsque les deux partis se nommaient eux-mêmes « Titans » et méditaient de donner une bataille décisive, « capable d'étonner et d'épouvanter le monde ».

Le ton grisâtre des terrains, la végétation rabougrie, répandent partout un aspect incroyable de désolation. Çà et là, une *hacienda* aux couleurs voyantes repose l'œil de cette monotonie; tout autour, des plantations de maïs, des plates-bandes remplies de fleurs et laborieusement conquises sur le marais; dans les chemins encaissés entre deux murs argileux, des troupeaux escortés de bergers à cheval rentrent paisiblement au bercail : cette sorte d'abondance fait encore ressortir l'aridité du désert environnant.

A l'horizon, les contre-forts de la Cordillère se précipitent vers la mer par une série de bonds; les neiges perpétuelles des hauts sommets donnent naissance, vers l'orient, à l'immense fleuve des Amazones; du côté de l'ouest, au Rimac, ce torrent qui traverse Lima. Celui-ci ne tarde pas à se manifester sous la forme de quelques filets d'eau jaunâtre, perdus dans un lit d'une lieue de large et embrassant des îlots de galets dans leurs replis tortueux; le Rimac est, en effet, le grand pourvoyeur des cailloux employés au pavage des rues : on y trouverait de quoi paver tout un empire. Dans l'éloignement, les mille clochetons et les dômes de l'ancienne résidence des vice-rois font ressembler à une ville musulmane la plus chrétienne de toutes les cités.

Voici quelques pans de murailles démantelées;



PONT DU RIMAC (Lima).

voici les faubourgs de la ville, habités par l'écume liménienne : la force centrifuge a refoulé aux confins de la capitale de l'or cette tourbe en guenilles, enfouie dans d'immondes cloaques, entassement de soupentes rapiécées, dont les toits sont percés à jour et les murs de terre crevés par des poutres noircies. Des légions d'*urubus,* sortes de vautours, perchés sur les terrasses, représentent la corporation des balayeurs assermentés de la capitale.

A la dernière station, le chemin de fer vient d'amener un bataillon chilien : auprès des wagons béants, les armes gisent en désordre ; soldats, femmes, enfants sont accroupis pêle-mêle, assemblage de fichus verts, de robes roses, de pantalons rouges, de châles effilochés, de nattes flottantes, de teints cuivrés : on dirait des groupements confus de tziganes, on cherche involontairement les grandes voitures de saltimbanques, les perruques de clowns et les caleçons pailletés.

Nous arrivons au *Puente viejo,* dominé par le rocher nu de San Cristoval ; des ânes broutent les ricins plantés au hasard dans le lit du torrent ; le vieux pont édifié par les successeurs de Pizarre enjambe la Rimac et laisse échapper des cascatelles entre ses arches arrondies : le train s'arrête.

Au seizième siècle, une sorte de curiosité à laquelle l'esprit d'aventures et la cupidité ne furent pas étrangers, déchaîna sur le Nouveau Monde des hordes de flibustiers imbus des mauvaises passions et de toute la sauvagerie du moyen âge. François

Pizarre fut un de ceux-ci. Le 18 janvier 1535, après avoir conquis le Pérou, à la faveur de la lutte entre les deux frères Incas, Huascar et Atahualpa, il fonda la *Ciudad de los reyes* (Cité des rois), sur les bords du Rimac : c'était le premier établissement des Espagnols au Pérou. Le condottière chercha longtemps un lieu propre à asseoir la capitale d'une colonie sur les ruines fumantes de l'empire des *Fils du Soleil,* et mettre un tel projet à exécution n'était point chose aisée, sur cette côte aride. S'il était nécessaire de s'établir assez près de la mer afin de communiquer facilement avec elle, on ne pouvait songer à construire une ville sur le rivage même, sous peine de la voir promptement saccagée. D'autre part, ce versant occidental de l'océan Pacifique, resserré entre la mer et les Andes, n'est arrosé que par des cours d'eau sans importance ; aussi la découverte d'une rivière qui mérite presque ce nom fixa le choix du conquérant. La cité nommée d'abord par Pizarre *Cité des rois* prit plus tard le nom de Lima, qui semble n'être qu'une corruption du mot Rimac.

Comme les autres colonies espagnoles, le Pérou reçut, dès le principe, une organisation dont les excès aboutirent, trois siècles plus tard, à la guerre de l'indépendance. Une bulle du pape Alexandre VI instituait le roi d'Espagne maître absolu des régions découvertes. Forte de cette investiture, la métropole commença l'exploitation de ses colonies, exploitation méthodique, sans défaillance et sans pitié : elle y défendit aux colons la culture, s'y réserva le mono-

pole du commerce et mit tout en œuvre afin d'en écarter les étrangers. Dans ces conditions, le Pérou ne put qu'échanger l'or de ses mines contre les produits espagnols, et, dès les premiers jours de la conquête, la race autochthone se vit réduite à exploiter, au profit des nouveaux venus, les filons de métaux précieux qui sillonnaient les flancs des montagnes et surtout cet or appelé dans leur idiome « larmes du soleil » qui ornait jadis exclusivement les temples de leurs dieux. Ces fiers Incas anéantirent leurs trésors, au lieu de les livrer à la rapacité de leurs oppresseurs : c'est ainsi qu'ils lancèrent dans la lagune de Titicaca une chaîne d'or assez longue pour faire le tour de la cité impériale de Cuzco. La cupidité moderne a fouillé le lac dans tous les sens, avec le même insuccès qu'en éprouvèrent les explorateurs de la baie de Vigo, lorsqu'il s'agit de relever les galions espagnols coulés depuis près d'un siècle par les Anglo-Hollandais.

C'est avec la dernière cruauté que Pizarre et ses compagnons traitèrent les indigènes : on les frappait de verges, on leur faisait subir systématiquement des tortures, et, quand ils tentaient de reconquérir la liberté, on lançait sur leurs traces des chiens nourris de chair humaine... Aussi la haine, une haine implacable et sourde, ne tarda-t-elle pas à s'emparer de ces malheureux. Incapables de résister, les plus heureux s'asseyaient en rond sur le sable, loin du regard des maîtres ; là, résignés et immobiles, ils se laissaient mourir de faim.

C'est dans l'intérieur du pays qu'il faut chercher les vestiges du pouvoir despotique, de l'arbitraire qui pesèrent sur ces peuplades. Quand la froide statistique écrit : « Les mines de l'Amérique espagnole jetèrent, en trois siècles, dans la circulation, cent vingt-deux millions de kilogrammes d'argent », on ignore ce que ces chiffres cachent de sang et de larmes. On visite encore, aux environs de Potosi, le *corral* où les Espagnols enfermaient, comme des bêtes de somme, les naturels employés aux travaux des mines. Livrés sans merci à ces fauves qui s'intitulaient colons, la plupart des Indiens ne revoyaient plus la fumée de leurs huttes, et, sur les confins du Brésil, les indigènes fredonnent encore aujourd'hui la complainte funèbre que l'on chantait à leurs ancêtres infortunés, lorsque ceux-ci s'acheminaient, en bandes nombreuses, vers Potosi. A côté de cette misère et de ces cruautés, les Espagnols amassèrent des fortunes dont ils ne pouvaient eux-mêmes calculer l'étendue. Deux siècles après la conquête, un nabab insolent demandait aux gens du palais à combien s'élevaient les dépenses du vice-roi : « Quatre cents piastres par mois, lui répondait-on.—C'est juste, répliquait dédaigneusement l'interlocuteur, en pirouettant sur ses talons, ce que je dépense dans ma mine, *en chandelles de suif.* » Il est vrai que ce richissime colon payait au roi d'Espagne un impôt annuel de soixante-quinze millions de francs.

Pizarre, au milieu de ces hidalgos qui se signaient avant de faire étrangler un Inca et de ces moines qui

s'efforçaient de substituer le catholicisme au culte du Soleil, construisit d'abord la cathédrale, afin de consacrer la nouvelle ville, un palais qu'il devait habiter lui-même, un archevêché qu'il donna à Mgr Geronimo de Loaiza. Ce catholicisme ardent qui animait les nouveaux venus a définitivement pris racine dans le sol du Pérou : Lima possède près de soixante églises ou couvents. Aussi rencontre-t-on dans les rues des prêtres et des moines de toute couleur : des Pères de la Miséricorde, des Franciscains, des Capucins, des Dominicains, des Lazaristes, des Augustins, dont les costumes s'harmonisent à merveille avec le cadre environnant. Les vêtements sordides de beaucoup d'entre eux témoignent de l'infortune et de la misère de tous les Ordres. C'est que les temps sont bien changés ; naguère, la ferveur était grande, ainsi que la charité, et il suffit de remonter à quinze ans en arrière pour trouver des preuves d'intolérance. La constitution de 1867 reconnut la seule religion catholique et prohiba la pratique publique de tout autre culte. Déjà, l'année précédente, un décret réglementant les manifestations religieuses avait excité, parmi les femmes et le clergé, une sorte d'émeute. Aussi, quand les cloches sonnaient l'*Angelus,* les voitures et les cavaliers s'arrêtaient, les passants se découvraient avec respect, chacun s'agenouillait humblement dans la rue. Aujourd'hui, les campaniles restent muets, la soldatesque emplit les rues, les places publiques ; l'écho ne répercute plus que le son des trompettes chiliennes, et ce qui frappe le plus après les moines,

c'est la profusion de soldats et de drapeaux chiliens ; l'étendard étoilé flotte partout : sur les forts, sur les édifices, sur les maisons particulières. Les troupes du parti vainqueur campent partout : dans les casernes, au milieu des avenues, dans les monuments. Par ce seul fait, les brillants équipages, les toilettes élégantes ont disparu ; un silence morne règne sur la ville (à l'extérieur du moins), le silence des villes occupées par l'ennemi.

Dans ce pays où l'on jouit d'un printemps perpétuel, les phénomènes météorologiques sont d'une surprenante bénignité. Jamais de pluie, ni de coups de vent ; à peine une légère brise ride-t-elle par aventure la surface de la mer ; et ceci n'est point l'histoire de la femme rousse : les embarcations péruviennes portent d'immenses voiles, sans aucun moyen d'en diminuer la surface, en cas de mauvais temps. L'électricité atmosphérique ne joue pas, au Pérou, un rôle plus important : tout se borne à l'illumination des crêtes lointaines de la Cordillère par les éclairs de chaleur.

Il est pourtant un ordre de phénomènes que nous ne pouvons passer sous silence, et qui, à plusieurs reprises, causa ici d'irréparables désastres : nous voulons parler des tremblements de terre. La Cordillère tressaille perpétuellement, comme un lion qui secoue sa crinière ; ces convulsions se propagent par les contre-forts aux terrains d'alentour ; la capitale péruvienne elle-même pourrait bien disparaître un jour dans les profondeurs d'une insondable crevasse. Tantôt la rade du Callao se teinte de jaune,

comme ces eaux chargées de limon, à l'estuaire des grands fleuves; tantôt elle prend l'aspect laiteux d'un bain de Baréges; l'air est alors empesté par l'odeur caractéristique des composés gazeux du soufre et de l'hydrogène.

Sans préjudice des mouvements observés chaque semaine, de véritables cataclysmes désolent parfois le pays : le 28 octobre 1746, Lima fut presque détruite, et le Callao transformé en un vaste amas de ruines. En 1868, un grand nombre de villes péruviennes furent totalement anéanties. Quelques années plus tard (1877), le phénomène acquit aux environs d'Arica une telle intensité que d'énormes vagues soulevées des profondeurs de l'Océan allèrent se briser sur les rochers du détroit de Magellan, sur les rivages des îles Sandwich et même sur les côtes de la Nouvelle-Zélande.

Ces conditions climatériques et la nécessité de résister aux *terremotos* déterminent le mode des constructions péruviennes : élasticité, légèreté, en sont les deux termes prédominants; la boue, le pisé, les roseaux, en forment la base. Les fondations de briques passent pour une fantaisie sardanapalesque; dépourvues de ce luxe, les anciennes maisons n'en résistent pas moins à l'action du temps. La poussière qui remplit l'atmosphère en toute saison se dépose sur les murailles; elle s'accumule sur les saillies, elle se tasse dans les anfractuosités : les constructions finissent ainsi par produire l'illusion de monuments solides et sérieux.

Ainsi secondés par la nature, les Péruviens ont imprimé à leurs matériaux l'aspect de la pierre de taille et du marbre. Mais, comme au théâtre, ne vous approchez pas, sous peine d'éprouver d'étranges déconvenues : tel fronton en planches épaisses d'un pouce est soutenu par des tringles horizontales ; on a allongé telle maison à l'aide d'un rectangle de toile peinte ; tel clocher d'église est formé de lattes disposées en pyramide régulière et couvertes de bandes d'étoffe.

Lima n'est qu'à 12° de l'équateur, même latitude que Java, le nord de l'île de Madagascar, le Congo; pourtant, la température y rappelle celle du printemps d'Europe. Il faut chercher la raison d'une pareille anomalie dans ce courant d'eau froide qui roule le long de la côte, du sud au nord, la masse de ses eaux. Étudié et décrit par A. de Humboldt, ce fleuve de la mer, issu des régions antarctiques, est le véritable bienfaiteur du Pérou : il rend habitables les dunes du littoral, en tempérant l'ardeur des rayons du soleil ; il transporte au large le mélange d'algues, de vase et d'écume rejeté du fond par les éruptions sous-marines ; il charrie d'innombrables poissons groupés en masses compactes ; ceux-ci, à leur tour, attirent des nuées de mouettes et de cormorans, si épaisses que la lumière du jour en est parfois obscurcie, ce qui n'est point une métaphore, ainsi qu'on pourrait le supposer. Dans leurs tourbillonnements tumultueux, ces oiseaux couvrent les îles d'un produit, jadis la fortune du pays, le guano.

Supposons, un instant, que Cécrops et Cadmus, au lieu de coloniser l'Attique et la Béotie, aient échoué les proues de leurs galères sur les plages du Pérou. Le polythéisme grec reconnaissant n'aurait-il point voué un culte à cette rivière australe? Les poëtes n'auraient-ils point chanté la divinité bienfaisante au front ceint d'algues marines, aux cheveux bleuâtres, à la longue barbe couverte de givre, image de l'éternel hiver des régions où elle prend sa source? Comme la côte péruvienne ne connaît ni la pluie, ni les éclairs, ni les tempêtes, cette nouvelle déité ne saurait se comparer au Neptune farouche et violent des Pélasges. Immobile au fond de la cella, dans ce demi-jour où les fictions prennent aisément un corps, la musculature du dieu montre qu'il est capable de franchir d'immenses espaces; des naïades et des tritons lui font un cortége, comme les animaux de toute espèce entraînés à sa suite. Planté au sommet d'un promontoire, son temple, au large fronton, est entouré de colonnes d'ordre dorique analogues à celles du fameux sanctuaire de Pœstum, et, dans sa simplicité grandiose, cette architecture rappelle la puissance et la force de la divinité qu'elle abrite. Aux jours de fête, les théories défilent, en chantant des hymnes, le long des sentiers; les navigateurs, en apercevant au loin le marbre éclatant de ses murailles, tressent des guirlandes et font des libations en l'honneur du Poseidon américain. Demandez à un Péruvien s'il a quelques notions sur l'existence du courant de Humboldt : « Oui, l'eau y est assez fraîche,

on prétend que les anciens Espagnols y faisaient refroidir leurs gargoulettes. »

Grâce au mélange en proportions indéfinies des races blanche, noire, jaune, rouge, on n'a devant soi qu'une population cosmopolite, un peuple de bronze, bégayant toutes les langues de l'Europe. Ce sont des cavaliers étonnants, des mendiants pittoresques, des prêtres coiffés de chapeaux immenses, des *rotos* (déguenillés), des *cholos* (métis) et surtout des femmes enveloppées d'une *manta*, sorte de châle uniformément noir. La manta couvre la tête; une bordure de dentelle rabattue sur le visage forme voilette; un pan rejeté sur l'épaule s'attache par derrière. Tel est à peu près le seul vêtement original qui soit parvenu jusqu'à nous; car l'ambition la plus haute d'un Péruvien, c'est de n'être point pris pour un habitant du Pérou, et il y montre autant de zèle que l'on en met en France à occuper un emploi public. Le croirait-on? cette fureur des modes européennes s'est étendue jusqu'aux sujets du Céleste Empire : les Chinois ont trouvé en Amérique une terre fertile, des montagnes pleines d'or et d'argent; fixés au Pérou sans arrière-pensée, sans espoir ni désir de retour, ils abandonnent la tresse et le costume national, pour adopter les faux cols et les pantalons très-évasés à la partie inférieure, si évasés que, au premier abord, on pourrait croire les individus qui les portent, atteints d'éléphantiasis.

Des *urubus* à la tête chauve aiguisent leurs becs sur le rebord des trottoirs; c'est à ces milliers d'estomacs

sans cesse affamés que l'édilité liménienne confie très-judicieusement la propreté des rues. On les voit çà et là sautiller lourdement et s'envoler à deux pas, les jambes pendantes ; quelquefois, ils s'alignent, graves comme des juges, en toute sécurité, sur le faîte d'un mur en *adobes,* sur une vérandah ouvragée, sur une poutre noircie, sur une balustrade dorée. De cet observatoire, ils se livrent à de longues contemplations, toujours prêts à fondre sur les détritus de toute sorte, rendant ainsi d'inappréciables services.

Les officiers chiliens que l'on coudoie à chaque instant, ont quelque chose de ces *conquistadores* qui jetèrent les fondements de Lima, dans le thalweg du Rimac ; couverts de galons, de broderies et de panaches, les jambes serrées dans des bottes jaunes, la moustache en croc, le képi sur l'oreille, ils traînent leurs sabres sur le pavé ; ils foulent avec dédain le sol conquis, en faisant résonner sur les dalles les molettes de leurs éperons, et chacun d'eux semble dire : « Le Pérou, c'est moi ! » Ah ! si dans le calme des nuits les ombres des compagnons de Pizarre chevauchent au-dessus des dômes de la *Cité des rois,* elles doivent se reconnaître dans ces descendants rajeunis et modernisés. Ces fiers vainqueurs entretiennent une terreur salutaire, en ne cessant d'exhiber des forces imposantes aux yeux des vaincus. Des régiments entiers défilent dans les rues, musique en tête, enseignes déployées : les soldats à la figure sinistre marchent an petit pas, les reins entourés d'une double ceinture de cartouches ; dispersés en-

suite, ils se livrent dans les cabarets borgnes à de copieuses libations d'eau-de-vie de Pisco. Vers le soir, on dirait qu'une fée bienfaisante éparpille de la poudre d'or sur les monuments. Mais cet effet ne dure qu'un instant, les demi-teintes crépusculaires étant inconnues à ces latitudes. Après le coucher du soleil, les rues sont désertes, les magasins fermés; quelques indigènes silencieux errent sous les arcades de la Plaza Mayor, où la société de Lima se promenait jadis en costume de bal. En face, comme un spectre du passé, la cathédrale étale sa façade magnifique; à la clarté de la lune, des silhouettes d'officiers de l'armée victorieuse se dessinent sur les terrasses du palais.

Pourtant, l'occupation militaire du Pérou ne semble pas émouvoir outre mesure les intéressés, et l'on peut remarquer ici les différences profondes qui séparent ces deux peuples : les Chiliens passent pour être une colonie de Biscaïens et de Catalans; les Péruviens, une colonie d'Andalous. La langue en usage au Pérou est à la fois sonore et douce, à l'égal de celle des plus chaudes contrées espagnoles. L'idiome des Asturies importé au Chili est devenu presque un rude langage : les Chiliens lui imposent systématiquement des altérations d'accent tonique, de prononciation, d'orthographe; et, s'adonnant au néologisme, ils prétendent faire une langue à part du dialecte de Pizarre et d'Almagro. *Yankees de l'Amérique du Sud,* tel est le nom dont ils se targuent; le patriotisme, l'activité, l'esprit d'entreprise, la résistance à

la fatigue, mais aussi la cruauté et la rudesse les distinguent particulièrement, et, d'une manière générale, autant ceux-ci sont positifs et pratiques, autant les autres sont inertes et spéculatifs.

Tout en payant régulièrement le *cupo* (contribution de guerre), les Péruviens n'abandonnent pas un seul instant leur soif inextinguible de plaisir : des réunions de cinquante personnes vont faire des pique-niques aux bains de mer de la Magdalena ; d'autres visitent les ruines de Chorrillos, ce champ de bataille où se décidèrent naguère les destinées du Pérou. Le verbe espagnol *bailar,* qui signifie danser, paraît être le mot de ralliement des Liméniens ; ils ouvrent à deux battants les portes de leurs enfilades de salons, et les couples se balancent en cadence, à la lueur de cinq cents bougies. Au milieu de splendeurs écrasantes, le maître de la maison fait les honneurs de son *home,* avec une grâce parfaite, une politesse obséquieuse, emphatique, démesurée. Quand on lui présente un étranger, il prend un ton solennel pour dire en confidence : *La casa es á la disposicion de usted,* vieille formule espagnole qui signifie littéralement : « Ma demeure est à votre disposition », mais à laquelle il est prudent d'ajouter *in petto* le commentaire : « Usez-en, vous me ferez plaisir ; n'en usez pas, ne donnez plus signe de vie, cela vaudra mieux encore. » Par les fenêtres ouvertes, on entend, dans l'éloignement, les *serenos* chiliens qui, accroupis à l'angle des rues, maintiennent l'ordre public et manifestent leur présence par les sons aigres du sif-

flet. Dans les tourbillons de la valse, on oublie l'invasion ; les infortunes de la patrie ne franchissent point le seuil de ces hôtels des princes du *salitre* et du guano.

Presque toutes ces demeures opulentes sont construites d'après le principe arabe : mystère et calme au dehors, confortable et richesse à l'intérieur. Si la façade ne produit qu'un effet médiocre, toutes possèdent une cour intérieure, ornée de statues et de plantes rares, de lanternes, d'aquariums, d'escaliers de marbre, de jets d'eau. Dans les appartements magnifiques, suite de salons hauts de sept à huit mètres, l'éclectisme péruvien se donne libre carrière : ce sont de véritables bazars, encombrés d'objets de toutes les formes, de tous les prix, de tous les goûts. Les murailles disparaissent sous les glaces et les tableaux ; quelques-uns de ceux-ci portent la signature de Rembrandt, de Van Ostade, de Fragonard, de Murillo, de Velasquez ; mais à côté s'étalent impudemment des productions d'auteurs inconnus. On se croirait plutôt dans la galerie de peinture d'un grand magasin de nouveautés, que dans le salon d'un particulier : la profusion calculée, l'éclat des dorures, la foule cosmopolite, entrent comme autant de facteurs dans cette impression.

On remarque beaucoup de maisons fermées ; c'est une conséquence de la guerre : les Chiliens imposent périodiquement les riches Liméniens (il faut bien entretenir l'armée d'occupation), et quand les vaincus ne peuvent plus payer, on les déporte sur les confins

de l'Araucanie. C'est un peu pour cette raison que l'on ne rencontre dans la ville que des gens du peuple, et que les voitures de maître stationnent prudemment dans les remises.

Les familles péruviennes comptent souvent plus de douze enfants, et les grosses fortunes du pays suffisent à peine à élever convenablement tout ce monde. C'est en France, en Angleterre, en Allemagne que les fils achèvent leur éducation ; aussi parlent-ils beaucoup de Paris, de Londres, de Berlin, en français, en anglais et en allemand. Élevées au milieu de ces fortunes qu'un vent défavorable anéantit parfois inopinément, entourées d'une armée de domestiques, les jeunes filles se marient sans dot. Lire Octave Feuillet, calquer les modes françaises, danser la valse langoureuse qu'on nomme le *boston,* causer chiffons et toilettes, figurer leurs danseurs sous la forme de *titeres* (marionnettes) et leur faire répéter des propos accompagnés d'éclats de rire, stationner longuement dans les magasins, maudire l'invasion chilienne, parler en termes chaleureux de l'amiral Dupetit-Thouars, qui épargna aux Péruviens les ruines du bombardement de Lima ; partager le reste du temps entre les devoirs religieux et les obligations du monde : telles sont leurs occupations les plus usuelles. Aussi n'ont-elles aucune idée de la vie pratique ; habituées, dès leur plus tendre enfance, à voir le chef de famille régir, sans le moindre souci, de vastes *haciendas,* louer aux étrangers des terrains riches en salpêtre ou en métaux précieux, en tirer un revenu certain, elles

ne sauraient imaginer qu'il puisse être nécessaire de combattre, pour conquérir une place au soleil.

Cependant, quinze cents soldats chiliens suffisent à contenir dans le devoir cette ville de cent vingt mille âmes; le général Montero, ancien vice-président de la République, devenu président de fait, par suite de l'internement de Calderon, fait combattre des coqs à Aréquipa, et les choses demeurent dans le *statu quo*. Pourquoi les Péruviens restent-ils dans cette inaction? De même que Fabius Cunctator usa les forces d'Annibal en temporisant, les Péruviens entendent-ils aussi lasser la patience du Chili? ou bien les personnages marquants craignent-ils, après avoir apposé leur signature au bas d'une cession de territoire, craignent-ils, dis-je, de perdre la vie pendant la révolution dont la retraite chilienne marquera le prélude? Voici, croyons-nous, la vérité : les uns, jouissant (grâce à l'occupation ennemie) d'une sécurité peu commune, estiment tout bas que le désir de retourner à l'ancien ordre de choses, c'est *aspirer à descendre;* ils sont donc de l'avis du docteur Pangloss : *tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes possibles*. Les autres, ne doutant de rien, se flattent de pouvoir bientôt célébrer l'évacuation de leur territoire : ils se bercent d'espérances vagues; ils comptent, à la fois, sur le temps, sur les épidémies, sur la lassitude générale, sur une intervention étrangère; que sais-je? sur tout enfin, excepté sur leur propre énergie.

D'autre part, le Chili (bien qu'il n'en veuille point

faire l'aveu) songe à la réduction définitive d'un pays où les habitants sont d'aussi bonne composition. Les vainqueurs sentent que l'ouverture du canal de Panama doit fatalement entraîner la ruine de l'opulente cité de Valparaiso, leur principal entrepôt maritime ; ils comprennent que, grâce au percement de l'isthme, Callao deviendra le San Francisco de l'Amérique méridionale, et, quoique l'œuvre des Espagnols dans le Sud ne puisse, en aucune façon, être comparée à celle des Anglo-Saxons aux États-Unis, on ne saurait prévoir ce que l'avenir réserve à la république chilienne. Son opiniâtreté, son courage, sa forte organisation, sa stabilité gouvernementale, sont bien capables d'étendre le réseau du *panchilianisme* sur une partie des immenses territoires compris entre la Terre de Feu et Panama, entre Lima et Montevideo.

Une chose, ici, frappe vivement l'étranger : c'est le nombre incroyable de boutiques de change. Le taux de l'or et de l'argent subit de perpétuelles variations : il suffit pour s'en convaincre d'assister à la petite Bourse de la Plaza Mayor, toujours fort animée. Devant la disparition de l'argent sonnant, le président Pierola eut jadis recours à un artifice économique incapable de réussir ailleurs qu'au Pérou. Il mit en circulation des billets fiscaux, les *Incas,* auxquels il donna cours forcé, sous peine d'amende. Le président oublia simplement qu'un équilibre de ce genre ne saurait s'établir en vertu d'un décret, et que la confiance ne se commande pas. Pourtant, cette mesure

amena un instant de prospérité ; mais, aujourd'hui, la monnaie de Pierola, totalement dépréciée, n'est plus cotée chez les changeurs ; les amateurs la collectionnent au même titre que les assignats français : les Incas ne *passent* plus.

Vint ensuite le tour des soleils-papier, dont la valeur primitive (cinq francs) est tombée à 0 fr. 30 ; ces rectangles de papier crasseux, maniables seulement du bout des doigts, sont actuellement le principal signe des échanges au pied de ces Andes dont les flancs recèlent d'inestimables trésors. « On payera au porteur un soleil » (cinq francs), lit-on sur ces billets ; or les employés du fisc tiendraient pour un mauvais plaisant le naïf assez osé pour demander à échanger contre du métal cette monnaie aussi fiduciaire que malpropre. Il eût été préférable, selon nous, d'émettre des *Rimac,* simples cailloux recueillis dans le lit de la rivière ; rien n'empêcherait de les orner de signes cabalistiques indélébiles et de leur assigner une valeur proportionnelle à leur poids ; au moins pourrait-on leur faire subir, en temps opportun, une lessive rendue indispensable par un séjour prolongé dans les poches des *cholos*.

Ces fluctuations de la valeur de l'argent créent parfois au commerce de véritables embarras, auxquels les Péruviens assistent en spectateurs désintéressés. Nous avons déjà vu qu'ils ne se livrent par eux-mêmes à aucun négoce ; nous savons qu'ils se contentent de *faire* exploiter leurs mines, leurs *haciendas,* leurs gisements de guano, leurs terrains

nitreux ; ils ont donc tout juste la peine de fouler le sol du Pérou, Cybèle, qui mérite vraiment ici le nom de mère nourricière, puisque, sans aucun travail, l'habitant prospère et s'enrichit.

Sur la principale place de la ville (Plaza Mayor), on trouve le palais national, la cathédrale, l'hôtel de ville et l'archevêché. Bien que sa superficie égale un hectare, cette place est écrasée et rapetissée par la massive cathédrale. A côté de cet entassement de boue et de marbre, la fontaine centrale paraît un joujou, l'archevêché une excroissance, l'hôtel de ville un dé à jouer.

Deux des côtés de la Plaza Mayor sont bordés d'arcades à piliers coloriés : on y voit des orfévres et des bouquinistes, des magasins de nouveautés, des changeurs ; de vieux nègres accroupis et couverts d'un *poncho* de laine rouge tendent aux passants une main suppliante, sans se déranger, toutefois ; des Indiens au visage cuivré, aux longs cheveux plats et tombants, échangent dans les boutiques, contre des soleils-papier, les produits de leur chasse ou de leur industrie.

Au milieu de la place, une colonne entourée de quelques arbres morts sert de piédestal à une Renommée coiffée du bonnet phrygien. Des lions de bronze rangés autour d'un large bassin vomissent des filets d'eau qui prennent une teinte irisée, sous l'influence des rayons du soleil.

Le palais national, dans lequel on entre comme dans un moulin, assemblage de bâtiments bleus à

terrasse, dédale de cours intérieures, s'élève sur un enchevêtrement d'échoppes et de cabarets, collés comme autant de verrues à la création du Conquistador. Que de fois le palais retentit du cri : « Mort aux Espagnols ! » Que de tragédies grotesques ou sinistres ! que d'émeutes ! que d'imprécations ! De 1535 à 1824, il fut occupé par quarante-trois vice-rois, depuis Pizarre jusqu'à don José de Lacerna, qui capitula avec l'armée républicaine à Ayacucho. A partir de cette époque, d'innombrables présidents y exercèrent un pouvoir éphémère : ce fut une véritable lanterne magique de potentats empanachés, éditeurs de pronunciamientos entraînants, qui périrent par le poignard, ou cherchèrent dans la fuite un moyen d'échapper à l'anarchie.

En 1872, il s'agissait de nommer un successeur au président Balta, dont les pouvoirs allaient expirer ; le nom du démocrate Manuel Pardo circulait de bouche eu bouche. Gutierez, ministre de la guerre, comptant sur l'armée où ses deux frères servaient en qualité de colonels, fait saisir Balta et se proclame dictateur ; mais il ne rallie à sa cause qu'un nombre infime de ses concitoyens. Devant l'insistance des électeurs, Pardo débarque de l'escadre péruvienne où il avait dû chercher un refuge, et, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, il entre triomphalement à Lima. La bête féroce et sanguinaire qui se nomme la multitude se précipite sur les partisans abhorrés de Gutierez. Poursuivis par les vociférations de la populace, les trois frères sont pendus

aux clochers de la cathédrale; quels piloris, ces deux tours! Durant plusieurs heures, les corps rigides des révolutionnaires se balancent dans le vide : les hardis *urubus* décrivent autour des victimes des cercles de plus en plus petits. Et la foule tumultueuse, précédée de sourdes clameurs, grossissait toujours; le flot de cette marée humaine emplit les rues avoisinantes, et fait irruption sur la Plaza Mayor : les cent mille âmes de Lima venaient insulter les cadavres. Enfin, les corps sont livrés aux flammes : de ces trois hommes qui avaient failli réduire le Pérou sous leur domination, il ne resta plus qu'un tas de cendres, que les plus fanatiques dispersèrent au vent, comme celles de la célèbre empoisonneuse.

A ce moment, Manuel Pardo triomphant cherchait à consolider son pouvoir en assumant les charges accumulées par son prédécesseur : lui aussi n'allait pas tarder à périr d'un coup de feu tiré par un sergent de sa garde.

Pendant l'invasion du Pérou, la succession des présidents continue; à la fin de 1879, Prado quitte le palais national, en laissant un manifeste resté fameux, dans lequel il déclare que « les intérêts suprêmes de la patrie lui commandent de partir pour l'étranger ». « Je reviendrai bientôt, écrivait-il plus tard ; j'assurerai au Pérou une victoire éclatante, ou je périrai enseveli sous les flots. » Inutile de dire que ni la promesse ni la menace n'ont reçu même un semblant d'exécution. Don Nicolas de Pierola, successivement avocat, journaliste et ministre des

finances, s'appuie sur la race indigène, en se disant catholico-indien; les *cholos* et les *rotos,* lie de la population, s'intitulent piérolistes et acclament don Nicolas. Le nouveau dictateur cherche à réorganiser les finances en émettant les *Incas*. Puis, à la suite du choc des armées à Chorrillos, trouvant les affaires suffisamment embrouillées, il répète la manœuvre de son prédécesseur et disparaît, sous le fallacieux prétexte d'aller intéresser les puissances européennes à l'infortune du Pérou. Depuis lors, Pierola voyage entre Paris et New-York; il entretient une correspondance avec ses amis de Lima et d'Aréquipa; il doit sans cesse reparaître, et la masse du peuple semble désirer son retour : Pierola sera-t-il, comme autrefois Bolivar, le libérateur?

Garcia y Calderon, élu par les civilistes, parti de spéculateurs et d'avocats, recherche l'appui des États-Unis; il essaye même de les gagner en offrant une cession de territoire, et ne réussit qu'à se faire interner à Quillota par les Chiliens. Le gouvernement péruvien n'existait plus.

Un étage à vérandah jaune, enchâssé dans le massif du palais, représente l'ancienne demeure de la Périchole : on sait que ce nom était porté, au dix-septième siècle, par une Indienne qui possédait les faveurs du vice-roi Amat. La toute-puissance dont elle jouissait ne lui fit point oublier son origine, et, maintes fois, son ascendant lui servit à obtenir la grâce de condamnés indiens, lesquels avaient pour excuse l'arrogance et la cruauté de leurs nouveaux maîtres. La tradition rap-

porte que, pour obéir aux caprices de la Périchole, le vice-roi, légèrement vêtu, se voyait souvent contraint à aller, au milieu de la nuit, puiser à la fontaine de la Plaza Mayor de l'eau qui possédait, paraît-il, une limpidité particulière. Un jour, cette sultane Validé, se promenant en voiture, oblige un prêtre qui portait le viatique à prendre sa place. Dans la suite, elle ne voulut plus se servir de son carrosse, alléguant qu'elle se sentait indigne de monter dans un véhicule qui avait porté le corps de Notre-Seigneur. Elle mourut à quatre-vingt-dix ans, entourée de l'estime générale.

On connaît l'opéra-comique dans lequel la Périchole joue le rôle important. Le livret a quelque peu altéré la tradition, et, il faut le dire, point à l'avantage du vice-roi. Cette pièce, jouée une fois à Lima, n'y eut pas même un succès d'estime ; on dut la faire disparaître de l'affiche, à la suite des vives protestations des descendants de la famille Amat.

La cathédrale, fondée par Pizarre et détruite par le tremblement de terre de 1746, fut réédifiée par le vice-roi, comte de Superunda. La façade, flanquée de deux tours, jaunie par la poussière et rôtie par le soleil, est peuplée comme une étagère : on y voit des colonnes de porphyre, des moulures de toutes formes, une armée de saints abrités par des frontons courbes, ou logés dans des niches. Cette richesse d'ornements forme contraste avec les côtés latéraux, absolument nus et surmontés d'énormes fers de lance quadrangulaires.

Aucune vue d'ensemble, à l'intérieur : le massif

du chœur, environné de chapelles et de grillages, empêche, tout d'abord, d'apercevoir le maître-autel. Ce chœur, en chêne sculpté, s'étend au-dessous des grandes orgues ; le Christ, de grandeur naturelle, en occupe le fond, et, tout autour, un peuple d'apôtres et d'évangélistes forme une suite ininterrompue. Des chanoines en camail violet psalmodient les vêpres autour du lutrin poudreux, surchargé d'in-folio. Le soleil accroche de vives lumières sur les tuyaux d'orgues; il joue sur le crâne poli des vieillards et dans les boucles blanches de leurs cheveux. La voûte ne répercute plus les accords des trompettes célestes, ni les trémolos retentissants : les orgues sont muettes, et, sous l'œil de l'ennemi, la voix lente et grave monte doucement vers le ciel.

De longues draperies de velours rouge étendues sur les piliers carrés encadrent le maître-autel tout brillant d'or, et couronné par un baldaquin à colonnettes grisâtres : ce sont ces fameux piliers d'argent massif que les Péruviens couvrirent de peinture à l'approche des soldats du Chili ; précaution vaine : les Chiliens n'ont point osé s'attaquer au clergé puissant et nombreux. Il faut cependant leur rendre justice ; tout ce qui pouvait être pris a été enlevé aux laïques : les ustensiles des laboratoires, les collections, les bibliothèques, les ancres, les chaînes et même les planchers des casernes de Lima.

Une vaste crypte, creusée sous le maître-autel, contient la dépouille de Pizarre. Curieux de visiter le tombeau du conquérant, je m'adresse à un sacris-

tain : « Señor, me dit-il, l'archevêque a fait enlever la clef du sépulcre et la conserve chez lui, de peur que les Chiliens ne s'emparent de la relique. » Le lendemain, j'avise un chanoine : « Señor, le général Lynch a fait fermer la crypte, pour être bien sûr que le squelette de Pizarre ne sera point échangé contre un autre. » Dans ces conditions, il fallait s'adresser à l'archevêque ou au général chilien Lynch, gouverneur de Lima : je n'eus garde de chercher à importuner d'aussi éminents personnages. On comprend, d'ailleurs, que la sépulture du héros demeure cachée aux regards des profanes; certains collectionneurs ont entrepris le dépeçage raisonné du squelette, et il n'en resterait bientôt plus rien, si la tourbe avide des étrangers avait le loisir de pénétrer librement dans la crypte.

La sacristie renferme les portraits des vingt-deux archevêques de Lima, tant Espagnols que Péruviens, depuis Mgr Geronimo de Loaiza, qui vivait sous le conquérant. Enveloppés de la pourpre romaine, les juges immobiles de cet aéropage sont graves et tristes : les prélats espagnols semblent regretter les pompes d'ici-bas; les archevêques péruviens paraissent inquiets de savoir quand finira la honte de l'invasion. Les deux enfants de chœur qui se sont institués nos ciceroni tendent obstinément la main, en réclamant la *limosnita ;* je regarde en l'air, avant de sortir; le plâtre s'est détaché de la voûte ; on aperçoit le bleu du ciel entre les lattes de bambou.

L'archevêché, bâtiment bleu à vérandahs affaissées

et ornées de vitres brisées, se blottit contre la cathédrale et paraît, nous l'avons vu, fort exigu à côté de sa protectrice. Au rez-de-chaussée, une enseigne accrochée sur une boutique nous apprend qu'on fait l'exportation, gros et détail. La partie inférieure du palais n'est-elle pas louée à des marchands de bric-à-brac chez lesquels on trouve des mantilles, des étriers péruviens, des sombreros ?

La cour est originalement constellée de dessins formés de cailloux pointus et de tibias enfoncés en terre, jusqu'au niveau du sol. A l'abri de ces murailles, l'archevèque ne détient qu'une ombre de pouvoir. Animé des meilleures intentions et déplorant l'état où est tombé le clergé de son pays, il a voulu tenter d'introduire des réformes importantes ; mais, menacé par les intéressés d'un traitement à la dynamite, le prélat dut se renfermer dans un silence prudent.

La statue équestre de Simon Bolivar se dresse au milieu de la place Bolivar, devant la Chambre des députés. Elle fut érigée en 1858, le 9 décembre, anniversaire de la bataille d'Ayacucho, ce combat sanglant qui marqua le signal de l'indépendance du Pérou. Le monument représente, sans doute, l'entrée de Bolivar à Lima : le *Libérateur* salue la foule qui l'acclame, et le cheval se cabre au bruit du canon. Les Chiliens sont accusés, à tort peut-être, d'avoir voulu enlever l'image du héros, ce palladium des Péruviens ; on ajoute que le poids de la statue fut la seule cause qui fit avorter le projet : *Si non e vero, e bene trovato.*

Deux lignes de tramways traversent la ville : l'une conduit aux jardins de l'Exposition, ouverte ici en 1876. Le palais s'élève au milieu de massifs de verdure et de fleurs, en face des murs de la prison de Lima. Un portique monumental donne accès dans le parc : au sommet, la République péruvienne, coiffée du bonnet phrygien, est vêtue d'une tunique de véritable mousseline, dont les effilochures, agitées par le vent, mettent à nu, par intermittence, des formes peu sculpturales. Au milieu des allées sablées, sous les bosquets d'arbres cultivés à grand'peine, est établi le campement d'un escadron chilien. Des chevaux broutent les jeunes pousses ; des gibernes, des havre-sacs sont suspendus aux branches ; les marmites du bivouac fument à l'ombre des yuccas.

Au bout de la route du Callao à Lima, dans un terrain vague, bordé de murailles gauchies à balcons de bois sculpté, qui font songer aux ruines arabes, sur une base de granit, se dresse la colonne rostrale du *Dos de Mayo :* c'est le monument commémoratif de la défense du Callao contre les Espagnols, en 1866. Avoir fait lâcher prise à l'ennemi en lui infligeant des pertes sensibles, fut considéré comme un grand succès pour les armes du Pérou. Les défenseurs du Callao rentrèrent en triomphe à Lima, la population de la capitale se porta en masse à leur rencontre ; au milieu d'un enthousiasme frénétique on décida, sur cette même place, que le soin de transmettre à la postérité le souvenir de la glorieuse journée serait confié au bronze et au granit. Une colonne corin-

thienne flanquée de rostres et de quatre figures symboliques porte un génie tout brillant d'or. A la partie antérieure, le ministre de la guerre, José Galvez, tué pendant l'action, expire en retenant un tronçon d'épée de sa main défaillante ; le général est surmonté de la République péruvienne enfermée dans les plis du drapeau national. On lit sur le socle : « Aux défenseurs du Pérou et de l'Amérique qui, renouvelant les gloires de la guerre de l'indépendance, repoussèrent l'invasion espagnole et scellèrent définitivement l'union américaine au Callao, le 2 mai 1866. La patrie reconnaissante a élevé ce monument pour perpétuer le souvenir de ce fait d'armes, afin qu'il serve d'exemple aux générations futures, 1873. » Toutes les figures en bronze, plus grandes que nature, font ressortir l'élégance et la légèreté de la colonne : le monument se profilant sur le ciel pur est d'un effet saisissant.

De temps immémorial, les courses de taureaux ont été en grande faveur auprès des Espagnols ; nous devions donc retrouver à Lima ce genre de distraction. Mais tandis qu'en Espagne on entoure ce spectacle de tous les raffinements de l'adresse et de l'agilité, ce n'est ici qu'une lutte entre des bêtes inoffensives et des hommes sans hardiesse, devant un public énervé.

L'arène, à ciel ouvert, est environnée de gradins capables de contenir dix mille personnes, et l'attrait dont jouissent les *corridas* est si grand que les tribunes se garnissent en un clin d'œil. Le public, uni-

quement composé de gens du peuple, fume des cigarettes, mange de la salade et des oignons sous la férule des sentinelles chiliennes.

Le morne de San Cristoval et les sommets lointains de la Cordillère composent le plus beau décor que l'on puisse rêver : on pense involontairement aux Grecs qui, eux aussi, écoutaient des tragédies en présence des montagnes bleues noyées dans l'air limpide; on songe aux cirques de Rome dominés par les cimes de l'Apennin, où cent mille citoyens réclamaient à grands cris la mort d'un gladiateur, lequel employait tout son art à expirer avec grâce, dans un beau mouvement, sous les yeux du peuple-roi.

Tout à coup les portes s'ouvrent : les *toreadores* et les *picadores* font irruption dans le cirque; les premiers, à cheval, vêtus de paletots noirs et coiffés de chapeaux de paille, manquent de prestige. Les *picadores,* au contraire, portent de riches costumes : veste et culotte de velours feuille morte ou bleu de ciel, avec pompons et broderies de métal ou de soie noire. En tête, la *primera espada,* sous un costume de velours violet brodé d'argent : c'est un beau nègre, bien découplé, fort agile et trouvant quelquefois le mot pour rire. Un jeune officier chilien, de vingt-cinq ans à peine, préside, d'un air dédaigneux, la cérémonie : il donne le signal des courses; il fait souligner par la musique les passes remarquables; il laisse tomber nonchalamment dans l'arène des billets de banque à l'adresse des *toreros*.

On ouvre la porte du *toril :* un taureau blanc se précipite au galop dans le cirque, et ne tarde pas à donner tous les signes d'un profond étonnement; après avoir fait quelques pas, il s'arrête, dresse les oreilles et jette un regard fixe devant lui. Les *toreadores* à cheval déploient leurs étoffes aux couleurs voyantes, et harcèlent la bête qui se jette à droite et à gauche, en poursuivant les chevaux. Les *picadores,* à leur tour, agitent les *banderas ;* ils saluent l'assistance avec grâce; ils piquent dans le cou du ruminant avec une adresse remarquable des flèches en forme d'hameçon, qui s'accrochent à la peau, sans pouvoir sortir de la blessure, quels que soient les mouvements de l'animal : la poussière vole dans l'arène; les paillettes d'or et d'argent étincellent au soleil; les chevaux se cabrent et frémissent de peur; les spectateurs les plus assoupis se lèvent spontanément, afin de suivre les dernières péripéties du combat. Le taureau passe devant l'assemblée houleuse qui remplit les tribunes; les mouchoirs agités détachent des myriades de points blancs au milieu de ce fourmillement humain; des applaudissements frénétiques éclatent de toutes parts; il est vrai que ces marques d'enthousiasme se changent fréquemment en sifflets aigus, sans que l'on puisse en découvrir exactement le mobile.

La *primera espada* déploie, d'une main, la *bandera* rouge, et tient, de l'autre, une épée nue sur laquelle le taureau se précipite tête baissée : l'arme pénètre au défaut de l'épaule; elle devrait transper-

cer le cœur et, par suite, amener instantanément la mort, si elle était dirigée d'une façon convenable. Mais, à Lima, il n'en est jamais ainsi : le premier sujet arrache l'épée de la blessure et l'essuie gravement dans les plis de la *bandera*, avec le dédain superbe du bourreau qui vient d'exécuter l'ordre sommaire du khalife de Grenade (voir le tableau de Henri Regnault). L'animal blessé, haletant, écumant, ne fait plus, dès lors, aucune attention aux *bandas* que l'on agite devant lui. A ce moment, le *matador*, un vieux nègre (ex-colonel péruvien), abrité sous un chapeau de paille, les mains dans les poches, saisit un poignard et tranche le bulbe du ruminant, *secundum artem*, avec une précision qui témoigne d'une longue habitude. Le taureau tombe; on l'attelle à quatre chevaux montés par des postillons : tout disparaît, au triple galop, dans un nuage de poussière, à la grande satisfaction des *urubus* qui planent au-dessus du cirque et poussent des cris perçants en attendant la curée. Résumons-nous : l'arène de Lima n'est qu'un abattoir carnavalesque, où les bouchers se déguisent en saltimbanques.

Que dirai-je des églises de Lima? Nous sommes bien loin, ici, de nos temples gothiques où le fidèle, perdu sous la haute voûte, appuyé contre un faisceau d'élégants piliers, dans le demi-jour mystérieux, sous la lumière colorée des vitraux et des rosaces, croit voir les statues de pierre s'animer; où l'écho répercute la voix triomphale ou le chant lugubre des orgues, pendant que la prière monte au ciel avec la

fumée de l'encens. De même que les arbustes de l'ancien monde transplantés au Pérou ne produisent que des fruits abâtardis et fort différents de ceux que nous connaissons en Europe, de même on dirait que la religion chrétienne se soit dénaturée en plongeant ses racines dans le sol de l'Amérique espagnole. Il semble, tout au moins, que les âmes péruviennes soient peu accessibles au mysticisme de nos basiliques; il semble que, pour se faire entendre, on soit contraint à employer les formes les moins poétiques du *naturalisme*. On présente aux croyants les objets sous leur plus triste jour; on leur fait voir la mort sous un aspect hideux : on leur exhibe du sang et des ossements; les prédicateurs ne cessent de menacer leurs ouailles des flammes de l'enfer, au lieu de les entretenir d'un Dieu compatissant et miséricordieux. A Noël, pendant la messe de minuit, le mugissement des bœufs, le braiment des ânes, le bêlement des moutons, à la vérité fort bien imités, entrecoupent les chants des fidèles : on se propose ainsi de rappeler l'étable de Bethléhem; mais ce mélange de profane grotesque et de sacré nous choque profondément. S'agit-il d'une procession? des mannequins articulés, revêtus d'ornements magnifiques, lèvent les bras comme pour frapper d'anathème les populations. Dans les églises, les fidèles agenouillés, les bras étendus en croix, invoquent à haute et intelligible voix la Vierge ou le saint préféré. L'imagination exubérante aidant, ils prennent insensiblement l'image pour le personnage lui-même, et l'emblème

devient une idole : le catholicisme des Hispano-Américains touche au fétichisme.

Mon intention n'est pas de dresser le catalogue des soixante églises de Lima : je m'occuperai seulement de celles qui offrent le plus d'intérêt par leur origine ou leur architecture. Pizarre menait à sa suite sept Dominicains ; ce furent les fondateurs, dès 1549, du premier des couvents de Lima, Santo-Domingo. Le cloître comporte deux cours intérieures environnées d'arcades à piliers incrustés de vieilles faïences, dont les tons harmonieux forment une vive opposition avec les couleurs criardes modernes. Toujours le même ordre de préoccupations : sur les portes, un cercle blanc constellé de cinq taches rouges résume, à n'en pas douter, le martyre de Jésus-Christ. Sous les arceaux, on voit surgir des moines blancs; d'autres, assis à l'ombre des larges feuilles du bananier, fument des cigarettes en discutant, avec animation, une question qui ne semble point se rapporter à la théologie.

Le cloître est dans un état de délabrement complet : des carreaux de faïence tombés à terre ont laissé, dans l'ensemble, des taches blanchâtres; les briques sont disjointes et verdies par l'humidité; les jardins, à peu près incultes, se couvrent de plantes et de mauvaises herbes qui croissent au hasard. Montons au premier, par l'escalier raboteux, appuyé à la muraille salie : des fissures pratiquées dans le plafond laissent apercevoir le ciel bleu : partout

Un vieux dallage ondule sous les portes.

On vit perpétuellement dans la crainte de passer à travers un plancher qui éprouve, sous le poids des promeneurs, des mouvements d'oscillation inquiétants. Les piliers crevés montrent l'astuce de l'architecte : un faisceau de bambous forme la charpente ; à l'entour, d'autres perches verticales plantées en carré, sont enduites d'argile badigeonnée à la chaux : c'est l'incurie de l'extrême Orient. S'il venait à pleuvoir, tout fondrait, et de cet amoncellement il ne resterait plus qu'un tas de boue. Les monuments de Lima, simple trompe-l'œil, ressemblent à ces momies boliviennes si bien conservées dans les terrains sablonneux : touchez-les du bout du doigt, tout se désagrége et tombe en poussière.

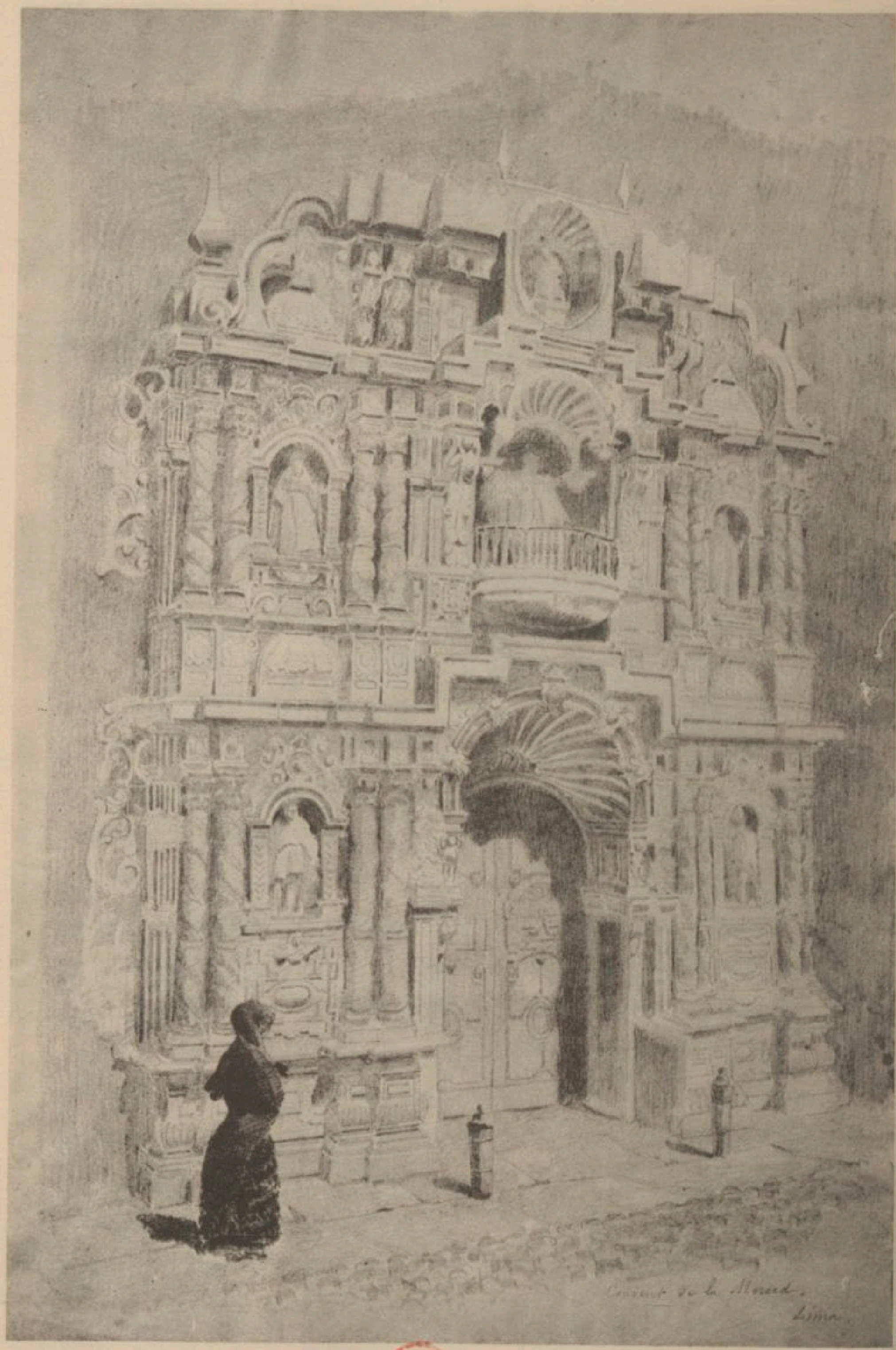
Entre deux litanies, nos Dominicains s'apitoient sur les désastres réitérés des armées péruviennes ; ils exhalent sur les murailles une mauvaise humeur, résultat de froissements patriotiques; on lit en grosses lettres sur un mur : *Viva el Perú ! muere Chile !* (Vive le Pérou ! à bas le Chili !) Certains emplois sont nommés à l'élection : les membres du chapitre, excités par l'appât du lucre, ne peuvent parvenir à s'entendre ; ils votent le pistolet sous la gorge et se battent quelquefois à coups de revolver. Dernièrement, ils ont fait pis encore : une révolte générale des religieux de Santo-Domingo a fait tomber du pouvoir le supérieur, et les moines, abandonnant leurs cellules, se dispersèrent dans la ville. Tel est le degré d'abaissement où est tombé cet Ordre institué pour évangéliser le monde, depuis six siècles,

depuis le jour où saint Dominique, en extase dans la basilique de Saint-Pierre, vit apparaître les deux apôtres Pierre et Paul qui lui dirent : « Va et prêche. »

Dans la chapelle du couvent, des guirlandes de fleurs artificielles serpentent autour des colonnes torses ; des saints en robe indigo, des christs vêtus de velours violet, des saintes en robe rose à volants frangés d'argent, sont présentés à l'adoration des fidèles. Près de la porte, on nous fait remarquer une vasque verte transformée en bénitier : ce sont les fonts baptismaux sur lesquels on baptisa les premiers Indiens. Combien de ces malheureux, catéchumènes sans le savoir, après avoir reçu le sacrement, tombaient sous la hache du bourreau! Qui ne se rappelle le sort de l'empereur Atahualpa, et aussi celui du dernier Inca, Tupac-Amaru ? Le premier, condamné à mort par les conquérants, reçut la promesse d'avoir la vie sauve, et même de recouvrer la liberté s'il consentait à recevoir le baptême, et (les Espagnols n'oubliaient pas leurs propres intérêts) à remplir d'or, jusqu'à hauteur d'homme, une chambre de vingt-deux pieds de long sur seize de large : à peine avait-il exécuté les conditions, qu'il fut lié à un poteau et étranglé. L'autre se rendit au gouverneur Toledo, qui lui fit trancher la tête, après l'avoir fait baptiser.

Sainte Rose est la patronne de Lima; aussi le couvent de Santa-Rosa qui renferme son tombeau est-il l'objet d'une vénération particulière. On y voit le jardin qu'elle cultivait, planté de bananiers et de

rosiers, son puits et la cellule où elle récitait ses oraisons. En touriste consciencieux, je demandai et obtins la faveur de cueillir une rose sur le tombeau, pendant que, d'une voix plaintive, mon cicerone retraçait les principaux points de sa vie : sainte Rose est la première sainte du Nouveau Monde à qui l'église ait décerné un culte public. Née à Lima en 1586, et baptisée sous le nom d'Isabelle, les couleurs délicates de son visage la firent désigner sous le nom de Rose. Aussi, dit la légende, avant de sortir, elle avait coutume de se frotter le visage et les mains avec du poivre, afin d'altérer la fraîcheur de son teint. Entrée au couvent et retirée dans une cellule écartée, elle portait sur le corps un cilice et sur la tête un cercle garni de pointes aiguës. Morte à trente et un ans, après avoir édifié l'Amérique par sa ferveur et ses mortifications, on lui fit de magnifiques funérailles. Le deuil était conduit par l'archevêque ; les chanoines, les sénateurs voulurent eux-mêmes porter sa dépouille. Un demi-siècle après, on la canonisa. Depuis, l'oiseau considéré, de temps immémorial, comme l'ami de l'espèce humaine, objet d'un respect universel qui touche à la superstition, placé chez les anciens sous la protection des dieux pénates, cet insectivore (si utile dans les climats chauds où les insectes pullulent) qui niche aux campaniles des couvents et qui voltige, toute l'année, autour des dômes de Lima, sans émigrer, comme en Europe, afin d'éviter les froids de l'hiver, l'hirondelle, en un mot, est appelée par les Liméniens *santa-rosa*.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

FAÇADE DU COUVENT DE LA MERCED (Lima)

Le couvent de la *Merced* fut autrefois plus riche que celui de Santo-Domingo, si l'on en juge par les ruines que le temps a épargnées. Il se compose aussi de deux cloîtres, d'un aspect fort différent. Le premier, succession d'arcades blanches à filets bleus, est dominé par de vieux dômes, où perchent les urubus. Au milieu, des massifs de verdure, des daturas à clochettes blanches; des araucarias droits et graves s'élèvent dans les coins ombreux; des plantes grimpantes étreignent les piliers et montent aux terrasses.

Les rumeurs de la ville n'arrivent point jusqu'au cloître : quelques oiseaux voltigent dans le feuillage; un jet d'eau chante dans une vasque; combien ce silence et cet isolement seraient favorables à l'étude! mais la règle de saint Benoît n'a point traversé l'Océan.

Le seconde cour est abandonnée; les murs grisâtres, revêtus d'une livrée sinistre, sont ornés de sculptures ébréchées; du maïs et des choux, semés par le portier du couvent, poussent en désordre dans le sol ravagé. Le plancher du premier étage est couvert de vieilles briques, et le seul fait de marcher pieds nus sur cette surface usée, inégale, hérissée de saillies, constitue déjà une pénitence capable de racheter bien des fautes. Les murs sont constellés de fresques enfantines : le saint sépulcre, le portrait du roi don Jaime, fondateur et protecteur de l'Ordre, l'abbaye du mont Cassin, une vue de Barcelone, une Madeleine dans sa grotte, des captifs rachetés aux

pirates barbaresques. Dans une cellule, un Père en robe blanche étudie au milieu d'in-folio poudreux. Quatre soldats chiliens préposés à la garde du couvent et chargés de le sauvegarder contre les déprédations déménagent peu à peu les bibliothèques pour leur propre compte. On croit rêver en pensant à la richesse passée de certains de ces établissements religieux. La confrérie de Nuestra Señora del Rosario, de toutes la plus opulente, possédait jadis, entre autres merveilles, une couronne enchâssée de plus de cinq cents diamants; aujourd'hui, il n'en reste même pas la sertissure. Résumons en trois mots notre impression sur les cloîtres péruviens : solitude, malpropreté, misère.

Ces trois substantifs, applicables d'ailleurs à plusieurs parties de la ville, sont le résultat de l'anarchie, des revers de fortune, de l'invasion. Un soir, aux environs de Lima, le soleil éparpillait ses derniers rayons sur la plaine déserte : nous songions à la *Cité des rois,* à son origine sanglante, à son présent humiliant, à son avenir incertain. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la cité, la chaîne des Andes grandit à vue d'œil; des pics masqués tout d'abord montrent leur tête roussâtre au-dessus des arrière-plans; les cimes neigeuses apparaissent enfin; le bruit des révolutions péruviennes ne saurait troubler la sérénité de ces géants calcaires : au pied de la masse grandiose, Lima n'est plus qu'un tas de poussière.

Peu à peu s'éteignent les rumeurs des faubourgs;

avec les ombres du soir, un silence solennel enveloppe la plaine : bientôt on n'entend plus que le bruissement des roseaux agités par la brise et le babillage des cascades dans le lit du Rimac; on n'aperçoit plus que les clochers jaunis, semblables aux brins de chaume qui hérissent la campagne récemment moissonnée.

De noirs urubus, partis des quatre coins de l'horizon, se mirent à planer, en poussant de grands cris, au-dessus des vieux dômes. Après avoir longtemps tournoyé dans les airs, la sinistre nuée s'abattit tout à coup sur la *Cité des rois*. Et le spectre de l'invasion se dressa devant nous : ces oiseaux rapaces ne sont-ils point l'image de la horde étrangère qui vient de se ruer sur la ville? ne sont-ils point l'image de ces aventuriers qui substituèrent leur toute-puissance à celle des demi-dieux incas? Entravés dans leur marche par une diplomatie prudente et soucieuse de sauvegarder les intérêts de ses nationaux, les envahisseurs modernes n'ont pu suivre l'exemple de ce proconsul qui poussa les aigles romaines aux portes de Corinthe et permit aux légionnaires le pillage et l'anéantissement de cette capitale des lettres et des arts. Tout autre fut la conduite des Espagnols avides de chair et de sang, qui fondirent autrefois, comme une trombe, sur le royaume de Manco-Capac : livrés aux passions les plus malsaines, à l'ambition, à la cupidité, à une sorte de point d'honneur qu'ils appelaient improprement la gloire, sans qu'aucun frein, aucune considération politique ou religieuse, aucun senti-

ment généreux les retînt dans la voie de la modération; ils jonchèrent de ruines et de cadavres cette Amérique policée. Des monuments antiques, il ne resta pas pierre sur pierre ; seul, un peuple de momies, dans des attitudes résignées, derniers témoins d'une civilisation brusquement éteinte, conserve à travers les siècles la mémoire du martyre des Fils du Soleil. . . . . .

. . . . . .

Nous venions de regagner la grand'route, quand tout à coup une patrouille de cavalerie chilienne nous barra le chemin :

— Qui êtes-vous, señores ?

— Voyageurs français.

— Vous choisissez singulièrement vos heures, pour de simples touristes ; avez-vous des armes ?

— Aucune.

Et, sur un signe de l'officier, les cavaliers mettent pied à terre, entravent leurs chevaux, nous entourent, nous fouillent, avec une précipitation poussée jusqu'à la rudesse. Repartie au galop, la troupe était déjà loin, quand je constatai la disparition de mon porte-monnaie ; et nous nous disions, en repassant les fortifications de la ville : « Les Chiliens sont consommés dans l'art de la guerre [1]. »

[1] L'anecdote que nous rapportons ici ne saurait soulever aucune protestation. Il demeure bien entendu que nous ne songeons nullement à rendre le Chili responsable d'un fait isolé et auquel nous n'attachons qu'une importance fort secondaire.

III

VALPARAISO ET LES CHILIENS APRÈS LA GUERRE DU PACIFIQUE

1884.

L'imagination castillane était seule capable de donner à Valparaiso le nom que cette ville porte encore aujourd'hui ; Valparaiso signifie en espagnol *vallée du paradis :* rien n'y rappelle le paradis, et c'est en vain qu'on cherche la vallée. Fondée au milieu du seizième siècle, cette colonie subit les plus cruelles vicissitudes ; plusieurs fois pillée par les Anglais, elle fut surtout maltraitée par Drake, l'ennemi irréconciliable du nom espagnol.

En 1578, le célèbre flibustier y trouva vingt maisons ; il les saccagea de fond en comble. Mais là ne devait pas s'arrêter son infortune ; les tremblements de terre de 1822 et 1829 la détruisirent presque entièrement ; elle fut incendiée en 1843 et bombardée en 1866 par les Espagnols. Malgré ces épreuves, elle reste le principal centre commercial du Chili, de même que Santiago en est le centre agricole, en même temps que la capitale des lettres et des scien-

ces. Le rôle de Valparaiso s'entend à merveille, étant donné sa vaste rade où le mouvement des navires est annuellement de deux mille cinq cents à trois mille entrées et sorties.

La cité s'allonge entre la mer et le pied de montagnes arides, dont les derniers contre-forts arrondissent au-dessus d'elle leurs escarpements. Le principal d'entre eux, nommé *Cerro Allegre,* est le séjour des étrangers et de la haute société chilienne. Des cabanes multicolores hérissent les autres monticules peuplés de *peones* (ouvriers) et de blanchisseurs. Ces derniers entrent pour une proportion notable dans la population de Valparaiso, qui s'élève en bloc à cent mille âmes.

De la rade, on aperçoit à droite les bâtiments de la douane; au centre, le quartier commerçant et populeux ; à gauche, le faubourg San Juan de Dios. On débarque auprès de la gare (la ligne relie Valparaiso à Santiago, sur un parcours de cent vingt-cinq kilomètres). Les locomotives sonnent à toute volée sur les quais; dans l'éloignement, disparaissent les trains à destination de Santiago, tandis que les voyageurs arrivant de la capitale mettent pied à terre au milieu de charrettes et de cavaliers, de marchands de pastèques et d'oranges.

Contiguë au chemin de fer, la Bourse enferme entre ses deux ailes un square orné de rosiers et de statues symboliques en fonte cuivrée : les mots *Val d'Osne*, gravés sur le socle de chacune d'elles, ne laissent aucun doute sur la valeur de ces *œuvres d'art*

En passant sous la Bourse, on arrive à la place Rafaël Sotomayor, vaste carré au centre duquel se dresse la statue de l'amiral Cochrane : c'est cet aventurier que les Espagnols surnommèrent *el Diabolo*. Doué des aptitudes les plus diverses, cet homme, Anglais d'origine, fut membre de la Chambre des communes, puis amiral, et prit deux brevets d'invention concernant l'éclairage industriel. Lancé dans la spéculation, on l'accusa d'être affilié à un groupe qui provoqua une forte hausse à la Bourse, en jetant au public la fausse annonce de la mort de Napoléon Ier. Emprisonné, puis expulsé de la marine anglaise, il dut quitter l'Angleterre. Étrange destinée que celle de ce condottiere affamé de mouvement, qui vient poursuivre dans le Sud-Amérique un rêve de gloire et de notoriété. Il remporta d'abord quelques victoires pour le compte du Pérou, et sa renommée s'étendit au loin. Un jour de l'été de 1818, un bâtiment portant Cochrane et sa famille mouillait dans la baie de Valparaiso. Le soir, la ville se remplit de chants et de lumières, et Cochrane ayant appris que ces honneurs lui étaient destinés, résolut de mettre son épée au service du Chili ; il se battit, en effet, pendant plusieurs années, pour ce nouveau drapeau. Les Chiliens, reconnaissants, lui ont élevé la statue dont nous parlions tout à l'heure.

En face de ce monument, on aperçoit l'intendance générale, résidence du gouverneur de Valparaiso. Ce fonctionnaire exerce un pouvoir indépendant, étendu, fort bien rétribué : il commande les forces de terre et

de mer ; il détient, en outre, le pouvoir administratif, étant à la fois maire et préfet. Le palais de l'intendance porte, sous forme de boulets incrustés dans sa façade, les stigmates de cet injuste bombardement de 1866, qui amoncela des ruines, sans amener de résultat. L'amiral espagnol Pareja venait de notifier le blocus à l'opulente cité de Valparaiso, quand une canonnière espagnole fut capturée par un bâtiment chilien. L'amiral en conçut tant de honte et de désespoir qu'il se suicida, après avoir tracé d'une main fébrile ces mots, expression d'une haine féroce : « Je demande en grâce que mon corps ne soit pas jeté dans les eaux du Chili. » On respecta cette volonté suprême : le corps de l'amiral fut lancé dans les profondeurs de l'Océan, très-loin de la cité. Peu de jours après, Nuñez, successeur de Pareja, immola la ville à la haine espagnole et n'en fit qu'un monceau de décombres, aux cris mille fois répétés de : « Vive la Reine ! »

Un côté de la place est occupé par un édifice très-verni et très-blanc, orné de statuettes et de panoplies : c'est le quartier général des pompiers. Les Chiliens vouent, à juste titre, un culte spécial à ce corps d'élite : la majeure partie de la ville étant construite en bois, les incendies y prennent rapidement des proportions inquiétantes. D'ailleurs, les étrangers établis à Valparaiso aident puissamment les pompiers indigènes. La répartition des pompes par nationalités assure entre les différentes compagnies une sorte d'émulation qui produit les meilleurs résultats ; ajou-

tons que l'on entretient fort sagement ce zèle, à l'aide de distributions de récompenses et de concours publics.

Au reste, l'administration chilienne, peu tracassière tant qu'il ne s'agit pas de ses douanes, n'a garde de molester ces précieux auxiliaires. Libres de jouir d'une entière autonomie, les compagnies s'administrent isolément et nomment leurs chefs à l'élection. Le rez-de-chaussée du quartier général abrite à droite les pompes anglaises et américaines ; à gauche, l'appareil allemand. C'est avec regret qu'on voit la compagnie française (elle porte le numéro 5) reléguée dans une rue adjacente. Fondée en 1857, elle ne possède point, comme les premières, d'appareil à vapeur et manœuvre une simple pompe à bras.

En tournant à gauche, on arrive à la place de la Justice. Elle tire son nom d'une Thémis debout sur un socle ; la statue tient sur la hanche le poing gauche, et porte de l'autre une large épée : cette œuvre fait songer aux Halles centrales, section de la marée.

La rue Arturo Prat change trois fois de nom, une fois par kilomètre : c'est la plus animée, la plus belle et la plus longue. Son nom lui vient du commandant de la goëlette chilienne *Esmeralda* coulée le 21 mai 1880, devant Iquique, par le monitor péruvien *Huascar*. Au moment de sombrer, Prat s'élance à l'abordage sur le pont de l'ennemi ; le bruit de la canonnade étouffe sa voix ; la fumée de la poudre le rend invisible ; il arrive seul à bord du *Huascar* et tombe, criblé de balles, au pied de la tour du mo-

nitor. Dans un style plus emphatique que convaincu, avec une pointe d'exagération lyrique, fond du caractère hispano-américain, la presse argentine imprimait peu après : « Que le respect de l'Amérique républicaine entonne des hymnes sur sa tombe, et que les soldats appelés à combattre sous ses drapeaux s'inspirent de l'héroïsme de Prat. » On parla moins, en France, de l'enseigne de vaisseau Bisson, qui fit sauter la prise qu'il commandait (le *Panayotti*), pour ne pas tomber entre les mains ennemies. Lorient, sa ville natale, se contenta de lui élever une statue, et la masse du public aurait perdu le souvenir de cet acte héroïque si, en 1883, la Chambre des députés n'avait reporté sur la tête de sa nièce la rente viagère de 1,500 francs dont jouissait la sœur du héros. On oublie vite, chez nous, les dévouements sublimes, dans ce siècle où l'érection des statues devient une institution nationale. Au Chili, les procédés chromolithographiques reproduisent à l'infini le portrait du capitaine de l'*Esmeralda;* chacun l'accroche pieusement à sa muraille ; il n'est pas un enfant qui ne puisse réciter l'épisode du combat du *Huascar;* un monument en marbre portant au sommet Arturo Prat couronné par la Renommée, sera prochainement inauguré sur le quai de Valparaiso.

A toute heure, une foule compacte se presse dans la rue Arturo Prat : beaucoup de gens affairés, quelques flâneurs, une quantité prodigieuse d'officiers et surtout de colonels. Mais, dans cette oligarchie, désignée par euphémisme sous le nom de République

chilienne, le grand nombre des officiers n'amène pas la considération publique sur l'élément militaire (sauf quelques noms devenus historiques et qui absorbent l'enthousiasme du pays). Tout Chilien doit apporter en naissant l'étoffe d'un banquier, d'un négociant ou d'un avocat. Si, malheureusement, l'avenir ne justifie pas cet espoir, l'infortuné entre dans l'armée, considérée comme le *refugium* des fruits secs de la banque, de la plaidoirie, du négoce. Avant la guerre du Pacifique, l'armée régulière chilienne n'atteignait pas 4,000 hommes; il fallut en lever 40,000 pour terrasser un ennemi dont les têtes renaissaient comme celles de l'hydre de Lerne. La réserve partit; mais ceux qui la composaient entendaient bien reprendre leurs affaires, à la conclusion de la paix. Cette noble ambition s'est réalisée. Au mois de juin 1884, a commencé l'évacuation par petits groupes des garnisons du nord; chacun accrochait aux panoplies le revolver qui l'accompagnait dans le désert d'Atacama, et ces épées en forme de croix latine, semblables à celles que portent les chanteurs dans *Hamlet* et *Robert le Diable*. Tel colonel reprenait ses fonctions de commis dans une maison de gros; tel capitaine se livrait de nouveau à la confection des pilules, dans le laboratoire d'une pharmacie. Et ceci sans réclamer, sans murmurer, sans trouver la chute malencontreuse. D'autre part, le gouvernement, toujours circonspect, s'était à l'avance préoccupé d'assurer du travail aux soldats qu'il allait licencier; il faisait étudier trois tracés de chemins de

fer et expédiait sur la voie de l'Araucanie les fractions de troupes, au fur et à mesure de leur débarquement.

Ainsi, l'élément civil prédomine au Chili, et le parti du pouvoir (composé de financiers et d'avocats) se montre fort ombrageux. La dictature militaire étant l'objet particulier de son aversion, il écarte avec soin tout sujet capable d'y prêter les mains. L'un des héros de la guerre péruano-chilienne, le général Baquedano, bien en situation pour changer le cours des idées, s'est vu comblé d'honneurs et reçu comme un triomphateur romain ; la poésie raconta ses exploits; une rue de chaque ville porte son nom ; mais sa candidature à la présidence de la République échoua piteusement. Soumis à une admirable discipline, le parti civil mit tout en œuvre pour écarter l'illustre général, et, sous son égide protectrice, M. Santa Maria l'emporta de beaucoup. Cette défaite du parti clérical et militaire dans la personne du général Baquedano, conforme au vœu de la classe dirigeante, semble avoir assuré la stabilité gouvernementale. Le président actuel, M. Santa Maria, est omnipotent ; son parti, composé de cent cinquante personnages, dispose des dignités, des places et presque de la fortune publique.

Valparaiso, cité marchande, a plus d'un trait de ressemblance avec la Carthage antique. Elle a reçu froidement ses soldats, retour de Chorrillos, après une campagne de cinq ans. A la vérité, les drapeaux nationaux semés à profusion ondoyaient aux fenê-

tres, et la population des *cerros,* massée sur les quais, attendait anxieusement le débarquement des troupes : une mère allait revoir son fils ; une femme, son mari. Combien en manquait-il à l'appel ! pourtant, la multitude demeure silencieuse, sans manifester aucun enthousiasme. Un monsieur monté sur un char, l'alcade de la ville, m'a-t-on dit, prononça un discours émaillé des mots patrie et courage, sans parler de la reconnaissance à laquelle ces infortunés ont quelque droit. Ces soldats, ne les payait-on pas et ne devaient-ils pas, en retour, faire le sacrifice de leur existence ? Parmi ces hommes hâves, fatigués, squelettes vivants pour la plupart, un vieux *granadero* à barbe grise, placé derrière l'orateur, résumait admirablement la situation, en s'écriant : « *Qué es el mejor ? el hacer ó el hablar ?* » (Que vaut-il mieux ? les actes ou les mots ?) Ce fut la punition de l'alcade.

Je le répète, beaucoup de spectateurs ; mais pas une couronne, pas une fleur pour ces vainqueurs qui, hier encore, combattaient pour la patrie et reculaient ses limites si loin vers le nord. Malgré l'hymne national joué par les musiques militaires, on eût dit une armée de mercenaires défilant devant des capitalistes, avides de découvrir si les fatigues de la campagne n'ont pas trop déprécié leur *chose*. Derrière les soldats et à distance respectueuse, marchaient, en troupe serrée, les *rabonas*. La rabona est la compagne aussi inséparable qu'illégitime du soldat. Elle demeure avec lui pendant la paix ; elle le suit à la guerre ; elle porte le bagage, les vivres, les cartou-

ches ; elle fait la cuisine et prépare le campement. Le corps des rabonas remplace, en un mot, celui de l'intendance qui n'existe ici qu'à l'état de projet. Mais là ne se borne point son rôle : pendant la mêlée, ces Euménides échevelées, les yeux hagards, les mains et le visage noircis par la poudre, font le coup de feu contre l'ennemi ; puis, jetant l'arme devenue inutile faute de munitions, elles se précipitent en avant, la *navaja* à la main.

Tout en s'enorgueillissant de ces récentes victoires, le Chili subit une crise financière dont il aura peine à sortir honorablement. Le cuivre chilien supportera-t-il la concurrence du cuivre américain ? trouvera-t-on de nouveaux gisements de guano à un titre suffisamment rémunérateur ? le nitrate de soude sera-t-il désormais plus demandé en Europe ? Le cuivre qui constituait la principale richesse du pays (avant 1870, le Chili produisait plus de la moitié du cuivre employé dans le monde entier), et dont la manipulation occupe ici un très-grand nombre d'ouvriers, ne trouve plus d'écoulement, depuis la découverte aux États-Unis de vastes mines de ce métal. Les moyens d'extraction plus perfectionnés et le fret beaucoup moindre assurent aux cuivres nord-américains la préférence des consommateurs d'Europe. D'autre part, un contrat d'un million de tonnes de guano passé avec une société française a été résilié parce que les couches inférieures mêlées de sable ne présentaient qu'un titre amoindri, et qu'en somme la matière extraite des gisements ne contenait pas

les proportions d'azote spécifiées au marché. Enfin, le nitrate de soude tiré en masses invraisemblables des territoires que le Chili vient d'annexer, est moins demandé en Europe, soit qu'on fasse entrer d'autres substances dans la composition des engrais chimiques, soit que ces engrais eux-mêmes aient baissé dans la faveur publique.

Et pourtant, le touriste fraîchement débarqué à Valparaiso serait tenté de croire le Chili atteint d'une pléthore d'argent. Nous estimons plutôt que les succès ont aveuglé la jeune République, au point d'accroître sa confiance au delà des limites permises. A l'issue de la guerre, le Chili espérait tirer des territoires conquis de gros bénéfices : le Pérou définitivement vaincu, affaissé, incapable de porter ombrage à ses voisins, hors d'état de se relever ; la surface du Chili doublée ; l'armée couverte de gloire ; toutes ces causes permettaient aux vainqueurs (du moins ils le crurent) de tout espérer, de tout oser. C'est sous l'empire de cette audace et de cet espoir que l'État entreprit d'immenses travaux. Il mit à l'étude trois lignes de chemins de fer ; il construisit à Valparaiso un môle de débarquement pourvu des moyens mécaniques les plus modernes ; il jeta dans la rade une longue estacade destinée à servir de piédestal au monument d'Arturo Prat, le héros de la guerre du Pacifique ; il fonda à Talcahuano un arsenal maritime, à l'abri du *temporal* et du bombardement. Mais, contrairement à ses espérances, le Chili reconnaît trop tard que le Pérou, cette mine inépuisable,

se transforme en un boulet fort lourd à traîner ; le fantôme péruvien mutilé ne peut matériellement pas payer les dépenses énumérées plus haut; les étrangers qui ont subi des dommages par le fait de la guerre réclament des indemnités : l'équilibre ne s'établit point, et le pays subit le contre-coup de tant d'imprévoyance et de précipitation.

Le Chili ne devait-il pas, avant tout, payer sa dette de reconnaissance aux invalides victimes de son ambition? Les héros obscurs de Chorillos, de Tacna, de San Juan, de Miraflores, de Tarapaca, errent misérablement dans les rues, en mendiant un pain que l'État leur refuse. Un jour, un soldat me demande l'aumône, et comme je lui offrais une pièce blanche : « Oh! señor, me dit-il, ne pourriez-vous m'en donner deux? où trouverai-je du travail? qui voudra de moi, maintenant? » Et il me montrait une jambe de bois et son bras droit amputé. Mais cette partie de l'Amérique demeure sourde aux théories philanthropiques. Le Chilien est positif, rude, sauvage même, quand l'éducation n'a pas émoussé les aspérités de son caractère. Voyez les cavaliers des campagnes : dans leurs combats singuliers, les deux adversaires se précipitent l'un sur l'autre au grand galop de leurs chevaux, et il est rare que l'un des combattants ne périsse pas dans le choc. Au reste, tout bon Chilien cache dans ses habits ou dans sa botte une arme analogue à la *navaja* catalane, arme redoutable s'il en fut et qui ouvre un homme d'un seul coup. Convaincu que sa destinée l'appelle à régénérer l'Amérique du

Sud, le Chilien fait étalage d'un souverain mépris à l'égard des autres peuples ; il hausse les épaules, au récit des guerres européennes : « Donnez-nous quarante mille hommes, disent-ils (quarante mille Chiliens, bien entendu), et nous ferons en triomphateurs le tour de l'ancien monde. » Ou bien encore : « Le siège de Sébastopol n'est rien en comparaison de la prise d'Arica. » Loin de nous l'idée de vouloir dénigrer un jeune peuple qui a donné des preuves de bravoure ; les propos transcrits ici ont été tenus devant nous et montrent la tendance d'esprit propre à la classe moyenne. D'ailleurs, l'orgueil n'est-il pas un défaut comme un autre ? Assurément, il ne saurait entraîner la condamnation du peuple ou de l'individu qui le possède.

Ces hommes hautains et violents présentent, en général, une robuste apparence, et, quoique la beauté répandue dans les hautes classes doive s'attribuer en partie à l'infusion du sang étranger, il ne faut pas perdre de vue que, les Chiliennes n'ayant pour dot que leur seule beauté, les Chiliens riches, les étrangers solidement établis dans le pays, n'épousent que les plus belles d'entre elles ; il se forme ainsi une sélection au profit de la haute banque, du monde politique, du grand commerce. En examinant les *peones,* on pourrait croire la nation entière victime de l'injustice du sort : le rachitisme et l'anémie impriment chez ces tristes sujets des stigmates ineffaçables ; mais, je le répète, en considérant les hautes classes, on change de sentiment.

Voici la rue O'Higgins ; il faut en prendre son parti : les républiques sud-américaines n'ont pas une longue histoire, mais elles savent honorer leurs héros, depuis le plus obscur jusqu'au plus célèbre ; on rencontre à chaque pas un nom, une date, un monument tiré des annales de la lutte acharnée de l'indépendance. Il n'est pas surprenant que les Hispano-Américains conservent précieusement le souvenir des grands citoyens qui ont attaché leur nom à la cause nationale : l'Amérique du Sud, incapable de se rappeler sans horreur l'époque de la domination espagnole, honore très-justement la période suivante et s'enorgueillit des actions d'éclat qni l'affranchirent du joug métropolitain.

O'Higgins est ce fameux patriote chilien, fils d'un capitaine général du Chili, le marquis d'Osorno. Les ennemis du marquis prétendaient qu'il entrait dans son tempérament « trop de cire et pas assez d'acier », et la sagesse des nations qui a lancé cette sentence, plus remarquable par sa concision que par sa justesse : « Tel père, tel fils », reçoit ici un démenti formel. O'Higgins, le fils, prit la plus grande part aux événements qui amenèrent la déconfiture du régime espagnol. Bloqué à Rancagua et hors d'état de résister, il tire ses derniers coups de canon avec des piastres en guise de mitraille, et, à la tête de trois cents cavaliers, seuls débris de son armée, il fait une trouée à travers l'ennemi. Par une suite d'événements que le monde moderne considère comme logique, O'Higgins, après avoir été l'un des brillants acteurs de la

lutte contre la métropole, fut investi de la dictature et chargé d'organiser la République. Dans ce nouveau rôle, le héros eut le bon sens de penser qu'un soldat n'est point forcément administrateur, financier, diplomate, et il s'entoura d'hommes spéciaux qui lui prêtèrent l'appui de leur expérience. Toutefois, il ne put mettre de côté sa prédilection pour l'obéissance passive, et les masses populaires finirent par se lasser du joug terrible qui pesait sur elles. Un jour, un groupe de notables somme O'Higgins de quitter le pouvoir. A cette occasion, le dictateur parodie l'entrée cavalière de Louis XIV au Parlement ; il pénètre, le chapeau sur la tête, dans l'enceinte où sont réunis les mandataires du peuple de Santiago :

— Vous ne me ferez point peur, s'écrie-t-il ; je méprise la mort ici comme sur les champs de bataille.

On eut beaucoup de peine à lui faire entendre qu'il ne s'agissait point de cela ; que personne ne songeait à l'intimider, mais que sa magistrature était devenue tout à fait impossible.

Il se décida à abdiquer ; au lieu d'un dictateur entré tout à l'heure dans l'assemblée, il ne sortit qu'un simple citoyen.

Valparaiso, manifestement en progrès depuis la guerre, peut se définir ainsi : grande ville européenne en miniature. Ses maisons ont rarement deux étages, mais leurs façades ornées de colonnes, de bas-reliefs, de pilastres et de rinceaux, font songer à la réduction d'habitations parisiennes en pierre de

Meudon. Ici, comme au Pérou, l'architecture se montre pleine d'artifices : peu ou point de pierres de taille, des briques enduites de ciment, le tout dissimulé avec habileté par les peintres en bâtiments. On édifie très-vite ces constructions légères ; à peine un incendie a-t-il dévoré un quartier que les victimes se mettent à l'œuvre et réparent le dommage en quelques jours. Les cailloux pointus, d'importation espagnole, sont détrônés par le pavage en bois essayé à Paris. La *manta,* importée des bords du Manzanarès, n'est plus portée que par les femmes du peuple. Par contre, les modes européennes, modifiées par le goût indigène, couvrent de plumes les chapeaux élégants et de velours frappé les épaules des mondaines. On sent comme un vague parfum d'Europe, mais avec une pointe très-sensible d'exagération.

A proprement parler, Valparaiso ne possède qu'une seule rue très-longue et livrée à un mouvement extraordinaire, excellente organisation pour la compagnie des tramways, qui distribue de superbes dividendes à ses actionnaires. Cette rue présente, surtout le soir, une animation qui contraste avec le calme lugubre des villes péruviennes. Sous les feux des lumières électriques, tramways, voitures, cavaliers et charrettes s'y mélangent en un tohu-bohu indescriptible.

Des magasins européens, remplis de romans français et d'articles de Paris, se suivent sans interruption jusqu'à la place Victoria. Voici un magasin de chinoiseries ; au comptoir trône un véritable *Célestial.* Et l'étonnement général n'est nullement causé par les

dragons de faïence ni par les boules d'ivoire sculptées concentriquement avec des prodiges de patience; le marchand jaune (c'est ce qui cause une surprise légitime), abandonnant tout préjugé, a coupé sa tresse, sans prendre en considération l'embarras futur de Bouddha, quand celui-ci descendra sur la terre pour enlever au ciel notre négociant. Ce Chinois, privé du fameux appendice capillaire, marque l'indice d'une effroyable révolution, et peut-être le commencement de la conquête du monde par les Fils du Ciel. *Caveant consules!*

Nous arrivons à la place Victoria, dominée par un *cerro* de quatre à cinq cents mètres. Au milieu d'un carré de mimosas, une fontaine monumentale porte quatre naïades en bronze, assises dos à dos et environnées de guirlandes de gaz. A leurs pieds, des singes de même métal se livrent un combat acharné; des serpents tordus fascinent une proie imaginaire, et des grenouilles colossales paraissent prêtes à fondre sur les poissons rouges du bassin. A côté des bâtiments de la police, un théâtre incendié laisse apercevoir le bleu du ciel entre ses arcades béantes et noircies. Malgré la forte organisation des pompiers chiliens, les théâtres finissent, tôt ou tard, ici comme en Europe, par s'effondrer dans les flammes. Un côté de la place est occupé par l'habitation de M. Edwards, le plus riche banquier du Chili. Ce capitaliste fait partie de tout conseil d'administration; son nom se prononce dans toute affaire importante, et il figure sur les billets émis par sa propre banque.

Cette construction basse, massive, sans goût ni style, fournit simplement à ce colossal financier l'occasion d'étaler plusieurs millions aux yeux d'un vain peuple.

La cathédrale, également sur la place Victoria, est construite en briques enduites de ciment peint et verni; le tout simule, à s'y méprendre, la pierre de taille et la mosaïque. Nous ne reviendrons pas sur les statues habillées qui figurent aussi dans les églises de Valparaiso ; nous dirons simplement qu'ici, comme ailleurs, on ressent cette impression pénible causée par la vue d'objets poussés à un trop grand degré d'imitation. Cette impression se ressent plus vivement encore dans la *matriz* (ancienne cathédrale), reléguée loin du centre commercial et des quartiers élégants. Entièrement en bois peint, cet édifice est si vieux qu'on a jugé prudent de procéder à sa réfection.

Dans une niche indigo, un christ plus grand que nature porte autour des reins une pièce de véritable mousseline; les carnations sont constellées d'éclaboussures et sillonnées de filets de sang. Tant il est vrai que le laid dans le naturalisme n'a été ressuscité ni par les peintres impressionnistes, ni par M. Zola. La chaire est transformée en magasin d'outils; les menuisiers entourés de copeaux sifflent en rabotant des planches; la voûte, autrefois l'écho d'hymnes sacrées, répercute aujourd'hui les refrains des chansons grivoises, le bruit des coups de marteau et les grincements aigres de la scie.

De la place Victoria part la rue du même nom, qui mène à l'extrémité nord de la ville. A l'angle de la place, on trouve la loge maçonnique, véritable monument, qui prouve que ces sociétés mystérieuses, quelque peu discréditées chez nous, ont trouvé un refuge au Chili.

Les pays d'outre-mer sont, par rapport à l'Europe, ce qu'est la province par rapport à Paris : les institutions surannées y fleurissent, de même que la mode y est toujours en retard. La colonie française a fondé ici l' « Étoile du Pacifique » ; les Chiliens, soumis à un rite différent, s'assemblent à part dans le même établissement.

Le « vénérable » nous fait les honneurs de la loge, et, sans divulguer les secrets que les initiés doivent seuls connaître, il nous entretient longuement des néophytes, de la voûte d'acier, des épreuves préliminaires et d'Hiram, le fondateur de la secte. Mais, si les rites offrent quelques nuances, les maçons se réunissent fréquemment, et, entre deux œuvres philanthropiques, ils trouvent dans les agapes fraternelles un agréable moyen de tuer le temps.

En suivant la rue Victoria, on trouve à côté de belles maisons des ruines en torchis, des constructions en tôle cannelée, des cabanes en planches, rebelles à la loi de l'alignement ; ce quartier n'est point encore terminé, quoiqu'il s'embellisse de jour en jour. La statue monumentale de Christophe Colomb orne un carrefour. « *A Colon, el pueblo de Valparaiso* », lit-on sur le socle.

Le célèbre navigateur montre, de la main gauche, le sol américain, découvert à force de persévérance ; il tient à la main droite une épée, symbole du commandement que lui octroyèrent Isabelle et Ferdinand : c'est la meilleure œuvre qui soit dans la ville. A chaque pas il y a encombrement ; de longues files de charrettes, attelées de quatre paires de bœufs, se pressent au milieu de la chaussée ; des marchands de limonade, à cheval, trottent sur le pavé glissant ; les tramways vont et viennent ; des voitures de place invraisemblables, dont les chevaux laissent bien loin derrière eux la cavalerie légendaire des petites voitures, éprouvent de violents soubresauts en roulant sur les cailloux inégaux. Les cochers, vêtus du *poncho* rouge, fument avec flegme de gros cigares en fouettant à tour de bras leurs attelages. Aussi aimables que les nôtres, ils manquent rarement de lancer quelque épithète sonore en passant près de leurs confrères.

Voici le jardin municipal, dont la création remonte à la guerre du Pacifique ; les squares de Lima ont fortement contribué à son ornementation. Au milieu des bosquets de cèdres et de mimosas, de mauvaises statuettes en similibronze sont condamnées, pour l'expiation de méfaits inconnus, à occuper sur des socles de similimarbre des positions d'équilibre instable.

Les *cerros* ne sont pas les quartiers les moins intéressants de Valparaiso. Ici, point de grandes rues, point d'animation ; des chemins ravinés par les

tremblements de terre et inclinés à 45°, des ponts suspendus sur des abîmes, des escaliers que les gens du pays gravissent à cheval. Les nombreux passages qui y conduisent débouchent dans la rue principale ; un ascenseur, d'inauguration récente, mène en deux minutes au sommet du cerro Allegre. A l'amorce de l'un de ces chemins abrupts et boueux, on trouve une statue que, vu la forme de la coiffure, on pourrait prendre pour celle d'un policeman ; mais le tuyau plusieurs fois replié sur lui-même, au pied du personnage, enlève toute hésitation : cette image représente un pompier.

Ce monument, élevé à la mémoire d'un groupe de héros obscurs, Blackwood, Rodriguez et Lawrence, morts dans un incendie, porte la légende : « *Morts en service, le 24 février* 1869*; ils furent vertueux en accomplissant leur devoir; honneur à ceux qui mourront ainsi!* »

Voilà qui est fort bien ; cette légende pleine d'enseignements, glorification du sacrifice, a droit à tout notre respect ; mais pourquoi travestir cette glorification sous une forme aussi peu artistique? Ce n'est point au Chili qu'il faut venir prendre des leçons d'esthétique.

En arrivant sur le cerro Allegre, on rencontre beaucoup d'enfants aux jambes nues et de petites têtes blondes à cheveux bouclés qui font songer aux rives de la Tamise et à celles de la Sprée. Au reste, les habitations d'alentour rappellent d'une manière frappante les cottages anglais ; tout, à l'extérieur du

moins, y semble combiné en vue d'obtenir ce confortable auquel nos voisins d'outre-Manche s'entendent si bien. Ces maisons de plaisance, si propres à défaut d'élégance, transportent le *home, sweet home,* sur les bords du Pacifique. Toutefois, nous devons à notre impartialité de signaler le goût douteux qui préside à leur ornementation : les murs bruns vernissés avec frontons blancs et volets verts; les portes vert tendre, les balcons jaunes sur fonds couleur de chair, étonnent l'œil sans l'égayer. Le cerro est sillonné de chemins dirigés vers la mer ou dans le sens perpendiculaire. Au bout des premiers, on voit, en haut, la montagne pelée ; en bas, la rade dominée par les cimes neigeuses de la Cordillère. A l'extrémité des artères transversales, on aperçoit les autres mornes, couronnés de *casitas* rougeâtres.

Au bord des terrasses, on jouit d'une vue magnifique. La vaste baie de Valparaiso, encombrée de navires de toutes les parties du monde, s'étend au pied des contre-forts de la Cordillère des Andes; l'Aconcagua, le géant des volcans de la chaîne, domine l'ensemble, du haut de ses 21,000 pieds. Des maisonnettes multicolores grimpent sur ces contre-forts, se pressent dans les vallées, s'entassent au sommet des crêtes, s'allongent le long des versants, ou, suspendues sur pilotis, elles semblent prêtes à s'effondrer au moindre souffle. Des chemins tortueux écorchent le flanc du cerro jusqu'à la ville, dont les toits plombés étincellent. La terre rougeâtre est hérissée de touffes d'aloès et de cactus, de plantes

grasses ressemblant à des faisceaux de cierges. De la terrasse à la ville, c'est un dédale d'escaliers, de barrières en zigzag, de sentiers raboteux, de tonnelles verdoyantes; c'est un amoncellement de maisons juchées, de murs à pic, de clochetons singulièrement découpés.

Nous avons vu que la population de Valparaiso s'élève à cent mille âmes, en chiffres ronds. Sont compris dans ce nombre mille Français, des Italiens, des Anglais et surtout des Allemands, dont l'influence ne cesse de s'accentuer. Le grand commerce est si bien entre les mains de Sa Majesté Britannique et de S. M. Guillaume de Prusse, que l'on peut regarder ces derniers comme les pourvoyeurs habituels de la République chilienne, laquelle fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Parmi les étrangers, ce sont les Allemands qui jouissent de la plus grande considération, ils sont d'ailleurs fort nombreux, leur immigration ayant pris des proportions inquiétantes depuis la guerre de France. Sortis de ces écoles commerciales, aussi nombreuses en Allemagne que les Universités, ils arrivent ici possesseurs d'une instruction étendue, et persuadés que la probité est encore la première pierre de tout édifice commercial. Ils travaillent lentement, mais sûrement; leur amour du *Vaterland* ne les empêche pas d'épouser des Chiliennes et de se fixer définitivement à Valparaiso : la côte du Pacifique finira par devenir une véritable colonie allemande. Ce qui fait, en partie, la force du colon germanique, c'est que le consommateur trouve

avantage à se fournir chez lui. Depuis 1870, on dirait que l'Allemagne, en nous extirpant nos milliards, a surpris nos secrets de fabrication, et qu'elle s'est assimilé une partie de notre goût national. Aujourd'hui Nuremberg, Gœttingen, Magdebourg, fabriquent ces inutilités qu'on nomme articles de Paris, presque aussi bien et à meilleur compte que nous, parce que la main-d'œuvre y est moins chère qu'en France. Ceci est tellement vrai que tel négociant français, incapable de vendre avec un bénéfice suffisant les produits d'origine authentique, demande ces articles à l'Allemagne, et ne les reconnaît lui-même des produits français qu'après un examen attentif.

D'autre part, les Chiliens emploient volontiers les ingénieurs et les médecins d'Europe ; mais ils opèrent une sélection parmi ces utiles auxiliaires, et les Français, en particulier, qui rencontrent au Pérou quelques sympathies, sont universellement détestés ici. Deux causes ont amené cette aversion à l'état aigu. On sait que vers la fin de la guerre du Pacifique, les Chiliens voulaient bombarder et détruire la cité de Pizarre, après l'avoir préalablement pillée. Ce sinistre projet allait entrer en voie d'exécution, et les Chiliens distribuaient déjà à leurs compagnies, en guise de billets de logement, les rues dont on leur abandonnait le pillage. L'amiral français Dupetit-Thouars protesta énergiquement ; l'amiral anglais appuya dans le même sens, et les Chiliens s'inclinèrent, mais sans pardonner. En outre, au mois d'avril 1884, les puissances européennes ont élevé une protestation contre

certaines clauses du traité conclu à Ancon entre le Chili et le Pérou. A tort ou à raison, les Chiliens crurent que la France était à la tête du mouvement : ils s'en souviennent encore.

Conclusion : l'influence française, représentée d'ailleurs au Chili par un nombre infime de nos compatriotes, tend à s'effacer et à disparaître devant celle de l'Allemagne, qui, au contraire, grandit de jour en jour.

IV

LES INTERMEDIOS (PORTS SECONDAIRES) DU PÉROU ET DU CHILI.

Le Callao. — Arica et Tacna (caravanes de lamas). — Pisco (îles Chinchas). — Iquique (visite aux nitrières de la Noria). — Pisagua. — Lota (mines de houille).

Pérou est un de ces mots magiques qui évoquent à l'esprit d'un vain peuple une idée de richesse et de beauté; on se figure volontiers un paysage magnifique, une population riche, des villes somptueuses : ces illusions ne résistent pas au premier coup d'œil. Sur une longueur de cinq mille kilomètres, la côte péruvienne ne présente qu'un vaste désert, sans un atome de terre végétale. Çà et là, quelques aloès aigus comme des lames de sabre crèvent ce sol ingrat, végétation embryonnaire qui contient en germe les forêts de l'avenir. Des sentiers obliques tracés par les caravanes sur le flanc des mornes relient les plateaux aux anses du littoral, où dorment des bâtiments à l'ancre. De loin en loin, les falaises sont coupées de larges *quebradas*[1] au fond desquelles on

[1] Ravins.

aperçoit bien haut, dans les nuages, les sommets neigeux de la Cordillère.

Pourtant la race humaine s'est accrochée à cette terre maudite; elle a, pour ainsi dire, forcé la nature, en y créant, de toutes pièces, des centres industriels et des entrepôts : Callao, Pisco, Arica, Pisagua, Iquique, Antofagasta, Caldera, Coquimbo, Lota, tous à la tête de tronçons de chemins de fer qui échangent contre les matières indispensables aux travailleurs, les produits de l'intérieur. Ces produits sont plus abondants que variés : à Pisco, ce sont les vins; à Arica, c'est le commerce bolivien; à Pisagua et à Iquique, c'est le nitrate de soude; à Antofagasta et à Caldera, ce sont les minerais; à Coquimbo, c'est le cuivre; à Lota, le charbon.

I

LE CALLAO.

Près du Callao, d'affreux rochers montrent leur tête environnée d'écume; les Péruviens, très-amateurs de métaphores, les nomment *palomitas* (tourterelles). Plus loin, l'île San-Lorenzo soulève, à quatre cents mètres au-dessus des flots salins, sa maigre échine brune; on dirait qu'une main gigantesque a déversé sur la crête de cette île des torrents de sable qui s'épanchent maintenant dans les crevasses. Le rocher jaunâtre, rayé de strates de houille, a l'aspect

le plus désolé; sur les saillies, le guano s'étale en taches blanchâtres; debout à la base, des pierres bizarrement taillées font songer aux idoles de l'île de Pâques. Les pélicans battent lourdement des ailes; les phoques, entraînés par le courant froid du pôle, viennent respirer avec bruit à la surface de la mer; de gros poissons bondissent hors de l'eau, et leurs écailles, frappées par un rayon de soleil, étincellent comme des lamelles d'argent.

On est convenu d'appeler rade du Callao un bras de mer compris entre la terre ferme et l'île San-Lorenzo. L'affluence des bâtiments y est telle que, de la mer, le Callao se réduit à quelques taches de couleur, dominées par les massifs brumeux de la Cordillère. On aperçoit à peine le clocher de la cathédrale, la tour de la gare américaine; un fort meurtri, crevé, démoli par les projectiles chiliens, dans lequel les Espagnols, traqués de toutes parts, se défendirent longtemps vers la fin de la guerre de l'indépendance. L'ouvrage était cerné par l'armée républicaine, et les vivres commençaient à manquer. Un jour, le commandant apprend que le mot « capitulation » circule de bouche en bouche. Aussitôt il assemble la garnison, et lui tient à peu près ce langage : « La résistance, vous le savez, devient de jour en jour plus difficile et plus pénible : nous manquons de vivres, et je songe à remettre la citadelle aux mains des rebelles; toutefois, avant de me décider, je serais bien aise de connaître votre sentiment; que ceux qui sont d'avis de se rendre sortent des rangs! » Il en

sort une douzaine : le colonel les fait appliquer contre un mur et fusiller sur-le-champ. Les Espagnols purent résister six mois encore.

Callao, ville maritime, ville cosmopolite, est percée de rues droites, aux maisons basses et vivement coloriées : vérandahs et campaniles, teintes crues et colonnades, profils inattendus, assemblages plutôt bizarres qu'agréables à l'œil. La rue de la *Constitucion*, bordée de maisons en bois peint, devrait s'appeler rue des Changeurs : on y rencontre à chaque pas des boutiques de change, ce qui s'entend du reste, étant donné le grand nombre des étrangers et les fluctuations journalières du taux des monnaies. Après avoir dépassé une caserne à façade sang de bœuf surmontée d'un fronton blanc, on tombe sur la place de la cathédrale. Des belvédères bleus et rouges se détachent sur le ciel ; de microscopiques moulins à vent destinés à élever l'eau, mais d'un effet décoratif médiocre, couronnent les habitations. Au centre, une grille de fer délimite un square en miniature ; les barreaux brisés en maint endroit et réunis à l'aide de fils de fer témoignent que l'armée d'occupation a passé par là. Vers le sud, à Tacna, les Chiliens ont fait pis : ils se sont amusés à décapiter des statues de marbre. *Lugete, Veneres Cupidinesque.*

Un côté de la place est occupé par la cathédrale ; je recule d'horreur en approchant : un bassin rempli de pièces de monnaie repose sur une table entre deux crânes ; ce spectacle naturaliste, fréquemment usité en pays espagnol, a pour but de rappeler que

les *centavos* et les *soleils* dus à la générosité des fidèles serviront à payer des messes pour le repos des âmes du purgatoire. La gare du *Ferro-Carril trasandino* fait face à l'église ; c'est la tête de ligne de ce chemin de fer qui, par d'innombrables circuits, doit relier les deux versants des Andes, en franchissant un col à l'altitude de cinq mille mètres.

On tire, sur la place, une loterie au profit de la Société de bienfaisance. Deux tréteaux soutenant un plancher, un morceau de toile en guise de tente, c'est tout l'apparat. Sur l'estrade, trois *caballeros* rigoureusement vêtus de noir pointent les numéros sortis. Au Pérou, on ne fait guère l'aumône que par la voie de la loterie.

Les boutiques, alternativement françaises, anglaises, allemandes, italiennes, chinoises, espagnoles, se succèdent sans interruption, et, dans cette tour de Babel, on se demande où se cachent les Péruviens. Toutefois, la ressemblance ne va pas jusqu'à la confusion des langues ; chaque boutique affiche une pancarte sur laquelle on lit : *Todo al contado* (tout au comptant) ; les acheteurs n'inspirent qu'une confiance modérée. Et ce même texte invariable s'étale aussi bien dans les magasins où l'on confectionne des chaussures et des vêtements, que dans ceux où l'on débite de la cannelle ou des cercueils.

Des deux côtés de la chaussée hérissée de cailloux pointus, les alignements de maisons basses vont mourir à la plaine de Lima. Vers les extrémités de la ville, les maisonnettes en contre-bas des trottoirs ne

sont plus qu'une suite de cabarets borgnes et de restaurants chinois éclairés, le soir, par des lampes fumeuses. Ces bouges de vingt pieds carrés présentent, au plus haut degré, les caractères des logements insalubres. Une marmite bout dans un coin ; un Chinois, grave comme Bouddha, sommeille devant une table chargée de poissons secs, de viande fumée, de canards laqués, de piments rouges.

Le soir, on ne rencontre que des soldats ivres et quelques indigènes attardés ; les sifflets des *serenos,* les accords mélancoliques de la guitare, troublent seuls le silence de la nuit. Quelquefois, des pianos à mécanique s'installent devant les cabarets, un homme en *poncho* rouge tourne gravement la manivelle ; des groupes d'amateurs font ondoyer leurs mouchoirs en dansant la *semacucca.* Les passants s'arrêtent, se rangent en cercle, et regardent sans sourciller les divers pas de la danse nationale, pendant que les sons aigres se répercutent d'écho en écho.

Toute l'activité du Callao se concentre au *Muelle y Darsena,* de la Société générale. On nomme ainsi un port artificiel où les navires déchargent leur cargaison promptement et sûrement. En 1869, le gouvernement accorda la concession de ces docks à un groupe de négociants péruviens. Mais, selon l'usage, ceux-ci, n'ayant pu réunir des capitaux suffisants, s'adressèrent à la Société générale, qui prit l'affaire en main, et dépensa en travaux divers une somme évaluée à soixante millions environ.

Le port mesure cinq cents mètres de long sur

deux cent cinquante de large. Ses jetées sont en maçonnerie, chose fort rare dans ce pays, où tout se construit en planches. Les remorqueurs de la compagnie vont chercher les navires à l'extérieur; ceux-ci déchargent et chargent dans le Muelle; on les reconduit ensuite en rade, moyennant un droit approximatif de dix francs par tonne pour les cargaisons, et de cinq francs par tonne pour les navires. Au sommet d'une forêt de mâts, flottent les pavillons de tous les peuples; les paquebots apportant les fruits du Nord et les bestiaux du Sud déversent leur contenu sur les quais à l'aide de grues à vapeur. Les locomotives emportent le tout sur une voie rattachée aux deux grandes lignes du Pérou.

Le Muelle, véritable arsenal, a été organisé par M. le commandant de Champeaux, de la marine militaire française. Avant la guerre péruano-chilienne, la compagnie fabriquait le gaz nécessaire à son éclairage; elle agrandissait les docks de jour en jour; elle pourvoyait elle-même aux réparations de ses bâtiments et de ses machines. Mais, pendant la lutte, l'armée péruvienne transforma le gazomètre en redoute, les jetées en murailles crénelées, et elle obstrua les passes en y coulant des navires. Depuis la paix, tout a été rendu à sa destination primitive : des boulets rouillés, quelques vieux canons, les bâtiments de la marine péruvienne remis à flot et utilisés comme magasins à charbon, demeurent les seuls témoins de la lutte passée. Non loin de l'entrée du havre, on aperçoit d'autres navires coulés jadis par

les boulets chiliens ; des urubus perchés sur les cordages et serrés les uns à côté des autres ressemblent à de longs chapelets de graines noires.

II

PISCO.

Voyez, à travers les pélicans qui tournoient, cette tache verte au milieu du sable, et ces maisons groupées autour d'un clocher : c'est Pisco. La côte est, jusque-là, si aride que la petite oasis paraît un merveilleux Éden. Mais que de peine pour y arriver ! On franchit d'abord une jetée longue de six cents mètres, qui conduit à une dune de sable. Un tramway relie, dit-on, le wharf à la ville ; on assure qu'il part chaque demi-heure : je regrette de n'avoir aperçu que les rails. Concevoir le projet de franchir à pied, par une chaleur torride, l'interminable dune est, à coup sûr, une résolution digne des temps antiques. Le chemin est *montant, sablonneux, malaisé ;* on enfonce jusqu'au genou dans le sable meuble. Des roseaux plantés de chaque côté de la route semblent répéter, en s'entre-choquant, ce qu'ils racontaient au roi Midas. Voici enfin quelques figuiers, les maisons, la cathédrale : maisonnettes basses et misérables, église en ruine ; voilà pour le *pueblo ;* Chinois et nègres sordides, ridés, en guenilles, voilà pour la *poblacion*. Pisco n'est plus rien depuis l'épuisement des

îles Chinchas; il n'est plus que l'entrepôt, le port si l'on veut, de l'oasis d'Ica, laquelle, au dire des gens du pays, produit des vins capables de rivaliser avec les nôtres.

Le consul de France veut bien nous recueillir et nous montrer l'église, seul monument à visiter ici. La basilique chrétienne eut autrefois son heure de splendeur : on la dirait aujourd'hui tombée aux mains des *gentils*. Les cloches restent muettes; les deux clochetons dépouillés se dressent tristement; le plâtre des murailles tombe de vétusté; les croix plantées au sommet des frontons s'inclinent tellement, que leur chute semble imminente. Poussons la porte vermoulue : le grincement des gonds fait retentir la voûte, un rayon de soleil se perd dans la profondeur, éclairant, au bout de la nef déserte, le maître-autel doré avec ses colonnes torses, ses feuilles d'acanthe, son baldaquin, ses rinceaux. Pendant la guerre du Pacifique, le drapeau chilien flottait à Pisco, et les soldats étrangers, moins respectueux des biens ecclésiastiques ici qu'à Lima, furent les héros d'une aventure qui défraye encore les conversations. Un officier ayant trouvé dans l'église une Vierge à sa convenance, jugea opportun de se l'approprier. De là, plainte amère du curé, réclamation de l'archevêque de Lima, enquête ordonnée par l'amiral Lynch, commandant des forces chiliennes, et enfin perquisitions à la suite desquelles on retrouva la fameuse toile. Depuis lors, elle ne figure plus dans le lieu saint; cachée à tous les regards, les prières les plus

pressantes trouvent inflexible le cerbère préposé à sa garde.

Cette portion du littoral est, par excellence, le pays des poissons et, naturellement, des oiseaux de mer : les uns ne vont pas sans les autres. Aussi rencontre-t-on, à Pisco, les gisements de guano les plus importants du Pérou. De la ville, on aperçoit les fameuses îles Chinchas, dont l'exploitation résuma, pendant de si longues années, le plus clair des revenus péruviens. Ces îles sont aujourd'hui désertes ; les roches percées forment des arcs et des ponts ; les assises calcaires sondées, fouillées, râtissées en tous sens, montrent des déchirures et des ravins. Le guano de ces îles était le plus recherché, par ce fait que, ne subissant aucun lavage (il ne pleut jamais, à Pisco), l'ammoniaque s'y conservait intégralement ; et, comme le prix de la matière s'établit d'après le nombre d'*unités d'azote* qu'elle contient, cette valeur atteignait ici son maximum. Ceci est tellement vrai que la différence entre le prix de l'engrais recueilli aux Chinchas et celui d'autres provenances s'élevait jusqu'à vingt-cinq francs par tonne. Avant la conquête espagnole, les Incas industrieux utilisaient déjà ce produit pour améliorer leurs terres, et les Péruviens continuaient à l'employer, lorsqu'en 1802, A. de Humboldt le signala à l'Europe comme matière fertilisante. Mais l'ancien monde, qui se pique de progrès, ne l'utilisa que quarante années plus tard. Dès lors, sa consommation à l'étranger augmenta rapidement : en 1877, on en exportait

279,983,125 tonnes, produisant au Pérou un revenu net de 32 millions.

Dans le principe, le gouvernement entendit procéder lui-même à l'exploitation. Pour obvier au manque de bras, il fit d'incessants appels aux Chinois. Faut-il rappeler ici les scènes dont les îles Chinchas devinrent le théâtre? Qui n'a entendu parler des rigueurs et de la cruauté avec lesquelles on traita les coolies? A la Chambre des communes, en 1873, sir Charles Wingfield faisait retentir la tribune du récit de ces infamies, et un frémissement d'horreur parcourait cette assistance, qu'on ne saurait pourtant taxer d'excessive sensibilité. Les tourments de ces malheureux méritent d'être présents à toutes les mémoires. La plupart travaillaient dans l'ombre. Descendus au fond de grands puits, ils maniaient le pic sous l'œil vigilant des commandeurs. Au plus léger ralentissement dans le travail, de grands nègres ensanglantent les épaules des travailleurs, à l'aide de fouets à pointes aiguës. Dans d'autres cas, un aide jette le patient la face contre terre, et si la victime essaye de se relever, on retient son corps frémissant en lui appuyant un pied sur les épaules. Pendant ce temps, les nègres frappent à coups redoublés, et laissent le Chinois mort sur la place. Le soir, enchaînés deux à deux, les ombres noires de ces condamnés défilent lentement sur les crêtes rocheuses. Les maximes de Confucius n'apportant à ces infortunés que d'impuissantes consolations, la plupart d'entre eux cherchaient dans le suicide un adoucissement à leurs maux, et

cette échappatoire, devenue une pratique générale, finit par être régulièrement prévue au compte des profits et pertes. En vingt années, il en périt plus de cent mille; le système des *conquistadores* vis-à-vis des populations aborigènes reparaissait à la lumière : c'était descendre de trois siècles.

Le Pérou ne demanda pas toujours à l'empire du Milieu ces auxiliaires indispensables. Des indigènes des archipels océaniens, brutalement arrachés au sol qui les avait vus naître, furent transplantés ici pour servir d'instrument à la cupidité des exploiteurs. En 1863, plusieurs navires battant pavillon péruvien jettent l'ancre à l'île de Pâques. Animés d'intentions pacifiques, les insulaires accourent en foule dans leurs pirogues, quand tout à coup les rameurs sont saisis, enchaînés, enlevés et jetés aux îles Chinchas. Beaucoup de ces esclaves périrent; ceux que le gouvernement péruvien renvoya dans leur île revinrent atteints d'une affection contagieuse, la petite vérole, qui fit parmi leurs compagnons d'affreux ravages. Ainsi, la descente opérée par le Pérou sur l'île de Pâques était doublement funeste; son action se perpétuait à distance par le cruel fléau dont les survivants avaient apporté les germes.

Le Pérou, pour s'affranchir des mille soins et de la prévoyance exigés par une exploitation de l'espèce, afferma plus tard les dépôts et les laissa fouiller, moyennant un prix débattu. Tous les peuples tirèrent de cette détermination d'immenses avantages. Quant au cabinet de Lima, il octroyait sa signature

et touchait les sommes promises. Sur les derniers budgets des recettes, le guano figurait pour une somme de plus de cent millions. Aujourd'hui, nous l'avons dit, les gisements des Chinchas sont épuisés.

III

PISAGUA.

Une poignée de maisonnettes multicolores jetées au fond d'un entonnoir de granit : tel est Pisagua. Cette bourgade, dont la seule raison d'être consiste dans l'exploitation du nitrate de soude, ne possède qu'une rue parallèle au rivage; à droite et à gauche, des habitations en bois peint ou en tôle cannelée, quelques magasins et beaucoup de cabarets. Les marchands dorment au fond de sombres boutiques, au milieu de bananes et de pastèques apportées quotidiennement par les paquebots. Car le sol de Pisagua ne produit pas plus que celui des ports adjacents. On y vit comme sur un navire : tout y vient du dehors. Au bout des ruelles fermées par des rochers abrupts, des trains de salitre descendent les pentes rapides ; le sable coule le long des remblais, et, malgré les sacs pleins de pierres qui servent de soutenement, il s'accumule en véritables dunes. Ce chemin de fer, prolongé jusqu'à Agua-Santa (à quatre-vingt-dix kilomètres dans l'intérieur), dessert les *oficinas* [1] des

[1] Usines à nitrate de soude.

plateaux. C'est le canal par où passent tous les salitres. Cette ligne, construite par un Péruvien, fut cédée ensuite (c'est le cas général) à une compagnie anglaise, sa créancière sur hypothèque. Érigée, dès le début, par le gouvernement en monopole, cette exploitation est des plus rémunératrices; elle ne chôme jamais, et les frais d'entretiens sont presque nuls.

Les exportations de Pisagua atteignent la moitié de celles d'Iquique, sa rivale, soit deux cent cinquante millions par an. Il y a généralement sept ou huit navires dans la rade de ce petit port, mais il n'y vient annuellement qu'un seul bâtiment français. Dix de nos nationaux, en comprenant dans ce nombre ceux des usines, y mènent une existence peu enviable. L'un d'eux, incendié pendant le bombardement chilien (1879), a perdu en un jour le fruit de dix années d'exil et de labeur; il s'est remis courageusement à l'œuvre. Iquique et Pisagua, les deux rivales, sont fort jalouses l'une de l'autre, et quand un sinistre frappe l'une d'elles, l'autre ne peut s'empêcher de laisser percer sa joie. Un soir du mois d'avril 1884, le télégraphe apportait cette nouvelle désastreuse : « Iquique brûle depuis cinq heures! » Malgré sa compagnie de pompiers, Iquique flambait, en effet, pour la sixième fois, depuis sa fondation.

Pisagua, également construite en bois, à cause des *terremotos,* a tout à craindre des incendies; mais, moins heureuse que sa rivale, elle ne possède pas la moindre pompe. En 1879, le débarquement des

troupes s'opéra à la lueur des flammes allumées par les bombes. Et, comme le disait fort justement le compatriote dont nous parlions tout à l'heure : « Nous sommes tous condamnés à périr par le feu ; ce n'est qu'une question de temps. » Il est certain que les maisons surchauffées par un soleil de plomb, sous un ciel toujours limpide, prennent feu comme une botte de paille. Les infortunés habitants sont à la merci du premier individu qui, par malveillance ou par maladresse, jettera une allumette dans une maison. Est-il une existence plus précaire?

IV

ARICA ET TACNA.

Impossible de rêver un site plus désolé, un paysage plus morne que la vallée d'Azapa, au bord de laquelle le *pueblo* d'Arica groupe ses maisons grisâtres. Dans la vallée chevauchent de fantastiques soulèvements, des têtes sablonneuses entre lesquelles des touches verdâtres simulent de petites oasis. Mais, ici comme au théâtre, contentez-vous de l'effet lointain : des oliviers au feuillage terne, des touffes de buis éparpillées, composent des bouquets de verdure, en se projetant les uns sur les autres.

Arica est bâtie sur un centre d'action volcanique, et plusieurs désastres successifs ont déterminé le mode des constructions. Extrêmement basses, elles

semblent encore rapetissées par un rocher de quatre cents pieds, le Morro, debout au sud de la ville. Sept ou huit rues perpendiculaires (beaucoup d'entre elles ne portent pas de nom : qui prouve que demain elles ne seront pas jonchées de ruines ?) traversent Arica de part en part ; bordées de maisons rougeâtres ou bleues, elles sont pavées de cailloux ronds, suivant l'usage espagnol. Les leçons terribles données aux habitants par les *terremotos* ont porté leurs fruits : de loin en loin, des espaces vides permettent à la population de camper, dans le cas d'un nouveau cataclysme. Quand la terre commence à tressaillir, chacun se précipite au dehors et attend, en se frappant la poitrine, le sort qui lui est réservé. Depuis la guerre du Pacifique, le pavillon chilien flotte sur le Morro. Ce morne, que les Péruviens croyaient imprenable, servit de dernier asile aux défenseurs d'Arica. C'est en vain que les Péruviens placèrent leurs batteries électriques sous la protection de la croix de Genève, espérant ainsi tromper l'ennemi ; les engins destinés à faire sauter les Chiliens détruisirent les forts d'Arica, en tuant plus de défenseurs que d'assaillants. L'armée chilienne débarqua sans encombre, escalada les pentes abruptes et culbuta l'artillerie péruvienne installée au sommet de l'éminence. Le commandant du fort étant tombé avec son cheval sur les rochers de la plage, à une profondeur de quatre cents pieds, le Pérou fit de ce personnage le héros d'une épopée, en élevant cet accident à la hauteur d'une résolution chevaleresque. Cet officier, disent-ils, s'est précipité

dans le gouffre afin de ne pas tomber entre les mains des ennemis qui fusillaient tous les prisonniers, de peur d'entraver leur marche en les conservant.

A toute heure du jour les rues sont presque désertes; quelques Chinois transportent, en courant, de l'eau dans deux cubes métalliques suspendus à l'aide de cordes au bout d'un bâton posé horizontalement sur l'épaule; on rencontre des *cholos* courbés sous le poids de fardeaux invraisemblables, des nègres montés sur de petits ânes, des Indiennes coiffées de chapeaux d'homme, de rares Européens parvenus au dernier degré de l'anémie; ces malheureux ne peuvent résister à l'influence des *tercianas* (fièvres paludéennes) causées par les miasmes de la vallée d'Azapa; des cavaliers indigènes entrent dans les boutiques, sans se donner la peine de descendre de leur monture. On aperçoit dans une cour deux pieds de maïs; dans une autre, un araucaria décharné : à Arica, le luxe des plantes rappelle les fantaisies de Sardanapale.

Le point d'intersection de deux rues est marqué par un puits auquel se rattache un triste souvenir. En 1868, pendant le fameux tremblement de terre qui détruisit la ville, un négociant nommé Vacaro venait de subir une amputation; incapable de fuir, il allait disparaître sous les décombres, quand un de ses serviteurs, l'ayant déposé dans un canot, l'abandonna à sa destinée. L'embarcation, devenue le jouet du ras de marée, gagne le large, revient avec les vagues et, finalement, s'échoue devant l'église. Mais

cet infortuné, sauvé miraculeusement, ne devait pas tarder à périr. Quelques mois après, son caissier commit des faux, opéra des détournements, et Vacaro découvrit qu'au lieu d'être riche, il se trouvait dans une situation voisine de la gêne. Incapable de résister à ce revers, il se précipita dans le puits de la calle San-Marco et s'y noya, bien entendu.

A l'extrémité de la ville, sur le bord de la mer, on trouve la gare du chemin de fer de Tacna. Les wagons roulent jusqu'aux wharfs d'embarquement, ce qui permet aux navires d'effectuer leur chargement avec une rapidité relative. Aux alentours, des murs gris élèvent tristement leurs pans, et le soleil apparaît resplendissant, entre les ouvertures béantes. Des légions d'urubus planent sur ces ruines, avides d'y découvrir une proie. Ce paysage, où les teintes neutres prédominent, a l'aspect sinistre.

Jadis, la ville était plus importante, si l'on en juge par les ruines éparses dans la plaine. Le nouveau *pueblo* ne fournira qu'un aliment médiocre au prochain *terremoto;* on n'a pas encore osé reconstruire sur les anciennes fondations; mais l'audace ne peut tarder à revenir : on s'accoutume à tout, même à la menace perpétuelle d'une destruction totale.

Arica doit sa richesse au transit avec la Bolivie, et c'est à cette cause qu'il faut rattacher l'acharnement avec lequel on la reconstruit. Son passé est plein de ces tentatives. En 1605, elle est ruinée par une première catastrophe, et déjà en 1680 elle s'est relevée au point que le flibustier Dampier, qui vécut si long-

temps aux dépens des colonies espagnoles, ne dédaigna pas de la saccager de fond en comble. Deux siècles plus tard et à deux reprises différentes (1868 et 1877), elle fut de nouveau détruite par des secousses volcaniques. Comme le phénix, Arica renaît toujours de ses cendres.

L'emplacement d'Arica et les terrains environnants ne cessent de s'exhausser; la mer s'est retirée de cent quarante-cinq mètres en quarante ans, et à chaque tremblement de terre, les eaux rentrent dans leurs anciennes limites; on dirait que l'Océan a quelques velléités de reconquérir, d'un seul coup, le terrain qu'il abandonna peu à peu. C'est dans la plaine d'Azapa que les lames du ras de marée de 1868, douées d'une vitesse irrésistible, déferlèrent leurs volutes gigantesques; l'écume rejaillit au pied des montagnes, et l'eau monta haut sur leurs flancs inclinés : de la cité industrieuse, il ne resta que les maisons en ruine et le port dévasté.

Sous un ciel presque toujours bleu, pendant que le soleil darde ses rayons sur la plaine, les vapeurs s'accrochent aux crêtes de la Cordillère. Mais, au déclin du jour, quand les vapeurs s'élèvent, on jouit d'un spectacle magnifique. Cette large plaine elle-même si nue, si aride, si triste, inondée d'une lumière rougeâtre, devient presque belle. Les ombres allongées font singulièrement valoir les clairs des murailles et des monticules; les massifs de Juan Diaz se teintent de violet; les angles du Morro s'adoucissent, et tout se fond dans une harmonie univer-

selle. Stériles, privées de végétation et de vie, les croupes de plus en plus hautes se succèdent jusqu'aux cimes des Andes qui découpent, sur les stratus, leurs arêtes aiguës. Au-dessus d'Arica, voici le Parinacota, le Sahama, le Gualatéiri. Regardez vers la gauche, et vous apercevez, à plus de cent cinquante kilomètres, le Misti, volcan d'Aréquipa; puis, sur le plateau de Titicaca, ces pyramides argentées que l'on nomme : Chipicani, Ancochallani, Kenuta; le moindre de ces géants élève sa tête à vingt mille pieds au-dessus de la mer.

Arica est reliée par un chemin de fer de quatre-vingts kilomètres à Tacna, capitale du département de Moquegua. Prochainement, on prolongera cette ligne jusqu'au lac de Titicaca, sur les hauts plateaux de la Bolivie. Une autre voie ferrée relie le port de Mollendo, Aréquipa et Puno, ville située sur les bords du lac, en communication elle-même avec la capitale bolivienne, la Paz, par un service de bateaux à vapeur.

Ainsi, les produits boliviens ont deux débouchés : Puno-Aréquipa-Mollendo et Puno-Tacna-Arica. Jusqu'au traité de paix conclu à la fin de 1883, entre le Chili et le Pérou, la flotte chilienne bloquait le port de Mollendo, afin de recueillir à Arica tous les droits dont le commerce bolivien était frappé. Ainsi, les marchandises passaient toutes par Tacna et Arica : la douane de ce dernier port rapportait plus d'un million par mois. Cette période fut éminemment profitable au railway Tacna-Arica, qui s'empressa d'élever ses tarifs

jusqu'au prix exorbitant de cinquante francs par tonne. Inaugurée depuis vingt ans, cette ligne appartenait d'abord à une société péruvienne qui contracta des dettes; une compagnie anglaise l'exploite aujourd'hui, sous la raison sociale Campbell and Cᵉ. Ce chemin de fer traverse en quatre heures le désert de sable qui sépare les deux villes. Tacna, tout entourée de verdure, est arrosée par une rivière qui porte la fertilité sur un territoire d'environ deux kilomètres carrés, au milieu duquel on a construit la ville. La véritable richesse de Tacna consiste dans son trafic avec la Bolivie. Ce commerce a des allures toutes spéciales. Vu le manque de voies de communication et les difficultés immenses d'un trajet effectué en plein désert, il ne peut s'opérer que par petites charges, portées à dos d'âne, de mule ou de lama. Ce dernier quadrupède, fort commun dans le pays, s'emploie de préférence aux deux autres : il marche plus lentement; mais aussi le prix du transport par ces animaux est moins élevé, et les lamas ne sont jamais exposés à manquer de nourriture; ils trouvent partout de la *paja brava* (seule végétation des montagnes qui entourent le lac Titicaca), herbe dédaignée des mules et des ânes, et que le lama broute avec une philosophie digne d'intérêt. Toutefois, les lamas ne peuvent supporter qu'un voyage par an; le poids de leur charge n'excède pas un quintal espagnol (quarante-six kilogrammes), et leur vitesse n'est que de six lieues par jour. Les mules, au contraire, portent cent trente-huit kilogrammes (trois fois plus que les

lamas), avec une vitesse de douze à quinze lieues par jour. En général, les marchandises arrivent d'Europe toutes disposées pour le voyage à dos de mules; elles sont enfermées dans des caisses pesant soixante-neuf kilogrammes : chaque animal porte deux de ces caisses.

Exceptionnellement toutefois, on transporte des objets plus lourds; les pianos, par exemple, instruments indispensables à toute Bolivienne qui se respecte, sont portés sur le dos de bêtes plus vigoureuses; dans ce cas, le fret monte jusqu'à trois cents *pesos* (environ douze cents francs). Dans les circonstances ordinaires, le fret croît proportionnellement à la distance à parcourir. Pour la Paz, il oscille entre cinquante et cent dix francs; pour Cochabamba, ville au cœur de la Bolivie, il atteint cent soixante francs.

Les *arrieros* (conducteurs de caravanes) sont tous des Indiens boliviens; doux, serviables, patients, ils conduisent les lamas, les soignent et ne dédaignent pas de leur servir, au besoin, d'auxiliaires. La moralité relative de ces indigènes assure la liberté des transactions; on les dit fort respectueux du bien d'autrui. Très-connus sur les places de la Bolivie et du Pérou, propriétaires d'un grand nombre de bêtes de somme, ils transportent souvent de l'argent en lingots, et, de mémoire d'homme, on n'a jamais rien volé. Au départ, on nantit les arrieros de connaissements, comme on le fait pour les capitaines du commerce. Toutefois, ces documents ne portent point la

mention « maître après Dieu » ; car le chef ne sévit jamais contre ceux qu'il emploie, et la caravane ressemble à une grande famille. Bêtes et gens franchissent les défilés de la Cordillère, en passant d'une chaleur étouffante quand ils sont au soleil, à un froid glacial lorsqu'ils entrent dans l'ombre. Ils traversent tour à tour des plaines brûlantes et des cols élevés de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer, bravant le froid, la chaleur, la faim, la soif, le *sorrocho* (suffocation produite par la raréfaction de l'air dans les régions élevées).

L'arriero décharge ses lamas chaque soir, en arrivant au campement, près d'une rivière, car il n'y a dans les Andes ni villages, ni maisons, ni caravansérails ; les seuls habitants de ces régions sauvages, ce sont les condors, contre lesquels les caravanes ont parfois à lutter. On se remet en route le lendemain ; ces marches durent un mois et plus.

Il faut voir les arrieros au marché de Tacna, chargeant leurs bêtes et donnant des ordres dans cette langue gutturale, parlée au temps de Pizarre par les sujets de Manco-Capac. C'est dans chaque caravansérail un fourmillement d'hommes et d'animaux, un bariolage de couleurs piqué de scintillements métalliques. Des médecins indiens circulent de groupe en groupe, en offrant les secours de leur art. Vêtus d'étoffes dont chaque décimètre carré présente toutes les teintes du spectre solaire, ils portent sur le dos un sac rempli d'herbes et de racines. Ils débitent des simples, administrent des philtres et pratiquent des

opérations chirurgicales. Ils disent la bonne aventure et possèdent une panacée universelle qui fait, dit-on, merveille. Tels sont les descendants des devins qui, à l'époque des Incas, consultaient les entrailles des victimes pour y lire l'avenir.

La Bolivie est un des pays les plus riches du monde. Ses montagnes recèlent en abondance tous les métaux connus, et, par la nature du sol qui part du niveau de la mer pour s'élever à six mille mètres, on y trouve aussi bien les productions d'Europe que celles des tropiques. Et pourtant le sol bolivien est encore vierge; la culture y est presque nulle, et les mines sont mal exploitées à cause du manque de bras, de voies de communication, de machines, de capitaux, à cause de l'instabilité gouvernementale. Un mineur me disait, en me montrant un fragment de quartz veiné d'or : « Je possède dix mines dans la Cordillère ; l'échantillon que vous voyez est un produit de l'une d'elles; mais elles sont à peu près inaccessibles, et je ne puis songer à les exploiter, parce que les frais absorberaient le revenu. »

Depuis longtemps on cherche, pour les produits boliviens, un débouché vers l'Atlantique, soit par le Pilcomayo et le Paraguay, soit par la Madeira et les Amazones. Cette dernière voie, la plus courte à première vue, ne paraît point être celle de l'avenir, à cause des cataractes de la Madeira, et aussi parce que la région de l'Amazone est déserte, ou peuplée d'Indiens ennemis de tout élément étranger. Le Paraguay, au contraire, arrose des villes considérables,

qui fourniraient des ressources aux voyageurs et un nouvel aliment au commerce.

On connaît la fin tragique de l'infortuné Crevaux. L'intrépide explorateur cherchait cette voie commerciale entre la Bolivie orientale et l'Atlantique; il remontait le Pilcomayo quand, sur le point de toucher au but, il fut assassiné par les Tobas. D'autres voyageurs suivront les traces de Crevaux. Déjà, en 1883, M. Thouar, en descendant le même fleuve, a acquis la certitude de l'assassinat et recueilli des documents nouveaux.

Il est permis d'espérer que dans un avenir prochain les produits boliviens cesseront d'être tributaires des douanes de la côte occidentale.

V

IQUIQUE.

Qui a vu l'Oreb et le Sinaï peut se faire une juste idée des environs d'Iquique : roches violacées, massifs granitiques émergeant de montagnes de sable, aridité caractéristique, désolation si universelle que, instinctivement, on prend en pitié les serfs de cette glèbe. Mais bientôt tout s'explique : les habitants ne parlent que *salitre*[1] et minerai d'argent.

[1] Le mot espagnol *salitre* signifie salpêtre (nitrate de potasse), mais ne désigne que du nitrate de soude, que l'on trouve dans cette région, à l'état natif, en gisements considérables.

Bâtie au pied d'un monticule de sable, dont la simple vue procure la sensation d'une soif inextinguible, sa seule raison d'exister, c'est, en effet, la proximité des gisements de nitrate de soude et la métallurgie de l'argent. Sur les pentes abruptes sont couchés de grands V à angles très-aigus; leurs branches étendues le long des corniches atteignent en zigzag les hauts plateaux; c'est la voie du chemin de fer. La rade, très-fréquentée, contient souvent plus de cent navires à l'ancre, au milieu des nappes d'écume qui ressemblent à de la neige et font un singulier effet sous le roc incandescent.

Droites, alignées, perpendiculaires, les rues d'Iquique finissent brusquement au désert, et l'atmosphère poudroie autour des dernières habitations. L'auteur qui, dans l'avenir, écrira un guide de la côte américaine, méritera bien de l'humanité en recommandant au touriste de rester chez lui, quand, le soleil arrivé presque au zénith, l'ombre du malheureux tombe à ses pieds, tandis qu'une poussière saline l'aveugle en lui ôtant la moitié de ses facultés. Certes, le fait d'avoir transformé en routes sensiblement carrossables une partie des dunes où sont plantées les habitations, place l'édilité chilienne au-dessus de tout éloge. Mais l'arrosage des rues et des places publiques à l'aide de l'eau de mer cause plus d'un inconvénient. Bien simple est la raison de cette originalité : Iquique n'a ni pluies, ni rivières, ni sources; l'eau potable vient d'Arica ou de la distillation des eaux de la rade.

Depuis le traité d'Ancon (1883), depuis que le département de Tarapaca fait partie intégrante du territoire chilien, Iquique a beaucoup gagné. Les Chiliens se sont tout d'abord préoccupés de mettre de l'ordre dans les finances; la douane d'Iquique produit cent cinquante mille piastres (six cent mille francs) par mois, somme insuffisante, au temps des Péruviens, à rétribuer même le personnel. Aujourd'hui, non-seulement les Chiliens le payent, et fort bien, mais ils emploient le surplus à l'embellissement et à la propreté de la ville. Sous cette administration prévoyante et sage, les rues deviennent carrossables, de nouvelles maisons s'élèvent, les désastres causés par les incendies sont incessamment réparés. Autrefois, on ne connaissait ici le règne végétal que de réputation, et, la nuit venue, il fallait sortir armé jusqu'aux dents. A l'heure actuelle, la rue principale est ornée de plantes qui grimpent sous l'œil tutélaire des nouveaux occupants. Ceux-ci, dès leur arrivée, ont, en outre, posé la première planche (j'allais dire la première pierre) d'une prison; cette construction sert de refuge involontaire aux vagabonds, à tout individu pris en contravention, à ceux qui ne peuvent payer l'amende. Le matin, vous rencontrez ces aimables pensionnaires de la *carcel,* entre deux soldats, balayant les rues, ou transportant la chaux fabriquée à l'aide du sable coquillier de la plage. Et cette précaution n'est pas inutile; notez qu'une partie de l'écume du monde vient s'échouer dans ce port. Iquique est le *refu-*

gium des déserteurs de toutes les nations, attirés par l'appât des salaires : le moindre ouvrier y gagne six piastres (vingt-cinq francs) par jour. Mais tout est relatif; les aliments, les choses nécessaires à la vie coûtent fort cher dans ce pays, qui rappelle plutôt un navire qu'une véritable ville. Et je dis navire, parce que le sol ne produisant absolument rien, tout vient du dehors, même l'eau.

A Iquique, tout est provisoire ; on sent que le jour où les gisements de salitre seront épuisés, la ville pourra être abandonnée sans inconvénient, et elle le sera, à coup sûr. Ses maisons, en planches peintes de diverses couleurs, sont très-basses, à cause des tremblements de terre. Fréquentes et terribles, ces secousses du sol causent de véritables désastres. La mer, violemment expulsée de son lit, fait irruption dans la ville, et, sous le poids de ses volutes, elle écrase des quartiers entiers. L'un de ces cataclysmes jeta jadis sur l'îlot Blanca (à l'occident de la rade) un bateau à vapeur qui resta longtemps debout sur le récif, comme pour servir d'enseignement aux indigènes. La rue principale, bordée de magasins cosmopolites où l'on débite à la fois des revolvers et des faux cols, des parasols et des jambons, mène à la place Arturo-Prat, où se dresse le monument du héros chilien [1], simple tour de bois carrée, munie d'un cadran gigantesque. Cette tour est supportée par un groupe de colonnettes, entre lesquelles le buste de

[1] On sait que le combat de l'*Esmeralda* contre le monitor péruvien *Huascar* eut lieu en vue d'Iquique.

Prat repose sur un cippe. Autour, quelques plantes, des capucines et des yuccas, arrosées plusieurs fois par jour avec de l'eau distillée. L'entretien de ce jardin en miniature ne coûte pas moins de trente mille francs par an. A ce sujet, les Chiliens, plaisants à leurs moments perdus, racontent une anecdote à rapprocher des *Lettres persanes*. Un négociant d'Iquique, fils d'un important *salitrero*, vécut dans son pays jusqu'à l'âge de trente ans. Il ne connaissait donc que le désert de pierre et de sable, et l'eau ne s'était jamais présentée à lui que sous la forme des grosses lames qui déferlent sur les récifs de sa ville natale. Un jour, son père l'expédie à Tacna, pour régler une affaire. A la vue des bosquets et des fleurs, son admiration ne connaît point de bornes; aucun terme ne lui semble assez fort pour louer l'art au moyen duquel les Péruviens font pousser les arbres en pleine terre, sans paraître se préoccuper de leur donner des soins; il demeure bouche béante devant le ruisseau qui arrose l'Alameda. On ne pouvait le convaincre que cette eau courante fût de l'eau potable : « Si c'était de l'eau douce, ne cessait-il de répéter, on serait bien fou de la laisser perdre ainsi. » Et il s'enfonça sous une allée d'eucalyptus, en se demandant s'il était le jouet d'une hallucination ou la victime d'une mauvaise plaisanterie.

Iquique n'était qu'un village de pêcheurs lorsque, vers 1830, George Smith y commença l'exploitation des salitres. Depuis lors, les tremblements de terre et les incendies l'ont détruite à plusieurs reprises;

mais les salitres produisent de si beaux bénéfices qu'on ne cesse de la reconstruire. Les gisements de nitrate se trouvant sur les hauts plateaux, on exploite le *caliche*[1] sur les lieux mêmes, pour expédier à Iquique le produit raffiné ; ou bien on fait descendre le minerai brut, afin de le raffiner en ville. De quelque façon qu'on agisse, il est donc impossible d'éviter les frais de transport, puisque les premières mines sont à trente kilomètres de la ville, et que la Compagnie du chemin de fer sait profiter de son monopole. Avant l'inauguration de la voie ferrée, ces transports s'opéraient à dos de mules, ce qui obligeait à immobiliser, de ce chef, un capital de quatre-vingt à cent mille piastres (trois à quatre cent mille francs).

Un Français, M. F....., s'est proposé d'éviter la dîme prélevée par la Compagnie anglaise sur chaque *salitrero*. A l'aide d'un système de tuyaux, une dissolution partie des plateaux arrive à l'usine située à Iquique, sur le bord de la mer. Théoriquement, aucun engorgement n'était à craindre ; l'expérience démontre en effet que, le pèse-sel indiquant 36°, le nitrate ne peut cristalliser ; il suffirait donc de maintenir la dissolution au-dessous de ce maximum. Cet établissement est ce qui reste d'une ancienne Société péruvienne au capital d'un million de dollars, Société qui a subi toutes les infortunes : pertes d'argent, ingénieur au-dessous de sa tâche, qui dépensa la moitié du fonds social en installations absurdes qu'il

[1] Mélange de nitrate de soude, de terre et de sel marin.

a fallu démolir ; enfin désastres considérables amenés par les tremblements de terre et le ras de marée. Dans le système imaginé par M. F....., la dissolution mélangée de nitrate de soude et de sel marin arrive dans des cuves après avoir parcouru trente kilomètres de tuyaux; il passe ensuite dans des vaporisateurs où a lieu la concentration. Les liquides s'y superposent par ordre de densités ; le sel marin, cristallisé avant le nitrate de soude, se dépose au fond. L'eau, chargée de nitrate, est recueillie dans d'autres réservoirs ; quand il est en cristaux, on l'étale sur des séchoirs en dos d'âne, afin d'utiliser la pesanteur pour faciliter l'écoulement du liquide restant. Quant aux eaux mères, on les renvoie aux premières cuves, où elles se mélangent au produit aqueux arrivant de la mine.

Au commencement de la guerre du Pacifique, M. F....., muni de l'acquiescement des actionnaires de l'exploitation, signa, avec le gouvernement chilien, un traité aux termes duquel il s'engageait à fournir un million cinq cent mille quintaux de nitrate de soude par année. Mais, pendant les hostilités, on s'est emparé du tuyautage et on l'a déplacé, afin de faire arriver de l'eau à la ville d'Iquique, mourant de soif; car l'ennemi bombardait si bien les cheminées fumantes, qu'on ne pouvait plus se livrer à la distillation de l'eau de mer. De là, procès; l'usine, privée de son organe essentiel, est entrée dans une période de chômage qui dure encore. On ne voit, de toutes parts, que chaudières crevées, matériel hors

de service, maçonneries dont il ne reste plus que les charpentes.

Également au bord de la mer, une usine anglaise traite les sulfures et chlorures d'argent pour en séparer le métal. Deux mines, Huantacaia et Santa-Rosa, situées à deux lieues de la ville, fournissent le minerai. La métallurgie de l'argent est trop simple et trop connue, pour qu'une description détaillée puisse trouver ici sa place. Il suffira de rappeler que le minerai broyé en poussière impalpable et mélangé successivement à l'eau et au mercure, se transforme en boue que l'on fait sécher au soleil : le mercure s'empare de l'argent. Puis on opère plusieurs lavages afin de séparer l'amalgame, et on élimine, par la compression, l'excès du mercure. L'amalgame est alors placé dans un four à calcination, où le mercure volatilisé se condense en un vase spécial. L'argent, presque pur, est fondu une seconde fois et coulé en lingots de soixante kilogrammes. La totalité du mercure employé vient d'Espagne. L'usine fait annuellement trois cent mille piastres (un million deux cent soixante mille francs environ).

Il y a, dans le département de Tarapaca, plus de cent nitrières en exploitation. Le village de la Noria, situé sur les plateaux, à cinquante-quatre kilomètres d'Iquique et à onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, est un centre important d'usines à salitre. On ne peut stationner à Iquique sans visiter ce groupe industriel, excursion rendue d'ailleurs facile par l'état actuel des choses. Adressez-vous aux Chiliens, les

maîtres absolus du moment, outre que la démarche flatte leur amour-propre, la signature de leurs grands chefs équivaut au « Sésame, ouvre-toi », des *Quarante Voleurs*.

D'après le système américain, aucune barrière ne protége la voie, et les blocs projetés çà et là par la mine restent debout comme des menhirs, le long de la voie. Sous la marche du train, les remblais éprouvent des mouvements d'oscillation propres à faire douter de leur solidité ; ailleurs, pour protéger les rails contre les éboulements, des sacs remplis de pierres s'alignent en longues files. Les lacets multipliés et les pentes qui atteignent $0^m,06$ par mètre, rendent cette exploitation très-curieuse. Ajoutons que d'Iquique à la Noria, on ne trouve pas une goutte d'eau naturelle. On n'observe aucune courbe sur tout le parcours; le train suit la branche inférieure d'un grand V ; au point d'intersection, une aiguille le fait changer de voie ; il s'élance sur la branche supérieure, et, de lacet en lacet, il atteint la crête. Ce chemin de fer est vraiment l'âme du pays : il descend des chargements de salitre et monte de la houille ; ce dernier produit représente une grosse somme de mouvement et d'eau potable, c'est-à-dire, pour les déshérités des hauts plateaux, l'existence même.

Pendant le premiers tiers de la route, le convoi reste suspendu sur des abîmes de mille pieds ; entre la base de la falaise et la mer s'élève une colossale dune de sable qui, sous l'influence des vents régnants, s'avance tranquillement vers la ville. Les

lames sablonneuses forment au pied de cet amoncellement un fouillis indescriptible. Sur une longueur de plusieurs kilomètres, l'arête aiguë du sommet, séparation nette entre le clair et l'ombre, se tortille comme un serpent, et la masse entière se détache en vigueur sur le fond bleuâtre : on dirait du velours capitonné, en harmonie délicieuse avec les roches qui ferment l'horizon. Entre les linéaments d'entonnoirs profonds, de vastes cirques, de gradins ravinés, on aperçoit au loin les maisons d'Iquique accroupies sur une langue de terre, l'îlot Blanca environné d'écume et les navires alignés sur plusieurs rangs, comme les pelotons d'un régiment qui va défiler.

Voici la première station : *Molle,* on dépose les bagages auprès d'une cabane; la locomotive s'ébranle, et nous atteignons le premier plateau. Le train roule tantôt entre deux talus de granit rose, tantôt sur une plaine sablonneuse, tantôt à travers de vastes amas de galets arrondis. De temps à autre l'horizon se rétrécit, pour s'élargir encore ; les crêtes succèdent aux crêtes ; les mornes succèdent aux mornes. Sur les versants, des traînées rougeâtres descendent des sommets schisteux ; les différentes teintes juxtaposées forment de véritables spectres solaires. Aucun être animé ; pas un insecte, pas un oiseau, pas même un brin d'herbe [1]. A part les caravanes de mules et de lamas

[1] C'est la limite de ce désert d'Atacama que les Chiliens traversèrent pendant la guerre. Véritable tour de force renouvelé de l'Inca Yupanqui, lequel, à la tête de ses armées, franchit ces terribles solitudes et transporta les limites de son empire au rio Maule, dans le Chili actuel.

qui dégringolent au plus court, sur des pentes de 45°, la vie n'est ici rappelée que par la mort, sous la forme de carcasses blanchies, éparpillées de chaque côté de la voie. Mais voici des trains entiers chargés de salitre; une case en planches signale la deuxième station : Santa-Rosa. Un peu plus loin, un arbuste, — le seul rencontré dans la région, — à côté d'une cabane de gardien. Ce fonctionnaire arrose ponctuellement le phénomène avec de l'eau distillée, et, à juste titre, il paraît fier de son œuvre. Toujours le même aspect, morne, désolé, poignant; c'est le domaine des colosses minéraux qui émiettent leur grandeur, en formant des dépôts arénacés. Du sable, encore du sable : on songe au désert de l'Arabie, moins les oasis. L'air chaud fait trembloter les collines lointaines; de petits tourbillons de poussière se dressent en colonnes blanchâtres; des *camanchacas* (épais brouillards) glissent le long des mornes, et, dans les intervalles de soleil, au milieu des vallées béantes à perte de vue, les dépôts salins s'étalent en traînées gris bleuâtre, simulant des lacs, des cascades et des rivières. Simples effets de mirage; peu à peu les formes deviennent flottantes, indécises; l'illusion disparaît, il ne reste plus que le désert aride et immense.

Les négociants d'Iquique, en gens avisés, ont mis les grands rochers au service de la réclame, aidés en ceci par la nature elle-même. Il suffit, en effet, de gratter le roc pour faire apparaître la couleur blanche des efflorescences salines et du carbonate de chaux;

ces traces claires sur le fond jaunâtre s'aperçoivent de fort loin, et c'est cette propriété qu'on a utilisée : à la distance de cinq ou six kilomètres on lit, en grosses lettres, sur un pic : *Joyeria Suiza de Julio Merz, fundada en* 1879[1]. Çà et là, dans la plaine, des trous circulaires, restes de fouilles infructueuses ou d'exploitations abandonnées. Car le nitrate de soude, ainsi que le sel gemme, s'accumule dans les bas-fonds, et, du moins aux environs du chemin de fer, il existe peu de dépressions que la sonde du mineur n'ait pas interrogées. Cette remarque est vraie surtout à partir de la station centrale (troisième arrêt); partout l'argile est retournée et bouleversée; de loin en loin, apparaît une usine abandonnée à cause de l'épuisement du sol environnant : faute de moyens de transport, les constructions et les appareils, laissés sur place, ont revêtu l'aspect le plus lamentable.

On s'étonne vraiment qu'il y ait des êtres assez deshérités pour venir, de bonne volonté, planter leur tente au milieu de ces pierres, d'autant plus que les établissements industriels se trouvent ici dans des conditions tout à fait spéciales, le pays ne produisant absolument rien : ni vivres, ni eau. C'est que la richesse minérale de ce désert est un puissant stimulant pour les hardis pionniers qui s'enfoncent dans l'intérieur, à la recherche de gisements nouveaux. Sans ressource dans cette région sauvage, beaucoup

[1] Bijouterie suisse de Jules Merz, fondée en 1879.

d'entre eux éparpillent leurs ossements sur les sables. Combien de ceux qui sont partis pleins d'espoir et de courage ne sont jamais revenus !

Enfin, dans une vaste cuvette entourée de montagnes violacées, derrière lesquelles on aperçoit les pics neigeux des Andes, apparaît la Noria, agglomération de cubes de terre et de cheminées d'usines. Les terrains d'alentour, retournés en tous sens, paraissent avoir été labourés par une charrue de Brobdingnac.

On tombe, en arrivant, devant une *posada* remplie de bêtes de somme, d'oisifs, de vieilles Indiennes fumant des cigarettes et sans cesse aux prises avec des nuées de mouches. On voit sortir des wagons des métis de nuances diverses, des représentants de toutes les nationalités : *mantas* du Pérou, modes européennes surannées en grand honneur au Chili, robes à volants empruntées à la race conquérante par les descendants de Manco-Capac. Enveloppés de *ponchos* multicolores, les salitreros enfourchent un cheval et disparaissent dans un nuage de poussière blanche : ici, comme aux États-Unis, « *time is money* ».

Non loin de la gare, on aperçoit les cheminées de l'usine Limeña (Gibbs and C°); cet établissement considérable est le plus rapproché du point d'arrivée; aussi les visiteurs lui donnent-ils généralement la préférence. Bravez un soleil de plomb; marchez pendant un quart d'heure à la suite des cavaliers, dans un chemin poudreux, parsemé d'énormes blocs

et de cailloux roulants, vous arrivez devant la porte de l'usine, et le gérant, malgré sa roideur britannique, vous explique chaque détail avec une patience et une précision qui font l'admiration de tous. La Limeña occupe six cents ouvriers; elle retire des eaux mères de l'iode et du nitrate de soude (quatre-vingt-dix à cent tonnes par jour de ce dernier produit). La succession des opérations, du moins pour le nitrate, est fort simple; une fois broyé et mélangé à l'eau, le minerai ou *caliche* achève de se dissoudre dans de grandes chaudières. Puis on le fait passer dans une série de cristallisoirs; au bout d'un certain temps, on fait écouler le liquide et sécher le produit. C'est de cette eau, débarrassée du nitrate de soude, qu'on extrait l'iode.

Fondée depuis 1870, la Limeña n'a pu adopter les progrès successifs qui ont amélioré cette industrie. En outre, elle ne traite qu'un caliche insuffisamment riche; aussi va-t-elle s'établir plus loin et, comme ses devancières, abandonner sur place la majeure partie de son matériel.

VI

LOTA.

Le port chilien de Lota n'est qu'une vaste usine. Il comprend deux bourgades : *Lota baja,* au bord de la mer; *Lota alta,* au sommet d'une immense colline dominant une presqu'île couverte d'établisse-

ments industriels. Cette péninsule est prolongée par une estacade à deux étages, dont le plancher supérieur porte une voie ferrée. Des wagons chargés de houille, arrivant directement des mines, traînés par des bœufs ou des chevaux, déversent leur contenu au bout de la jetée, sur les ponts des navires qui ont à effectuer un chargement de ce genre. Le niveau du wharf d'embarquement se trouvant au-dessous du point d'arrivée des locomotives, les wagons sont descendus à l'aide de bascules, et leurs poids servent à élever les wagons vides, qui reprennent aussitôt la route des puits en exploitation.

Un chemin profondément raviné par les pluies descend rapidement le flanc de la colline argileuse qui sert de piédestal à *Lota alta :* ce ne sont, des deux côtés, que fossés profonds, sentiers de chèvres, pentes abruptes, vastes amas de briques réfractaires et de tuiles vernissées; l'industrie consiste à prendre la terre de la colline et à la faire cuire au four, après lui avoir préalablement donné la forme convenable. Les habitants se livrent, sur les lieux mêmes, à ce genre de fabrication qui ne nécessite, pour ainsi dire, aucun outillage particulier.

On arrive péniblement au sommet du monticule où *Lota alta* éparpille ses maisons de bois, dominées par le clocher de l'église, aigu comme une pointe de paratonnerre. Les cases, en planches mal ajustées, éparses çà et là, présentent l'aspect de la plus affreuse misère. Approchons d'une de ces tanières : une fumée opaque sort par l'unique ouverture, obstruée

d'ailleurs, en partie, par un tas de charbon de terre : c'est la ration journalière délivrée aux indigents par l'administration des mines. Dans un coin, un feu de houille flambe sur un sol bosselé, dont les cavités sont emplies par l'eau qui filtre, goutte à goutte, à travers la toiture. Une femme brode un jupon blanc ; des hardes sordides sont étendues sur des ficelles ; une vieille abandonne sa chevelure grise aux mains d'une petite fille qui se livre sur la tête de son aïeule à de minutieuses recherches, et, comme une amère ironie du sort, le symbole de la science et du progrès, sous la forme d'un fil télégraphique, passe devant ce taudis.

Comment ces malheureux peuvent-ils vivre dans ces horribles cabanes, où la quantité d'air respirable, déjà insuffisante, est si prodigieusement viciée par l'épaisse fumée du charbon qui couvre les planches d'une poussière noire, en exhalant une odeur infecte ? On pourrait appliquer à ces pauvres gens, dans toute son intégrité, le tableau de la vie des paysans tracé par la Bruyère il y a deux siècles.

En approchant du centre de la ville, les maisons deviennent moins misérables ; les briques remplacent la terre ; à l'intérieur, de petits fours à pain de forme hémisphérique se collent au dehors comme des verrues ; les scories provenant de l'usine forment les fondations des cabanes les plus fastueuses ; les cheminées commencent à surgir au-dessus des toits ; le géranium montre ses fleurs rouges entre les planches des clôtures.

Sur la route circulent, comme en Andalousie, de petits chariots à roues massives, traînés par des bœufs. Des cavaliers abritent leur teint basané sous les ailes d'un chapeau de feutre ; ils ont grand air, sous les plis amples du *poncho* traditionnel ; les jambes serrées dans des bottes jaunes, les pieds enfoncés dans des étriers qui couvrent toute la partie inférieure du tibia, ils labourent les flancs ensanglantés de leurs chevaux avec les larges molettes de leurs éperons. Enveloppés d'un nuage de poussière, ils trottent vers la campagne, et leur silhouette apparaît sur le ciel, au bout de la montée. Involontairement, on pense à Cervantès ; on verrait sans surprise ces *caballeros*, le heaume en tête et la lance au poing, transpercer des outres et combattre des moulins.

Des enfants, montés sur des porcs au poil hérissé, s'exercent à l'équitation et luttent de vitesse entre eux. Des hommes, les bras pendants, et des femmes courbées sous de lourds fardeaux, comme des bêtes de somme, avancent, pieds nus, dans l'argile : une vieillesse précoce, occasionnée par l'horrible travail auquel ils sont assujettis, les a ruinés et usés, comme le sol de leur pays : ce sont plutôt des fantômes que des créatures vivantes. La lutte pour la vie pousse la plupart d'entre eux dans les entrailles de la terre : enfouis à mille pieds de profondeur, exposés dans les galeries à l'irruption de la mer et aux explosions du grisou, ils pataugent dans une boue épaisse, maintenue liquide par les suintements de la voûte et des parois, au milieu d'une atmosphère humide et

froide, qui fait ressembler la mine à un tombeau. Dans les puits, la lampe Davy remplace l'éclat du soleil; les mineurs deviennent, comme les oiseaux de nuit, incapables de supporter la grande lumière; quant à leurs chevaux qui, une fois descendus, ne revoient plus le jour, ils deviennent tout à fait aveugles. Il n'y a pas de moyen terme : les habitants de Lota travaillent dans une caverne (la mine) ou dans un enfer (la fonderie); et, le milieu ambiant ayant une influence notable sur les êtres, ces hommes ont une expression sinistre, l'air farouche et les traits durs. Toutefois, ce n'est point là le prolétaire des grèves, tel que nous le peint M. Roll. Ces aimables Chiliens, livrés à des instincts sauvages et sanguinaires, vident leurs différends par des luttes au couteau : les cadavres des victimes que souvent on ne retrouve pas, roulent dans les ravins, en laissant derrière eux une trace ensanglantée. On ne serait point étonné de les rencontrer au coin d'un bois, armés d'une escopette et demandant l'aumône en tenant leur chapeau d'une main et leur arme de l'autre. Les cavaliers, dédaignant les luttes corps à corps de ces pauvres gens, se livrent des assauts en se précipitant l'un sur l'autre au grand galop de leurs montures, et le duel finit quelquefois par la mort des deux adversaires.

Voici des fenêtres ornées de rideaux blancs : *Panaderia alemana* (boulangerie allemande), nous dit une enseigne, et, plus bas : Carlos Bittner : les émigrants allemands ont fondé ici une véritable colonie. Nous rencontrons plus loin quelques maisons en

briques, genre de construction qui tend à se généraliser, depuis qu'on fabrique la poterie en grand sur les lieux. Tel est le marché édifié en 1881 : c'est un grand carré, au centre duquel on voit un bassin, sans eau. Le pays n'offre, sans doute, guère de ressources : quelques quartiers de viande, des œufs de canard, des piments rouges et des boules d'un beurre blanc, semblables à des billes de billard : les marchands discutent avec animation, en jouant sur les dalles, leur gain de la journée.

Près de cet établissement, une route inclinée à quarante-cinq degrés descend à *Lota baja,* dont les cabanes jaunes, adossées aux montagnes, s'alignent régulièrement devant une plage de sable.

Lota, si misérable, si triste pendant le jour, offre, la nuit, un certain caractère : la colline d'argile se détache en noir sur le ciel; l'éclat du gaz troue, de loin en loin, l'obscurité; les fourneaux d'affinage, où la température est portée jusqu'à 1,500°, lancent des éclats presque comparables à ceux des foyers électriques; les hautes cheminées, alignées et couronnées de rouges panaches, ressemblent à de grands phares ou à l'éclairage monumental d'une cité de géants.

On a, de *Lota alta,* une vue très-étendue : à droite, l'immense parc Causiño couvrant de sa verdure un promontoire entier, véritable oasis au milieu de ce désert de charbon, découpe sur le ciel sa silhouette hérissée d'arbres magnifiques. Au-dessous, la fonderie de cuivre vomit, par ses soixante chemi-

nées, des torrents de gaz délétères; au delà, le golfe aux eaux verdâtres, fermé par l'île de Sainte-Marie.

Lota, malgré son outillage immense et son nombreux personnel, n'occupe qu'un point imperceptible, sur le rivage de la vaste baie d'Arauco. La côte en demi-cercle s'abaisse insensiblement en regagnant la mer. Dans le lointain brumeux, derrière les monticules violacés, se cache Arauco, ville de cette Araucanie dont le Chili, si fier de ses victoires sur les Péruviens, n'a pu encore asservir la population, bien qu'il ait fondé un véritable réseau de colonies militaires, au milieu de ce territoire. La lutte dure depuis trois siècles, puisque déjà les conquérants appelaient les Araucaniens *Ancas*, c'est-à-dire rebelles, indomptables. Ces peuplades, autrefois soumises à des caciques, ne cessèrent de résister pied à pied, en faisant subir des pertes sensibles aux régiments d'Espagne. Plus tard, les Chiliens s'efforcèrent d'exploiter la jalousie des chefs de tribus, afin d'entraver une action commune, espérant ainsi les réduire plus facilement.

L'Araucanie était dans cet état, quand un avoué de Périgueux, M. Antoine de Tounens, arriva dans le pays. Il montra aux indigènes la voie fatale où ils s'étaient imprudemment engagés : « Formez un faisceau, leur dit-il, et vous résisterez aux envahisseurs.» Il les persuada tant et si bien, qu'on finit par le proclamer roi sous le nom d'Orélie-Antoine Ier; mais le nerf de la guerre lui faisait défaut, et il vit échouer piteusement les voyages successifs qu'il entreprit

dans le but d'intéresser la France à la cause araucanienne : « Une chose me donne beaucoup à réfléchir, disait-il pendant un de ses voyages à Paris : tout individu qui commence par m'appeler Sire finit toujours par m'emprunter cent sous. » Malgré son insuccès, il revint plusieurs fois en Amérique et fut même taxé officiellement d'aliéné par la cour d'appel de Santiago du Chili. Enfin, il rentra définitivement en Europe vers 1874.

Il y a trois choses à voir à Lota : la fonderie de cuivre, les mines de charbon et le parc Causiño. Redescendez la colline en suivant les sentiers glissants, et vous arrivez devant cette immense fonderie qui remplit de tourbillons de fumée la baie de Lota. Les bâtiments de l'usine sont une succession de hangars surmontés de hautes cheminées; on n'y voit que murailles noircies et voies ferrées se croisant dans toutes les directions; des wagons vont et viennent : les uns emportent des blocs de cuivre; d'autres apportent des minerais ou du charbon. Sous les hangars, les fourneaux juxtaposés s'alignent à perte de vue. Au-dessus de l'alignement des fourneaux, des trains remplis de houille roulent sourdement sur des travées de bois : ils sont chargés d'assouvir l'appétit insatiable des mille fourneaux, en y engloutissant d'énormes amas de combustible.

Le minerai soumis à une première calcination est projeté dans une série d'engrenages et de cylindres qui le concassent et le réduisent en poussière impalpable, laquelle, mélangée à la houille, subit des

calcinations successives dans de hauts fourneaux. Le métal, débarrassé en partie du soufre, de l'antimoine et des autres matières étrangères, passe ensuite dans les fours d'affinage.

Les ouvriers remuent la masse liquide à l'aide de longs ringards, et font écouler les scories noires qui surnagent dans une série de moules, disposés en pente devant les foyers. Les flammes s'épanouissent sous la voûte de ces fours : elles viennent lécher les parois en briques réfractaires et la surface du métal en fusion. Chauffée au rouge blanc, la nappe liquide présente un éclat que l'œil ne peut soutenir. Rougis par cette température excessive, les cyclopes se démènent devant les fournaises, et, sous l'influence d'une transpiration abondante, ils ruissellent comme s'ils venaient d'être retirés de l'eau.

Après plusieurs fusions successives, le métal arrive à un degré suffisant de pureté, et l'on procède au coulage en moules. A la partie gauche du fourneau, est ménagée une ouverture, fermée pendant la fusion, à l'aide de terre réfractaire. Vers la fin de l'opération, l'ouvrier dégage l'orifice : le métal orangé, semblable à la lave d'un volcan, se précipite hors de la fournaise, en jetant des éclats et des étincelles ; il circule d'un moule à l'autre et les remplit lentement, un à un. Les bords se teintent de bleu violet, tandis que le milieu, placé dans le courant, conserve, pendant longtemps, une belle couleur rouge. Puis, tout s'éteint, et les blocs, retirés des moules fumants, sont transportés dans un

atelier spécial, où l'on fait disparaître, à coups de hache et de marteau, les bavures et les irrégularités.

A l'extrémité des hangars, on trouve des amas de minerais de toute nature, éclatants ou sombres, veinés de bleu, de jaune et de vert, suivant *los caprichos de la naturaleza* (les caprices de la nature) : c'est l'expression du contre-maître qui nous servait de cicerone.

Fondée vers 1855, cette grande usine occupe actuellement quatre cents ouvriers, dont les salaires varient entre cinq et dix francs. Elle est dirigée par un Anglais fort habile, et, sous cette direction éclairée, l'établissement prend de jour en jour plus d'extension. Rien ne se perd dans l'usine, pas plus que dans la nature : les scories découpées en cubes servent à faire des dalles, des moellons et même des jetées, qui plus tard enfermeront entre elles un véritable port. A chaque instant, des wagons pesamment chargés de scories encore brûlantes passent rapidement et vont déverser leur contenu dans la mer, que l'usine envahit peu à peu. C'est, d'ailleurs, le seul moyen qu'ait l'établissement de s'agrandir : adossé à une montagne et resserré dans une presqu'île, il ne peut que s'avancer au milieu de l'Océan, et il profite de la tolérance que le gouvernement lui laisse à cet égard.

La fonderie marche nuit et jour : il en sort chaque année douze millions de kilogrammes de cuivre à peu près pur. Ce métal vaut, au Chili, 18 à 19 *pesos* les 46 kilogrammes, soit 1 fr. 95 à 2 fr. 35 le kilo-

gramme. Toutefois, ces prix sont soumis à des fluctuations considérables. Si l'on considère que cent tonnes de minerai brut en donnent cinq de cuivre, contenant environ 99 p. 100 de métal pur, on pourra se faire une idée de la quantité de minerai apportée annuellement à l'usine par les bâtiments : ceux-ci le prennent comme fret au nord du Chili (surtout à Caldera), et ils remportent du charbon.

Un Anglais, venons-nous de dire, dirige la fonderie ; nous pouvons ajouter que les sujets de Sa Majesté Britannique sont fort en faveur sur toute la côte.

Cette nation envahissante se retrouve partout : dans les régions les plus éloignées, l'Anglais, toujours impassible, pullule et foisonne, s'établissant ici, offrant là des conditions de fret plus avantageuses que les autres, prenant au sérieux son rôle de facteur des mers, continuant à prouver que le temps, c'est de l'argent, et promenant le pavillon de l'Angleterre sur les côtes les plus désertes. Pourtant, les Allemands leur font, au Chili, une redoutable concurrence : ils occupent de nombreux emplois dans les maisons de commerce ; ils ont fondé à Valdivia une brasserie, d'où ils inondent la côte de leurs produits ; ils s'établissent à Lota ; ils font de la banque et du négoce à Valparaiso, et finiront par étendre un vaste réseau pangermanique sur le territoire qui s'allonge entre la Cordillère des Andes et la mer, des sources de l'Amazone aux pampas de la Patagonie.

Les mines de houille de Lota couvrent de leurs

veines une immense étendue, et leur exploitation, commencée dès 1841, s'est successivement agrandie, surtout depuis l'accident arrivé, à la fin de 1881, aux gisements houillers de Coronel : ces derniers se prolongeaient sous la mer à une grande distance, et, subitement, les galeries furent envahies par les eaux. Dès 1869, don Louis Causiño, véritable nabab, était seul propriétaire de toutes ces mines; madame veuve Causiño les possède aujourd'hui.

On compte aux environs de Lota six puits de diverse importance : Lota, Chambique, Alberto, Lotilla, San Carlos et Arturo. Le charbon y est exploité sur trois couches de $0^m,60$, $0^m,80$ et $1^m,20$, séparées par des assises d'argile que l'on emploie à la fabrication des briques réfractaires. Un chemin de fer avec embranchements sur les différents puits fait un va-et-vient continuel, de telle sorte qu'on enlève immédiatement le charbon extrait. Ces six mines produisent par jour huit cents tonnes de houille avec un personnel de deux mille ouvriers. Près des puits, vu l'abondance du combustible, certaines industries se sont développées : celle du verre, de la fonte des minerais, de la poterie.

Pour se rendre aux mines, on franchit d'abord un tunnel de cinq à six cents mètres qui mène aux puits de Lotilla, l'un des moins importants. De petits wagonnets descendus dans le puits d'extraction sont remontés à l'aide de chaînes sans fin, mues par une machine à vapeur : leur contenu se déverse dans de grands wagons, traînés ensuite directement au wharf.

Il règne aux alentours une remarquable activité : des ateliers de réparation entretiennent le matériel ; une scierie à vapeur nouvellement organisée construit des traverses, façonne des planches et taille des morceaux de bois cubiques, utilisés au pavage des espaces environnants. La vue de cette activité ne saurait avoir rien de commun avec le calme apporté sur le spectateur par le travail des champs : il semble que la vie du laboureur soit plus facile et plus douce ; il semble que l'homme placé au centre d'un vaste horizon soit plus heureux que l'esclave de l'industrie, cette triste catégorie créée par les besoins impérieux de la vie moderne.

A partir de Lotilla, la ligne du chemin de fer s'enfonce dans une vallée verdoyante, également parsemée d'établissements industriels. On y trouve une usine qui fournit du gaz aux ateliers, aux fonderies et au parc Causiño ; plus loin, deux autres mines de charbon, une fabrique d'étuiles, une verrerie. Sur l'étroit remblai qui porte les rails, des petites filles à la peau colorée, vêtues de haillons et chargées de paniers, viennent de porter des vivres à la mine ; des chevaux errent en liberté dans les taillis ; des trains de charbon roulent en faisant trembler le sol.

Le vallon de Lotilla est inculte, l'homme ayant négligé la charrue pour prendre le pic : des buissons de fusain envahissent les pentes ; l'avoine sauvage, le genêt d'Espagne, les fougères, croissent à l'ombre des grands frênes et des *boldus* aux branches

noueuses et tourmentées. De jeunes eucalyptus détachent sur le fond sombre leur feuillage gris d'argent, parsemé de taches roses. Les géants du règne végétal naissent, vivent et meurent sans être inquiétés ; personne ne prend le soin d'abattre les arbres morts et à demi déracinés : le combustible extrait de la mine coûte moins de peine et donne plus de chaleur. Enfin, renversés par le vent, ils étouffent dans leurs bras puissants la jeune végétation qui pousse à leur pied. De loin en loin, le terrain est couvert de plaies : on en a fouillé les entrailles, afin de chercher de nouveaux filons ou de jeter les bases de nouvelles usines.

Un second tunnel s'ouvre béant sous la colline de *Lota alta ;* l'espace réservé des deux côtés de la voie est tout au plus suffisant pour permettre à un homme de n'être point tamponné, et encore faut-il avoir le soin de s'effacer soigneusement contre les parois. Nous étions engagés depuis quelques instants sous la voûte obscure et creusée en demi-cercle : déjà l'on n'aperçoit plus les extrémités; dans une nuit complète, on se maintient avec peine en bonne route en suivant un rail ; tout à coup, un bruit sourd ébranle les échos : un train roule sur la voie. D'où vient-il? s'avance-t-il à notre rencontre ou marche-t-il dans le même sens que nous ? A tout hasard, nous nous précipitons vers l'entrée, fort perplexes, mais bien décidés à nous jeter vivement à droite, dans le cas où le danger se dirigerait vers nous. C'est avec une satisfaction marquée que nous revîmes la lumière

du jour : quelques secondes plus tard, une locomotive débouchait à toute vitesse.

Après ce passage difficile, on rencontre un autre puits de mine percé au bord de la mer. Du rivage, on distingue, dans le lointain, l'anse de Coronel, plantée de hautes cheminées : Coronel, comme Lota, n'est qu'une immense usine.

Voici la verrerie, établissement organisé au commencement de 1882 ; cette industrie a de grandes chances de réussite : sur toute la côte occidentale de l'Amérique du Sud, la verrerie vient d'Europe ; aussi les articles les plus communs en ce genre y sont-ils fort chers. Auprès de l'usine, on voit stationner des hommes à barbe blonde, aux couleurs rosées, munis de lunettes bleues et coiffés de casquettes : ce sont des Allemands, établis ici, comme leurs compatriotes, à Valdivia.

Plus loin, le puits de Chambique, l'un des plus considérables de la région, projette une partie de ses galeries sous la mer; il finira peut-être par être englouti, comme les mines de Coronel.

Nous voici au pied de la colline abrupte, couronnée par les maisons de *Lota alta :* des sentiers grimpent en zigzag sur la terre jaunâtre ; à droite et à gauche, un peu d'herbe et des cupressinées à gros troncs.

Enfin, nous arrivons au sommet ; un dernier effort, il faut franchir des détritus de toute sorte, os rongés, chaussures hors de service, morceaux de fer-blanc rouillé, véritable barrière, capable de faire tressaillir d'aise les industriels de la rue Mouffetard.

On entre dans le parc Causiño par une large allée bordée d'iris, de violettes, de géraniums, et sablée de coquillages brisés.

Un château d'eau s'élève au milieu des massifs de rosiers du Bengale, sur une éminence, d'où l'on aperçoit les grands arbres de la vallée de Lotilla. Ce réservoir emmagasine le précieux liquide qui, par des tuyaux innombrables, porte la fécondité dans tous les coins du parc : c'est le cœur de la propriété d'où partent les artères qui entretiennent une éternelle verdure et des fleurs de toute espèce, sur le sol le plus ingrat qui soit au monde.

Un dédale d'allées ombreuses conduit à un chalet de bois découpé, habitation du jardinier. Devant cette construction empruntée à la Suisse républicaine, une sorte de jardin chinois rappelle les tracés et les productions analogues, ornements des jardins impériaux de Péking : des arbustes courbés comme des cors de chasse sont soigneusement taillés à l'alignement, des fougères, des plantes grasses, prennent racine dans de gros troncs d'arbres. Les plates-bandes sont limitées par des cornes de bœuf posées à plat et en croissant. Des os monumentaux provenant de l'épine dorsale d'un cétacé occupent les angles du jardin. Des dindons font la roue dans les allées ; des paons aux couleurs changeantes se promènent majestueusement, et des pintades s'enfuient de tous les massifs.

La maison de maître, assise au sommet d'un cap d'où l'on découvre la vaste baie de Coronel, n'est point en rapport avec l'importance de la propriété :

sur la façade percée de quatre fenêtres, une cage d'escalier en saillie, couronnée de créneaux, forme trois des côtés d'un prisme hexagonal ; le toit est surmonté de deux pignons de taille très-différente, terminés par des flèches aiguës. Deux chiens en fonte du val d'Osne gardent l'entrée ; deux lions de même provenance reposent auprès du perron, sur des planches mal ajustées.

Devant l'habitation, s'étend un grand jardin, habilement diversifié par de superbes touffes d'agaves : à gauche, un bassin de ciment avec ponts chinois et kiosque du même style, à l'usage des cygnes et des canards. A droite, on descend cinquante marches, larges de vingt pieds, et l'on arrive à un pont suspendu en miniature, portant ces mots : *Labor omnia vincit;* devise chère, sans doute, au maître de céans, qui dut son immense fortune uniquement au travail.

Ce pont rejoint les deux versants d'un étroit vallon où fleurissent l'iris et les arums, à l'ombre des araucarias. Au sommet de la vallée, dans un massif de yuccas et de fougères, se dissimule à demi une grotte de rocaille, remplie de stalactites en ciment de Portland, fabriquées avec un soin extrême et une habileté consommée. « Défense de toucher », dit un écriteau, et la recommandation n'est pas inutile : tout est d'une fragilité, dans cette grotte ! une table incrustée de coquillages occupe le milieu du réduit ; on s'assied sur des vertèbres de baleine ; un petit ruisseau s'échappe entre des pierres taillées en biseau, forme

apte à faire gazouiller les eaux, et serpente dans le vallon du pont suspendu, entre une double rangée de statuettes en fonte, parmi les arums, dont les feuilles luisantes et les cornets blancs se détachent vivement sur le vert foncé des pelouses.

Décidément, ce parc où l'artifice joue un rôle si important recèle trop de produits du val d'Osne et de la fonderie Durenne : on voit émerger des bosquets la Diane chasseresse, l'Hercule Farnèse, la baigneuse de Pradier, l'enfant à l'épine, des faunes, des naïades, des statues sans nom et sans classification, des figures mystérieusement symboliques. On trouve de jolies choses à côté de productions d'un goût douteux : sous le pont suspendu , un énorme serpent gris de fer, la tête noire et les yeux rouges, rampe sur les herbes ; des artichauts et des navets poussent tranquillement à côté du *dernier Araucanien ;* un jardin potager démocratique s'étale sans vergogne à côté d'aristocratiques plates-bandes ornées de plantes rares.

On dirait que l'artiste chargé de la composition du parc dut trop souvent faire des concessions à un goût déplorable et mercantile. Cette partie que nous venons de parcourir sera jugée comme vraiment belle, quand les productions de l'art se pèseront au poids de l'or, quand on admettra comme un axiome qu'une chose est d'autant plus admirable qu'elle a coûté plus cher : ceci n'est encore vrai que dans une certaine mesure.

Non loin d'un pavillon algérien revêtu d'éclatantes

couleurs, au milieu d'un bosquet, se dresse la statue en bronze du *dernier Araucanien,* exécutée par M. Plaza, en 1869. Arrêtons-nous : l'œuvre vaut la peine d'être examinée, à part quelques saillies de muscles, peut-être exagérées. Le guerrier araucanien a déposé sa massue et bande un arc avec effort, en choisissant, au loin, l'ennemi qu'il va frapper. Tous ses muscles sont tendus, et son regard exprime une haine inassouvissable ; on sent que l'Araucanien ne veut faire aucun quartier : l'ennemi est-il Espagnol ou Chilien? peu importe ; il les déteste autant l'un que l'autre : l'ennemi, c'est l'envahisseur de l'Araucanie, celui qui veut lui ravir ses solitudes et sa liberté.

Un petit Robinson carré, surplombant la mer à une grande hauteur, est littéralement suspendu dans le vide. A cent pieds de profondeur, les vagues tourbillonnent tumultueusement entre d'énormes quartiers de roches, qu'elles désagrégent peu à peu. Le promontoire est attaqué par la base, et la mer, continuant son travail, finira par engloutir dans son sein le cap lui-même et l'œuvre des hommes.

Le versant qui regarde Lota est, à mon sens, le plus beau. D'abord, on y rencontre beaucoup moins d'*œuvres d'art,* et les points de vue grandioses, habilement ménagés, y sont d'une variété extraordinaire. On y peut dire que le décor change à chaque pas : ce sont de grandes lignes, de lointaines perspectives, des arbres gigantesques, une nature presque vierge, formant des tableaux à plans savamment étagés, où le

travail de l'homme disparaît presque entièrement.

Quelques-uns des grands *boldus* penchés sur le versant menaçaient de tomber définitivement et, par leur chute, de déformer les groupes auxquels ils appartenaient. C'est à grand'peine qu'on a maintenu ces colosses à l'aide de cordes de fer, et cette fantaisie de nabab n'a pas coûté moins de 7,000 piastres, soit 35,000 francs, en chiffres ronds. De temps à autre, on aperçoit, par une échappée, l'énorme colline stérile de *Lota alta :* il y a vingt ans, le magnifique parc Causiño n'était pas autre chose. Quel contraste ! on dirait que, d'un coup de baguette magique, une fée bienfaisante a fait sortir de terre ce splendide amas de végétation.

LES PÉRUVIENS ANCIENS ET MODERNES.

UNE HACIENDA ACTUELLE. — UNE NÉCROPOLE DES INCAS.

Depuis quelques années, on cherche à reconstituer l'histoire de l'art inca. Et la question vaut bien la peine qu'on s'y intéresse : un grand nombre d'érudits, le consciencieux Prescott lui-même, considèrent la civilisation de l'ancien empire péruvien comme plus avancée que celle des Aztèques. D'ailleurs, on observe de tels rapprochements entre les productions artistiques des Incas et celles d'autres nations de notre planète, que cette histoire est de nature à jeter un nouveau jour sur la période antéhistorique. Ne fût-ce qu'à ce titre, elle mérite l'attention du monde savant. Loin de nous la prétention de chercher à résoudre l'importante question que soulève cette étude. Le hasard a permis à un touriste inexpérimenté de visiter le Sud-Amérique au moment où les églises chiliennes sonnaient le glas du Pérou; ce touriste raconte ses impressions. En voyant l'état d'abjection des Indiens de la Cordillère, le courage dont ils ont fait preuve en défendant une cause qu'ils ne comprenaient pas, le soin avec lequel ils enfouissent leur

argent pour le livrer aux Incas lorsque ceux-ci *reviendront,* il s'est demandé ce qu'étaient leurs ancêtres ; il signale les rapprochements qui l'ont frappé, et rien de plus.

Deux faits caractérisent le mouvement artistique dont nous parlions : l'exposition d'antiquités péruviennes qui figure au Musée ethnographique du Trocadéro, et la collection récemment acquise par le Musée de Berlin. Cette dernière comprend deux mille objets réunis par le docteur José Macedo, l'un des plus perspicaces et des plus heureux parmi les hommes de science qui prêtent l'appui de leur autorité à cette œuvre de restitution.

Travailleur infatigable, chercheur sincère, ancien médecin en chef de l'armée péruvienne, il a parcouru le Pérou en tous sens, organisant partout des recherches minutieuses. Il a franchi les Andes, il a exploré les sources de l'Amazone, il a visité le territoire bolivien du Grand-Chaco, ce mystérieux pays des trésors; il a vu Potosi, le Cerro de Pasco; où n'est-il point allé ? Il a fait un voyage à Amsterdam pour étudier Rembrandt chez lui ; il connaît la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Belgique, la Hollande. Voir beaucoup ne suffit point, objectera-t-on, il faut beaucoup retenir ; le docteur est doué d'une mémoire prodigieuse : « Cet homme est une mine », me disait-on.

Par sa situation et ses aptitudes un tel homme était fatalement destiné à réunir la plus belle collection d'antiquités péruviennes. Enfant de la cité

impériale de Cuzco, berceau de la civilisation indienne, il montre ses trésors avec joie; le dirai-je? avec orgueil. Fervent émule des promoteurs de la céramique comparée, il a groupé les *huacos* du Pérou à côté des vases étrusques, des hiéroglyphes égyptiens, des statuettes grecques, des poteries de Pompéi. On admire dans ses vitrines des vases péruviens de toutes les formes, des idoles en or rappelant beaucoup le style égyptien par la roideur hiératique, des étoffes d'une richesse de tons inimitable, des ornements, des bijoux.

Interrogeons ces idoles muettes; ces formes, ces ornements nous sont familiers; les Égyptiens, les Grecs, en ont déjà légué les formules. On sait que la sculpture des Pharaons, comme leur architecture, se distingue par la rigidité des formes, reflet de l'immuabilité du dogme religieux. A cette époque, on réduisait les personnages à des types généraux et consacrés, à des formules, comme nous le disions tout à l'heure : les statues, les ruines des palais et des temples du Pérou présentent le même caractère. En second lieu, certaines poteries offrent des ornements grecs; comment expliquer cette identité de lignes, d'esprit, d'ornements, qui frappe tout d'abord?

Les antiquités recueillies dans la ville péruvienne de Recuay forment une classe à part, autant par leur perfection que par les différences profondes qui les séparent des autres. Il est probable que les auteurs de ces derniers ouvrages n'entrèrent point en rapport avec les tribus voisines. Du reste, sous le gouverne-

ment théocratique des Incas, un jeune homme ne pouvait choisir une épouse en dehors du district auquel il appartenait, de sorte que les diverses tribus juxtaposées vivaient sans se mélanger et sans se connaître, comme les couches sociales vivent à différentes hauteurs dans les gouffres de l'Océan. Toutefois, en raison du caractère original des produits de Recuay, un éminent archéologue a émis l'opinion que ce pays formait dans l'empire une enclave indépendante. Un tel avis semble difficile à admettre en présence de l'ardeur montrée par les Incas pour élargir le territoire soumis à leur autorité, afin d'implanter le culte du Soleil sur des espaces de plus en plus vastes. Quoi qu'il en soit, les traditions restent muettes sur ce point; et, d'ailleurs, qui se préoccupa sérieusement de l'histoire, au moment de la conquête ? On n'y songea que lorsque tout fut détruit ou pillé. Incapable de trancher le différend, je remarque simplement que la poterie des Indiens de Recuay rappelle la céramique étrusque; c'est de l'argile blanchâtre, ornée de dessins noirs et rouges où prédominent les dragons et les serpents. Attribuera-t-on au simple hasard de si étranges coïncidences ?

I

Sur l'avis du docteur Macedo, j'entrepris le pèlerinage d'Ancon, afin de visiter les ruines d'une ville péruvienne et son commentaire, la nécropole. Quel intérêt n'offre pas l'étude des lieux où s'éteignit une

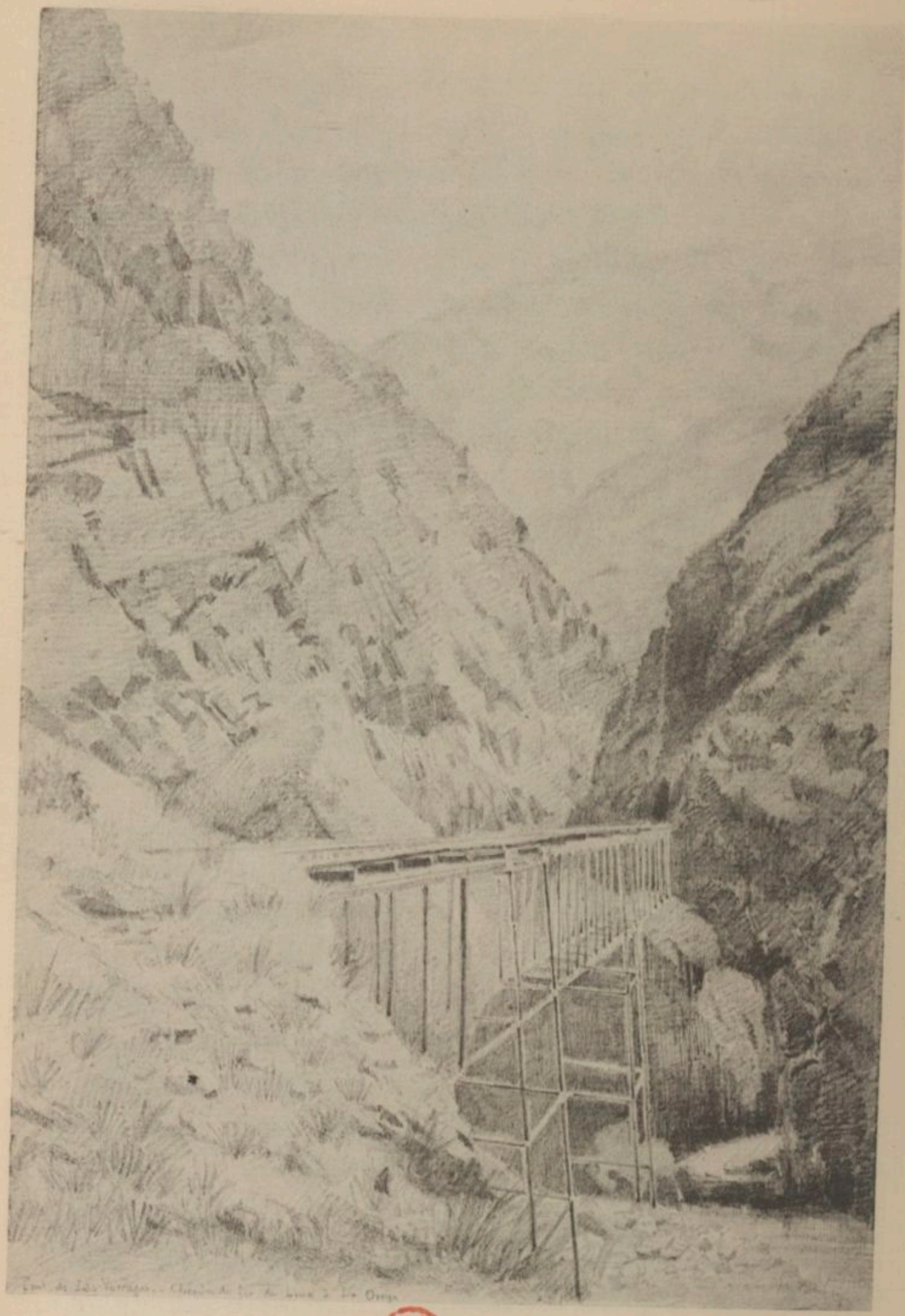
civilisation dont les objets recueillis représentent les éléments ! On considère sans doute avec moins de peine les *huacos,* les bracelets, les idoles, étiquetés, rangés, classés, nettoyés, fourbis ; mais, ici, le cadre manque, et si l'on saisit les traits généraux, l'examen demeure incomplet.

La vue des *chéroubs* assyriens fait naître le désir de visiter les ruines de Babylone, les moulages d'Angkor-Wat et d'Angkor-Tom m'ont inspiré le désir de connaître les pagodes ruinées des Khmers, l'examen des poteries péruviennes m'a engagé à parcourir un coin du théâtre de l'activité des Incas. Une telle excursion présentait un double attrait : le chemin de fer de Lima à Ancon suit une vallée peuplée d'*haciendas,* et je me proposais de visiter un de ces établissements. L'industrie sucrière ne cesse de se développer ici ; peu à peu, les Péruviens préfèrent à l'aléa des mines la sûreté de l'agriculture sous toutes ses formes : ils suivent en cela les traces des peuplades qu'ils anéantirent.

Les vallées du Pérou sont d'une incroyable richesse, et la verdure qui les signale contraste étrangement avec les contre-forts de la Cordillère, qui, depuis des siècles, ne cessent de se dénuder à leur profit. Et il faut bien qu'il en soit ainsi ; car, à l'heure où nous écrivons ces lignes, l'agriculteur du Sud-Amérique emploie des méthodes notoirement imparfaites ; le mode défectueux des communications, le manque de bras, accroissent encore les difficultés des exploitations. Les travailleurs, Chinois pour la plupart, ma-

nifestent leur esprit de cohésion par des exigences, des révoltes, des grèves, et même par l'abandon en masse des usines. Néanmoins, la terre infatigable produit sans cesse ; malgré l'instabilité des choses, malgré les révolutions, malgré les amendes arbitraires, malgré les pillages organisés des brigands, l'heureux *haciendado* gorgé d'or ne peut, du belvédère qui couronne son habitation, apercevoir sur la plaine toujours verdoyante les limites de ses domaines.

Ynfantas est l'une des plus belles *haciendas* des environs de la capitale. Située sur la ligne d'Ancon, l'accès en est facile et rapide ; son outillage, l'étendue de ses plantations, lui marquent la première place. Un matin du mois de janvier, c'est-à-dire en plein été (nous sommes dans l'hémisphère austral), un train spécial nous conduisait à toute vapeur hors de Lima. La voie court sur un remblai de pierre et de boue, sans clôture ni gardien, et comme les bœufs, les chevaux, les charrettes, traversent à chaque instant les rails, il faut sans cesse ralentir la marche et même stopper, afin d'éviter les accidents. Au milieu d'un nuage de poussière, nous traversons d'abord le lit dans lequel coulait le Rimac, avant que ses eaux fussent détournées par un tremblement de terre. Des amas de galets ronds, des masses rocheuses transportées par le courant, comme les blocs erratiques par les glaciers, font songer à la plaine de la Crau. A la base des derniers contre-forts des Andes, rôtis, sablonneux, ravinés, des convois de mules et de lamas circulent à la file indienne. Depuis la guerre du Paci-



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

PONT DE LAS VERRUGAS (Chemin de fer de Lima à la Oroya).

fique, le chemin de fer de la Oroya[1] est sans cesse coupé; les caravanes remplacent la locomotive, et le commerce du versant oriental vient déboucher dans cette vallée. On met quinze jours pour aller de Lima aux mines du Cerro de Pasco, et les convois sont souvent arrêtés par les bandes de pillards qui désolent ces parages. Il y a deux mois à peine, une caravane chargée de barres d'argent fut attaquée à cet endroit même, et le personnel massacré par les voleurs. Mais ceux-ci, troublés dans leur aimable besogne, ne purent emporter qu'une faible partie du butin et regagnèrent précipitamment les montagnes. L'autorité chilienne, qui jouait ici le rôle de Thésée, en purgeant le territoire de ces hôtes incommodes, mit des cavaliers en campagne; les barres d'argent furent retrouvées sur le théâtre du crime, et les brigands, cernés dans les montagnes, tombèrent sous une grêle de balles.

Bientôt la plaine, fermée au loin par les montagnes, se colore en jaune vert : c'est le domaine de la canne à sucre. La locomotive avance à toute vitesse à travers les cultures; puis soudain elle s'arrête devant Ynfantas. Un grand mur blanc percé d'une porte grillée, un fouillis de verdure, les clochetons de l'habitation, la cheminée de la sucrerie, les *acequias* ou canaux cimentés, distributeurs des eaux d'arrosage, c'est tout ce qu'on voit de l'extérieur.

[1] Ce chemin de fer, le plus élevé du monde, atteindra le sommet des Andes, à l'altitude de 5,000 mètres; il est destiné à relier Lima aux mines d'argent du Cerro de Pasco.

Au centre d'un parc se dresse la maison de maître, pourvue d'un étage (chose rare ici) et aussi confortable que peut le rêver l'haciendado le plus délicat. Suivant la mode péruvienne, la façade multicolore est chargée de moulures, d'arabesques, de verroteries, de colonnes peintes. Une forte grille entoure le rez-de-chaussée surélevé; des fusils Winchester, à répétition, rayonnent dans les panoplies : il faut, en effet, que l'habitation isolée puisse se transformer subitement en forteresse pour repousser les attaques des maraudeurs. Mille petits ruisseaux glissent le long des allées ombreuses; les arbustes des pays tempérés croissent à côté des géants de la zone torride. Les moineaux sautillent sur le gravier; les merles sifflent dans les massifs; les oiseaux-mouches, les colibris papillonnent autour des jasmins.

L'usine à sucre comprend plusieurs bâtiments séparés par des intervalles suffisants pour qu'un incendie ne puisse dévorer en quelques heures l'œuvre de vingt années. Entrons dans la fabrique proprement dite : la canne, broyée entre des laminoirs, laisse écouler le jus qui passe dans une série de chaudières où il se concentre de plus en plus. Quand il arrive à la consistance sirupeuse, on le déverse dans des cristallisoirs où il se solidifie en masses brunâtres; on fait égoutter la partie incristallisable, et l'on obtient la cassonade. Il s'agit de débarrasser ce produit de la mélasse interposée entre ses cristaux : c'est l'affaire des turbines animées d'un vif mouvement de rotation, mille à douze cents tours par minute. Les

parties semifluentes s'échappent par les interstices d'une toile métallique, et il ne reste dans la turbine que le sucre en petits cristaux, immédiatement livrable à la consommation. De telle sorte que, à l'entrée de l'usine, on presse les cannes pour en exprimer le jus; à l'autre bout, on met en sacs le produit définitif.

Au Pérou, la canne donne souvent trois et quatre coupes; elle atteint sa pleine maturité en vingt ou vingt-deux mois, et rapporte alors près de dix mille kilogrammes de sucre par hectare [1]. Ajoutons que le sucre d'origine péruvienne fait prime sur le marché régulateur de l'Europe, celui de Liverpool. En outre, les cannes d'Ynfantas, très-grosses et hautes de $2^{m},50$ à trois mètres, ont reçu, à l'Exposition universelle, une médaille d'or.

Non loin de l'usine s'élèvent la rhumerie, les ateliers de charpentage, les forges, le gazomètre, en sorte que l'hacienda peut se suffire à elle-même, sans avoir recours aux ouvriers de Lima, dont les prix excessifs grèveraient en pure perte l'exploitation. Du côté opposé, les écuries, les basses-cours, les bureaux et le quartier des Chinois, carré de cent mètres de côté, limité par des murs hauts de cinq à six mètres. On y retrouve le fils du Céleste Empire, tel qu'on l'observe à Hong-kong et à Canton, vivant au contact des étrangers, sans se mêler à eux, sans rien prendre de leurs usages (jusqu'à ce que, brûlant ses vais-

[1] Aux Antilles, où cette culture se fait en grand, la canne à sucre ne donne guère plus de 3,000 kilos de sucre par hectare.

seaux, il ait résolu de ne plus retourner en Chine). Le *corral* est rempli de petites cabanes où les Chinois s'entassent, suivant l'usage. Des poules, des canards, des porcs, errent au milieu des flaques d'eau et des cuisines en plein vent; de hideux chiffons se balancent sur des ficelles; des poissons enfilés comme les grains d'un chapelet répandent, en séchant au soleil, une odeur intolérable. A l'entrée du *corral,* un cube de terre représente le temple bouddhique : çà et là, des bois sculptés attendent leur utilisation; les pièces dont l'assemblage constituera l'autel, gisent en désordre; deux fils du Ciel enluminent un Bouddha pansu. En gens pratiques, les ouvriers prélèvent sur le jeu les dépenses occasionnées par l'organisation de la pagode, en ayant soin de n'assembler les différentes pièces qu'au fur et à mesure des fonds disponibles. Tel est le village où végètent les deux cents Chinois auxquels on confie la culture, la récolte des cannes, la succession des opérations qui constitue l'industrie sucrière. Chaque ouvrier reçoit six *soleils-papier* (1 fr. 80) par jour, plus une ration de riz.

On ne considère plus que comme objets de curiosité les tours crénelées debout aux quatre angles du corral. Jadis, elles permettaient de réduire aisément les révoltes; car les mauvais traitements dont on accablait les coolies déterminaient parmi eux de formidables explosions. Au premier signe précurseur, on fermait les portes, et les meurtrières crachaient une grêle de projectiles jusqu'à ce que les rebelles demandassent grâce, en livrant des otages.

Le feu cessait, et la justice seigneuriale, froide et inexorable, suivait son cours.

Placé entre ces ennemis de l'intérieur et les brigands du dehors, l'haciendado n'avait qu'une existence précaire, aucunement comparable à la vie de sybarite qu'il mène aujourd'hui. Les hacieudas qui, à l'heure actuelle, jouissent d'un calme relatif, furent vivement molestées, pendant la guerre du Pacifique. Pas plus que les citadins de Lima, les biens fonciers n'étaient à l'abri du *cupo :* Ynfantas a payé, en une seule fois, deux mille *soleils-argent,* huit mille francs environ. Et quand une hacienda était taxée, le propriétaire avait tout avantage à s'exécuter de bonne grâce ; car le moindre atermoiement recevait une répression immédiate. Les Chiliens détruisaient les machines à l'aide de la dynamite, ou ils expédiaient au retardataire quelques centaines de cavaliers qui foulaient les terrains et faisaient brouter à leurs bêtes indistinctement les plants de café, le maïs ou la canne à sucre.

Introduits au Pérou depuis 1850, les Chinois furent d'abord employés à l'extraction du guano, ce qui équivalait à une condamnation aux travaux forcés. Aujourd'hui, tout au moins près des villes, la situation de ces infortunés s'est améliorée : le fouet du commandeur n'existe qu'à l'état légendaire ; les coolies ne figurent plus à côté des taureaux et des porcs, dans les inventaires de propriétés à vendre ; ils travaillent souvent à la tâche, et leur salaire se règle d'après l'offre et la demande. Dans les conseils de l'État, la question de l'immigration asiatique revient de temps

à autre à l'ordre du jour, question vitale pour le Pérou, puisque le manque de bras fut toujours le principal obstacle au développement de l'agriculture et de l'industrie. Cette préoccupation légitime vient de recevoir satisfaction. Par décret du 31 janvier 1884, le général Iglesias, qui présidait aux destinées de la République, a réorganisé le service de l'émigration. Ce document crée une agence chinoise à Lima ; il nomme un agent officiel péruvien à Hong-kong et à Macao ; il accorde aux Chinois certaines garanties : ces prescriptions seront-elles observées ?

La propriété d'Ynfantas appartient à l'ex-chef d'état-major du commandant des forces péruviennes pendant la dernière guerre. Elle est gérée par un naturaliste français, ancien professeur à la Faculté de Lima, ex-directeur du Jardin botanique de la capitale péruvienne. Aidé par ses études spéciales, le gérant défriche de nouveaux terrains, afin d'étendre les plantations. Une fois les deux cent cinquante hectares en plein rapport, on pourra facilement échelonner les récoltes et supprimer les chômages ; l'usine produira alors quarante mille quintaux de sucre par an, soit environ quatre cent mille francs de bénéfice net. Mais pendant la durée des hostilités, il ne fallait point songer à augmenter le nombre des bœufs sous peine de voir, à bref délai, ces ruminants transformés en biftecks par les belligérants. L'usine en possède actuellement cinquante paires ; c'est là un maximum pour le personnel dont elle dispose. Malheureusement, l'industrie du sucre subit une crise redoutable ;

l'invasion des produits allemands, autrichiens et russes a amené une baisse considérable sur le marché : c'est la bataille de la betterave contre la canne à sucre. La racine l'emportera-t-elle sur la graminée?

L'exportation du sucre prit de grandes proportions au Pérou vers la fin de la guerre de sécession. A cette époque, les États-Unis reprirent la culture du coton, produit avec lequel celui du Pérou ne peut entrer en concurrence. Dès lors, les propriétaires de plantations de cotonniers se rejetèrent sur la canne à sucre. A cette cause, il convient d'ajouter la révolte de Cuba contre sa métropole, les révolutions d'Haïti, les mauvaises récoltes de betteraves en Europe, il y a vingt ans. Aussi, l'élan une fois donné, des sommes considérables ont-elles été dépensées dans la fondation des sucreries; et certes, il serait embarrassant de répondre à cette question : Quelle est la provenance des capitaux enfouis dans cette industrie? Plusieurs banques, montées par actions, aidèrent les usines naissantes, en leur prêtant sur hypothèque les sommes nécessaires à l'achat des Chinois et des machines. Mais aussi beaucoup d'haciendados émirent des emprunts au delà des mers; plus tard, ils remboursèrent cinq francs avec cinquante centimes, en livrant du papier déprécié contre l'argent sonnant qui avait afflué dans leurs caisses. C'est ainsi qu'un beau jour, à la stupéfaction générale, le président Pardo dit à l'Europe : « Nous ne pouvons pas payer la dette extérieure. » Les Péruviens sont des prestidigitateurs de premier ordre.

Qui ne connaît, dans le même genre, l'anecdote des bons Péruviens? Le gouvernement émit un emprunt en offrant comme garantie l'exploitation, pendant soixante-quinze ans, de certains gisements de guano; or, cette exploitation dura juste vingt-cinq ans. Y avait-il mauvaise foi de la part du cabinet de Lima, ou ledit cabinet avait-il été victime d'une erreur d'estimation? Les deux hypothèses peuvent se soutenir; les experts, les juges de ce pays reçoivent habituellement des gratifications de la partie intéressée; il en résulte des estimations fantaisistes et des procès illusoires.

Toutefois, le comble de l'audace, c'est ce que me disait, en manière de justification, un membre du gouvernement de Calderon : « La partie contractante aurait dû vérifier la base de l'emprunt. » Dans un cas de l'espèce, l'actionnaire anglais ou français ira-t-il contrôler lui-même la promesse brillante que l'on fait miroiter à ses yeux? Prendra-t-il le paquebot pour aller s'enquérir de ce qui se passe aux îles Chinchas, afin de souscrire en connaissance de cause? Chargera-t-il un expert de vérifier l'assertion officielle d'un gouvernement considéré comme sérieux? Évidemment non ; il échange son argent contre des billets constellés de hiéroglyphes, et, un beau matin, le télégraphe annonce au trop confiant actionnaire que ses titres ne valent plus que le poids du papier. C'est l'histoire des bitumes du Maroc et d'une foule d'opérations financières contemporaines. Le Français, né malin, s'y laissera prendre longtemps encore.

II

A époque fixe, les habitants de Lima éprouvent, comme les Parisiens, le besoin de fuir la capitale pour le bord de la mer. Depuis que Chorrillos, le Trouville du Pérou, a été détruit par le bombardement chilien, tout Liménien qui se respecte passe à Ancon les trois premiers mois de l'année, qui correspondent à l'été de l'hémisphère boréal. Pour comprendre l'à-propos de ce déplacement, il faut savoir que cette station balnéaire, sortie du sable sous le coup de baguette du président Balta, consiste en une centaine de maisons de bois, jetées au pied de collines dénudées, qui les abritent des vents régnants.

De cette disposition résulte une chaleur étouffante dont le moindre privilége est d'activer la décomposition du frai de poisson, charrié par la mer en quantités invraisemblables. Quoique depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre la température y soit à peu près constante, chacun regagne Lima le 1er avril, pour obéir au tyran qu'on appelle la mode. A partir de cette date fatidique (c'est alors que nous y arrivâmes), on ne rencontre à Ancon que maisons abandonnées et hôtelleries vides. Plus un meuble, plus un ustensile, et comme il n'y a rien à voler, on ne prend pas même la peine de fermer les portes. Sous les vérandahs, de petits nègres jouent à la marelle, en se traitant de « señor » ; quelques ânes à long poil errent dans les rues désertes; des mouettes apprivoisées piétinent, d'un air circonspect, sur les trottoirs en planches. Le

vaisseau français *Montcalm* dort paisiblement sur la rade, entouré d'une nuée de pélicans ; le pavillon du contre-amiral commandant la station de l'océan Pacifique flotte au mât d'artimon. Trois cents de nos compatriotes, emprisonnés entre ces murailles de fer, surveillent nos intérêts dans cet hémisphère. Pourquoi ne pas l'avouer ? ce fut avec une joie mêlée de tristesse que nous contemplâmes cette épave de la patrie.

Près de la ville, on trouve une vaste nécropole qui, de toute évidence, a appartenu à une population très-considérable. Elle occupe une plaine sablonneuse de sept à huit kilomètres carrés, inclinée vers l'ouest, en face de cette mer où le dieu des Incas, Pachacamac (âme du monde), après avoir créé l'univers, s'évanouit en marchant sur les eaux. Il faut voir dans ce mythe poétique le soleil disparaissant à l'horizon, quand il est parvenu au terme de sa course. Le sable eût conservé longtemps son secret, si un heureux hasard, les travaux de terrassement du chemin de fer de Lima à Ancon, n'avait mis à découvert quelques-unes des sépultures. Depuis, on a violé ces tombes ; en maint endroit, le terrain conserve des traces de bouleversement : les anthropologistes, les amateurs de céramique, les marchands de bric-à-brac, ont dispersé les ossements, après avoir dépouillé les momies et emporté les idoles sous la protection desquelles on avait placé les morts.

L'autorité qui représente le gouvernement péruvien (son laisser-aller mérite que la sagesse des na-

tions s'y intéresse) n'exerce sur ces restes aucune surveillance. Chacun fouille à son gré telle ou telle partie; une armée de travailleurs retourne les terrains, sans que nul s'en préoccupe. Aussi les ennemis les plus redoutables de ce peuple mort, ce sont les habitants d'Ancon. Leur proximité de la nécropole est cause qu'ils peuvent aisément exécuter les commandes, et jamais on ne fait vainement appel à leur expérience. Poussés par la cupidité, ils arrachent les bandelettes et éventrent les momies, dans l'espoir de trouver quelque objet de prix. Le plus souvent, ces chercheurs avides ne découvrent que des poteries grossières, des ustensiles destinés aux usages domestiques, des statuettes funéraires analogues aux *oushabtiou* déposés dans les tombeaux d'Égypte, de minces lames d'or et d'argent appliquées sous la voûte palatine des Incas, et destinées peut-être à payer le passage d'un Styx à un nocher Caron. Les dépouilles considérées comme sans valeur marchande, les objets brisés pendant le cours des opérations, forment des amas confus de débris humains : crânes, bras, jambes, corps entiers; et n'étaient les squelettes d'enfants, on pourrait se croire sur un champ de bataille où se sont décidées les destinées de deux peuples.

En arrivant seul dans cette plaine sans limites, théâtre où les vivants font aux morts une guerre si acharnée, je fus tenté d'amortir le bruit de mes propres pas, afin de ne pas troubler le silence qui planait sur la nécropole. Je ne pus me défendre d'un sentiment d'horreur; la nature elle-même, comme pour

protester contre ces spoliations, ne cesse de charrier du sable, qui recouvre peu à peu les restes exhumés. Le mirage agrandit les objets et les déforme : je me crus égaré dans un monde d'êtres fantastiques. Lancées au hasard et tombées la face contre terre, quelques-unes des momies paraissent en extase devant le dieu-soleil. D'autres sont fières comme les juges d'un tribunal suprême ; le vent soulève leur chevelure jaunie ; un rire sarcastique s'échappe de leurs lèvres parcheminées ; on croit voir le sang couler dans les veines de ces enfants du désert. En regardant de leurs yeux vides, ils semblent dire : « Que viens-tu chercher dans ces solitudes ? Te faut-il de l'or ? on nous a tout pris. Veux-tu savoir qui nous sommes ? nous vivions heureux sous le gouvernement des Incas ; les hommes blancs venus du point où Pachacamac se lève chaque jour, pour éclairer l'univers, se déchaînèrent sur notre empire, comme un torrent dévastateur : cités florissantes, populations industrieuses, monuments publics, tout fut anéanti, sans que leur main sacrilége ait épargné les temples du Soleil notre dieu, ni les palais de l'Inca, notre père. Ils ont apporté l'arbitraire, la ruine, la cruauté, où régnaient la justice, l'abondance et la douceur. Mais un jour, les *Amautas* nous l'ont prédit, les Incas revivront ; à leur voix, nos descendants accourus des quatre coins du Pérou, pousseront le cri de guerre contre les envahisseurs. Qui pourra, qui osera résister au choc de la nation conduite par l'Inca en personne ? On entassera ruine sur ruine pour effacer tout souvenir d'un passé à

INDIENS PÉRUVIENS.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

jamais détestable. On relèvera les temples de Pachacamac, et l'or de la mine cachée ne reparaîtra plus à la lumière que pour embellir la demeure de notre divinité bienfaisante. Devant le peuple assemblé, l'Inca rendra la justice ; il tracera le sillon avec la charrue ; il fécondera de nouveau les sables arides, et, en assistant à la délivrance attendue depuis trois siècles, nous tressaillirons dans nos liens ! »

Pauvre peuple, dormez sous le sable. Non, les Incas ne reviendront point. Soumettez-vous à l'inflexible loi qui régit deux populations superposées et parvenues à différents degrés de civilisation : la plus faible meurt ou s'enfuit. Elle meurt étouffée, quand l'espace lui manque ; elle fuit le contact de la race plus forte, si le désert est à sa libre disposition. Vos descendants ont gagné les Cordillères, espérant y trouver le repos et la liberté. Mais la civilisation étrangère presse le continent de toutes parts ; afin de pourvoir aux besoins toujours croissants du vieux monde, on viendra chercher les trésors de la jeune Amérique ; on couvrira le nouveau continent d'un réseau de voies de communication, et le blanc traquera l'homme rouge dans son dernier repaire.....

Que le touriste ne s'illusionne pas au point de chercher à pratiquer lui-même des excavations : sans points de repère, sans données précises sur la façon d'opérer, il perdrait son temps et sa peine. Songez platoniquement à cet Espagnol qui tira cinq millions du tombeau d'un Inca, et adressez-vous au señor Manuel, un beau nègre obséquieux. Il em-

bauche des travailleurs, il réunit les outils nécessaires, et sous sa direction habile on peut encore faire quelques trouvailles. Il enfonce avec précaution la sonde dans le sable ; cette tige de fer qui prolonge ses doigts transporte le sens du toucher au-dessous du sol : à deux mètres de profondeur, il reconnaît une momie, des poteries, des pierres. Manuel parodie à sa manière l'adage : « *Time is money* » en le mettant sous la forme plus orientale et plus pratique : « *Labour is money* » ; aussi ne donne-t-il jamais qu'à coup sûr le premier coup de pioche.

Les sujets des anciens Incas sont réduits au minimum de volume : le fémur et le tibia ramenés vers le corps, les bras ployés, le tout entouré de coton et d'étoffes, serrés étroitement par des liens. Ils croyaient les occupations de la vie future analogue à celles d'ici-bas ; aussi les momies portent-elles sur la poitrine une calebasse remplie de maïs, de poisson, de sel, en parfait état de conservation ; on y trouve aussi du fil, des aiguilles, de la *coca,* dont les feuilles mâchées par les voyageurs soutiennent les forces, calment la soif et permettent de rester deux ou trois jours sans prendre d'aliments. En un mot, on munissait les morts de tout ce qui est nécessaire pour entreprendre le « grand voyage ». On enterrait également avec eux tout ce qui avait joué un rôle dans leur existence ; les animaux qu'ils ont aimés, des chiens et des singes enserrés dans des bandelettes, gisent à côté de leurs dépouilles. On trouve des jouets auprès des enfants, des bijoux auprès des

femmes, des métiers et des filets à côté des artisans et des pêcheurs, des armes à côté des guerriers.

Leur croyance à la résurrection explique le soin qu'ils prenaient pour conserver les corps, et pourtant leur méthode ne rappelle en rien l'embaumement des Égyptiens. A la vérité, quelques écrivains parlent d'aromates et de résines ; mais l'aspect et l'examen des momies impériales découvertes à Cuzco ont démontré l'inanité d'une telle hypothèse. Il faut, croyons-nous, attribuer cette étonnante conservation à la sécheresse perpétuelle et aux influences nitreuses des terrains. Et ce qui donne un certain poids à cette opinion, c'est que ces différents objets exposés à l'air changent d'aspect et d'état : les sels devienneut déliquescents, les poteries exsudent, les étoffes se désagrégent et tombent en poussière.

De même que dans les tombeaux étrusques, on ne trouve dans les sépultures péruviennes aucun ustensile en fer ; on n'y rencontre que du bronze, de l'argent et de l'or. On sait, en effet, que les Incas ne connaissaient pas le fer, et qu'ils le remplaçaient par cet alliage de cuivre et d'étain dont la composition a été trouvée la même aussi bien dans le nouveau monde que dans l'ancien continent. Or, les groupes ethniques qui incinéraient et ceux qui inhumaient sont d'origine absolument distincte, et l'on cite comme anormal le fait signalé récemment par M. du Châtelier : ce savant aurait trouvé en Bretagne le rite de l'incinération avec des armes de bronze. Pourtant, certaines momies péruviennes semblent porter des

traces d'incinération ; il est permis de supposer qu'ici le feu n'était employé que comme auxiliaire, afin d'obtenir une diminution de volume, et peut-être un commencement de dessiccation.

Comment expliquer une pareille agglomération de débris humains ? On rencontre çà et là des pierres et des constructions cyclopéennes ; ces vestiges, on l'a supposé, formaient l'enceinte d'une ville. Toutefois, les tombes les plus riches gisent en dehors d'une sorte de muraille circulaire, construite à l'aide de blocs juxtaposés ; d'ailleurs, l'étendue de la nécropole est trop considérable pour qu'une seule ville ait pu l'alimenter ; une excursion aux environs va nous fournir une réponse catégorique.

A quatre ou cinq kilomètres de là, à l'entrée de la vallée des haciendas, on aperçoit les ruines d'une cité à demi enterrée sous les sables. Aussi loin que la vue peut s'étendre, les murailles émergent du sol : des *adobes* superposées, des constructions pélasgiques, des amas de poteries brisées, c'est tout ce que l'on voit ; déjà, les vagues sablonneuses se dressent menaçantes : on peut calculer, presque mathématiquement, l'instant où ces restes disparaîtront. Cependant, les chercheurs ne portent point leurs efforts de ce côté ; du moins, nous ne croyons pas qu'on y ait encore exécuté de fouilles méthodiques, bien que l'on puisse espérer y surprendre, comme à Pompéi, la vie intime de ces intéressantes populations. La civilisation moderne passe indifférente à côté de ces débris ; les caravanes évitent ces parages, peut-être

par une crainte superstitieuse ; seul, le sifflet des locomotives trouble, à intervalles réguliers, le silence de ces solitudes.

En gravissant les collines qui ferment la baie d'Ancon vers le sud, on observe, sur le flanc d'un cône, une succession de terrasses qui marquent l'emplacement d'une autre cité. En examinant les cubes de terre juxtaposés, on songe à la patrie d'une vestale infidèle ; dans ce cas, en effet, comme dans la Rome antique, la vierge du Soleil était enterrée vivante ; on rasait et l'on semait de pierres le village qui l'avait vue naître, afin d'effacer, dans la mesure du possible, jusqu'au souvenir de l'existence de la prêtresse infâme.

Pas la moindre rivière, pas une flaque d'eau, pas un pouce de terre végétale, à cinquante kilomètres à la ronde. Ce n'est point là une de ces contrées qui puissent tenter le déploiement du labeur humain. Ces bandes sablonneuses du littoral et la nature accidentée dn sol opposent autant d'obstacles au développement de l'agriculture et à la facilité des communications. Les anciens Péruviens triomphèrent pourtant de ces difficultés. Dans leur sollicitude, aidés par les bras de tout un peuple, les empereurs fertilisèrent ces plaines ; ils construisirent des routes de quatre mille kilomètres de long ; ils jetèrent sur les abîmes des ponts suspendus ; en certains lieux, ils cachèrent même l'aridité du sol sous une couche de terre végétale. Pas plus que les monuments publics, ces ouvrages n'ont pu résister à la conquête. Les uns,

jugés inutiles, gisent sous les sables ; les matériaux utilisables ont servi à édifier de nouvelles constructions, et le prêtre catholique entonne des psaumes aux lieux où retentirent jadis les chants des Fils du Soleil.

Une grande route tracée obliquement à la ligne de pente des montagnes mène, des ruines que nous venons d'examiner, à la vallée des haciendas et se bifurquait sans doute, autrefois, pour aller rejoindre la nécropole. C'était une de ces mille artères qui sillonnaient l'empire. Cette route vit peut-être une de ces promenades majestueuses qui revenaient périodiquement, lorsque le Fils du Soleil parcourait ses États, pour rendre la justice, écouter les réclamations, examiner par lui-même les besoins des différents districts. Le cortége en marche triomphale était composé de frondeurs, de soldats armés de lances, étendards déployés, armes étincelantes. Entouré de la garde impériale, l'Inca invisible, à la fois législateur, loi et divinité, était porté dans une litière d'or enrichie de pierres précieuses. Les grands de l'empire, les Incas, les Curacas, ou chefs des territoires conquis, se disputaient l'honneur de porter le fils de Pachacamac. Et le peuple, accouru de toutes parts, se pressait au-devant du cortége et répandait des fleurs sur son passage, en s'écriant : « O très-grand et très-puissant chef, ô toi qui commandes à l'autel et au foyer, seul souverain maître du monde ! »

On a beaucoup discuté, on discute encore sur l'origine de ce peuple. La théorie la plus vraisemblable assigne pour origine aux Incas le plateau central de

l'Asie. Sous l'impulsion des armées chinoises, les flots de la mer humaine qui occupait ces régions se précipitèrent à la fois à l'Occident et à l'Orient. Les premiers, sous le nom de Huns, envahirent l'Europe, jusqu'aux rivages de la mer Atlantique. Les autres, refoulés à l'est, colonisèrent l'Amérique, sans avoir à lutter contre des nations guerrières. Là, aussi, des populations stagnantes furent absorbées par une race plus vivante. Les autochthones, descendants de ces hommes de l'époque quaternaire dont on a retrouvé les restes, reçurent les éléments de civilisation que les nouveaux venus portaient avec eux, comme un palladium.

D'ailleurs, on retrouve dans les institutions des Incas, dans leurs usages, dans leur langue, un grand nombre de points de contact avec celles des races connues. Nous avons déjà fait cette remarque à propos de leurs productions artistiques, et ces considérations nous amènent presque à admettre entre ces races différentes une communauté d'origine. Consultons les annales de la Grèce, de l'Italie, de l'Inde, de l'Indo-Chine, de la Chine.

L'empire péruvien avait quelque chose des institutions grecques : des lois draconiennes punissaient de mort le vol, l'assassinat, le blasphème, l'adultère, les propos irrespectueux envers l'Inca, l'incendie d'un pont.

Fondée sur les phénomènes célestes, la religion de l'empire rappelle celles de la Phénicie, de la Chaldée, de la Perse : Melkart, Sérapis, Ormuzd, Mithra, Phébus, Hercule, n'étaient que les différents

noms du Dieu-Soleil ; le même feu sacré qui brûlait devant les images de Pachacamac à Cuzco brûlait à Tyr sur les autels de Melkart. C'est pendant les fêtes nationales du Raymi que l'on allumait cette flamme sainte, dont on confiait l'entretien aux Vierges du Soleil, comme à Rome on le confiait aux Vestales. Comme les Romains aussi, les Incas consultaient les entrailles des victimes, afin d'y lire les mystères de l'avenir. Ils tracèrent dans tout l'empire d'immenses voies de communication ; ils absorbèrent méthodiquement les tribus environnantes et transportaient à Cuzco les chefs soumis, afin de leur apprendre la langue et les usages de la cour. Le sénat romain faisait-il autre chose en appelant dans la ville éternelle ces barbares, dont les descendants devaient revêtir la pourpre impériale ?

Comme en Égypte et chez les Pélasges, on retrouve dans l'architecture des Péruviens la force, la solidité, le massif des formes, plutôt que la recherche de l'élégance artistique.

Comme dans l'Inde, les Incas vivaient sous le régime des castes. A la mort d'un empereur ou d'un grand personnage, plusieurs de ses femmes et de ses domestiques favoris étaient immolés sur sa tombe, afin de lui tenir compagnie et de le servir dans les régions de l'éternité.

De même que dans le royaume de Siam, l'héritier présomptif est tenu de faire un stage au milieu des bonzes, de revêtir le costume religieux, de marcher pieds nus, de s'astreindre au jeûne et d'étudier la

théogonie bouddhique, de même au Pérou, l'héritier du trône, placé aux mains des Amautas (sages), était rompu aux jeûnes et instruit dans le cérémonial compliqué de la religion de Pachacamac.

Comme en Chine, c'était, dans tout l'empire, l'obéissance aveugle à l'autorité, l'importance de l'étiquette, le culte des ancêtres. L'empereur de la Chine ne s'intitule-t-il pas, comme l'Inca, Fils du Ciel ou Fils du Soleil? Ne conduit-il pas, comme l'Inca, une fois par an, la charrue d'or devant le peuple assemblé, afin de manifester son respect pour l'agriculture et d'encourager ainsi les travaux des champs? Les Chinois n'observent-ils pas, comme on le faisait au Pérou, l'époque des solstices, afin de déterminer celle de leurs fêtes religieuses?

Une dernière remarque a son importance : autrefois, à la Nouvelle-Zélande, les tombes étaient pourvues de vivres; on asseyait les morts en leur repliant les membres, dans une position analogue à celles des momies péruviennes.

Attribuer au simple hasard ce qu'on ne peut expliquer d'une manière satisfaisante, est toujours chose facile; nous aimons mieux croire (sans pouvoir le démontrer rigoureusement) à une communauté d'origine entre ces divers peuples. D'ailleurs, la science ne voit-elle pas, chaque jour, une vaste carrière s'ouvrir devant elle, alors qu'elle croit avoir atteint le terme de sa course ? Hier, on ignorait l'existence du vieux peuple de Sumir à qui les Phéniciens durent tant : cette antique peuplade sort aujourd'hui des limbes.

De même, l'histoire approfondie des Incas apportera sa page à l'histoire de l'humanité. Nous espérons qu'on pénétrera plus avant dans les mystères qui enveloppent le berceau des races, et que de nouvelles données permettront de résoudre une question qui confine à l'unité de l'espèce humaine.

Le cône autour duquel les terrasses de la ville ruinée serpentent comme un limaçon, surplombe une plage environnée de récifs, où la mer brise ses volutes avec des grondements sinistres. Ce qui donne du caractère à cette grève isolée, c'est la vie, le mouvement, un mouvement tumultueux, exubérant : pélicans, mouettes, crabes, cormorans, phoques, tout ce qui vit de la mer et dans la mer s'y agite tumultueusement ; cette animation forme un contraste étrange avec les ruines suspendues dans les airs.

Pêcheurs effrénés, les pélicans et les cormorans se laissent tomber de tout leur poids dans l'écume, dévorent les poissons à leur convenance et se réfugient ensuite à tire-d'aile sur les rochers, pour digérer au soleil ; leurs longs cous alignés sur les crêtes des îlots ressemblent aux sommets d'une grille armée de lances.

Les crabes rosés marchent par bataillons serrés, comme les phalanges d'une migration barbare. Ces écumeurs de la mer s'approchent du visiteur, espérant gagner quelque chose ; mais, au moindre mouvement offensif, la troupe prend l'aspect d'une mer houleuse, en reculant sur les inégalités du sol, et les plus rapprochés s'engouffrent instantanément dans

les trous qui criblent le sable. Ces crustacés ne vivent qu'en agglomération, et non en société ; chacun n'a souci que du droit du plus fort. Aussi le plus grand ordre est-il loin de régner dans les rangs de ces légions ; des combats singuliers se livrent sur les ailes de l'armée ; le vainqueur fait claquer ses mandibules ; il fouille avidement avec ses pinces les entrailles de son adversaire, et la lutte finit toujours par un festin. Malheur au naufragé qui atteindrait cette plage et qu'une blessure empêcherait de se défendre ! assailli de tous côtés par ce flot vivant, du blessé, il ne resterait bientôt plus qu'un squelette blanchi.

Loin du regard des hommes, les phoques s'accrochent gauchement aux aspérités des roches et viennent s'échouer sur la plage ; ils prennent leurs ébats et tiennent des conciliabules sur le sable tiède. Mais, au moindre bruit, dès qu'un être humain jette sur le cénacle un regard indiscret, les amphibies se traînent vers la mer, en poussant des cris rauques : ils plongent par bonds successifs ; leurs croupes noires se montrent encore par intervalles au-dessus des eaux, avant de se perdre dans l'étendue.

Cependant, le soleil commençait à baisser ; il fallait songer à regagner Ancon. Après avoir gravi les monticules qui bordent la plage, nous côtoyâmes de nouveau les murailles de la cité antique. Un vieil Indien accroupi sur la colline, dans la pose des momies, se profilait sur le ciel jaune ; il chantait une complainte lugubre, et ces notes graves au milieu des

ombres du soir produisaient une impression indéfinissable. En nous apercevant, il se tut et se mit à regarder fixement le soleil, dieu de ses ancêtres, s'abîmer dans les profondeurs de l'Océan.....

Plus loin, entre deux rochers, le vaisseau-amiral apparaît de nouveau. A ce moment, le disque du soleil entouré de stratus noirs liserés d'or rejoignait l'horizon. Le drapeau national descendit lentement dans les airs, et les accents de la *Marseillaise*, portés par le vent, arrivèrent jusqu'à nous. Tout évoquait à notre esprit le souvenir de la patrie absente; les trois couleurs avaient disparu; la nuit étendait peu à peu ses ombres sur la rade : debout à la même place, nous écoutions encore . . . . . .

Le lendemain, le chemin de fer nous ramenait à Lima. J'étais assis près d'un riche haciendado à qui je ne manquais pas de parler de la ville maritime antique : « Oui, me dit-il, quelques esprits spéculatifs prétendent que ce fut une cité florissante, au temps des Incas; mais qui s'en préoccupe aujourd'hui? Croyez-moi, personne ne se donne la peine d'aller interroger ces pierres. » Et en passant dans la vallée des haciendas, je m'extasiais sur la fertilité des terres : « Oh! reprit mon interlocuteur, pour faire de belles récoltes, il faut avoir de l'eau ; ainsi, quand un nuage crève au-dessus d'un district, on peut vraiment dire que chaque goutte de pluie se transforme en piastre; songez qu'on estime à huit millions la récolte due à une pluie de quelques heures dans la *quebrada* de Huasco. Malheureuse-

ment, le fait est trop rare pour qu'on puisse escompter ces averses bienfaisantes ; d'où la nécessité de se rabattre sur les moyens artificiels. *O fortunatos nimium*..... Pardon, je préfère vous parler espagnol. Heureux les haciendados des bords du Rimac! pendant l'hiver, à l'époque des pluies sur la Cordillère, la rivière maintient un niveau constant dans les *acequias;* l'haciendado regarde faire, la nature se charge du reste. Au temps des Incas, il ne pleuvait pas plus souvent qu'aujourd'hui; pourtant, ce genre de préoccupation n'existait pas : l'Empereur en personne se chargeait de distribuer et de construire les aqueducs. A l'heure actuelle, nous sommes aux prises avec des difficultés de tout genre ; il faut chercher de l'argent, des travailleurs, de l'eau, des machines. Quand on a tout cela, il faut lutter contre les brigands; au lieu de nous venir en aide, le gouvernement (quand il en existe un), sans cesse obéré, se montre uniquement préoccupé de percevoir des taxes; fasciné par l'éclat trompeur des richesses minérales, il se tourne vers les mines, y dirige ses chemins de fer et ne donne aucun encouragement à l'agriculture. »

L'AGONIE D'UN PEUPLE.

COURONNEMENT DE KALAKAOUA Ier, ROI D'HAWAÏ, A HONOLULU (12 FÉVRIER 1883).

L'archipel des îles Sandwich ou Hawaï, chaînon de la ceinture ignée qui environne l'océan Pacifique, groupe ses huit îles à sept cents lieues des côtes de Californie. En 1778, Cook y trouva des sauvages adorateurs de la déesse Pélé. Cette divinité impitoyable habitait le plus vaste cratère du monde, le Kilauea, et, comme Moloch, le dieu punique, elle réclamait des sacrifices humains que les indigènes accomplissaient à l'époque des éruptions. Les Hawaïens dévoraient ensuite les chairs pantelantes des victimes, dans d'effroyables orgies. Ces tribus sanguinaires parlaient la même langue que les naturels si serviables de l'île de Taïti ; la même migration avait essaimé les Maoris sur des archipels distants de huit cents lieues.

L'apparition des Européens troubla les Hawaïens dans leur solitude. Ils s'assemblèrent sur le rivage pour examiner les deux vaisseaux anglais qu'ils regardèrent comme des îles flottantes et, en se prosternant sur le passage de Cook, ils le prenaient pour leur

dieu Rono, ancien Lycurgue d'Hawaï qui abandonna les îles, après leur avoir donné des lois. La tradition ne rapporte pas si cette législation interdisait l'accès de l'archipel aux étrangers; toujours est-il que le célèbre Cook, honoré d'abord comme une divinité, fut ensuite assassiné, comme un simple mortel, par les insulaires.

Avant cet événement tragique, le navigateur anglais avait eu plusieurs entretiens avec le chef maori. Ce chef, appelé Kaméhaméha, sut mettre à profit les conseils de l'étranger, et il créa véritablement un peuple, en appelant à la vie nationale les tribus éparses sur les îlots. Dans le principe, il combattit pour réduire chaque peuplade, briser les résistances, apaiser les révoltes. Mais ces batailles n'avaient pour but que d'assurer la paix, et les pirogues de guerre du roi portaient la civilisation sur toutes les plages environnantes. Kaméhaméha, en donnant des lois au peuple hawaïen, ne craignit pas de restreindre le pouvoir royal; il associa à son œuvre des hommes supérieurs et s'inspira de leurs conseils : « Je serai le dernier à violer les lois de mon pays », disait-il à Vancouver. Il encouragea l'agriculture; il voulut créer une marine, et dans ce but il apprit, comme Pierre le Grand, l'art de travailler les bois. Il accompagnait les ouvriers dans les forêts; il les dirigeait comme l'aurait fait un contre-maître. Le roi polynésien soupçonnait le principe des nationalités; désireux de réunir sous son sceptre tous les Maoris océaniens, il rêvait la conquête de Taïti, quand la mort vint le surprendre. On le voit,

l'histoire de l'archipel se résume dans le nom de ce sauvage de génie, Kaméhaméha.

Sous l'influence de la législation de son premier chef, le peuple hawaïen s'éleva rapidement au-dessus des autres peuplades polynésiennes. On en trouve la preuve dans ce fait que la veuve de Kaméhaméha Ier, Kaahumanu, devenue régente à la mort de son royal époux, fit adopter sans difficulté par son peuple les vêtements d'Europe et surtout les chaussures considérées jusqu'alors dans l'archipel comme ornements superflus. Chacun sait combien les peuples primitifs ont de répugnance à adopter cet usage; on sait aussi que, à l'heure où nous écrivons ces lignes, tous les autres Maoris marchent pieds nus. Nous considérerons donc les Hawaïens comme les plus anciennement policés de la cinquième partie du monde.

La richesse arriva dans le pays en même temps que la civilisation. Honolulu, devenue de bonne heure le rendez-vous des pêcheurs à la baleine, dut à cette population flottante la principale source de ses revenus. Vers 1850, il y venait encore, par année, trois cents navires baleiniers attirés par les profits d'une pêche qui rapportait, à chaque saison, cinq cent mille barils d'huile.

Aujourd'hui, cette industrie n'existe plus; les cétacés ayant abandonné ces parages, les pêcheurs ont disparu en même temps. Aidés par les rapides progrès de la Californie, les colons hawaïens s'adressèrent alors à l'agriculture; le traité de réciprocité conclu avec les États-Unis en 1876 contribua à stimuler la

production : dès 1879, on exportait déjà d'Honolulu 50 millions de livres de sucre.

Le dernier des Kaméhaméha (cinquième du nom) est mort en 1874. Dix ans avant, au moment où les fédéraux américains combattaient les armées du Sud au nom de l'abolition de l'esclavage, le roi d'Hawaï promulguait une constitution dont voici le premier article : « Tout esclave qui met le pied sur la terre d'Hawaï est libre. » Le même document édictait la transmission héréditaire du pouvoir, ajoutant que, dans tous les cas, le roi devait, de son vivant, désigner son successeur. Pourtant, Kaméhaméha V se refusa obstinément à nommer le personnage destiné à recueillir son héritage. Resté superstitieux, quoique converti au protestantisme, il croyait une telle mesure de nature à abréger ses jours. Son successeur, un descendant du chef de la dynastie, marqua son règne éphémère par l'ouverture de négociations avec les États-Unis, sur la base d'une cession de territoire à l'Union.

A sa mort, Kalakaoua, homme influent, mais sans aucune attache avec la famille qui avait régné jusqu'alors, fut élu par les suffrages populaires; Kalakaoua, candidat du parti américain, triomphait contre la reine douairière Emma, patronnée par les Anglais. Le nouveau monarque s'aperçut bientôt qu'il servait de jouet à ses protecteurs; les tendances annexionnistes de ceux-ci étaient manifestes, découverte fâcheuse, pour un homme résolu à maintenir l'indépendance nationale. Il chercha donc à secouer le joug.

Aujourd'hui comme alors, deux courants d'opinions partagent la cour hawaïenne : le parti américain et celui qu'on pourrait qualifier de national. Ce dernier, composé d'Américains naturalisés Hawaïens, ne cherche qu'à vivre en paix avec tout le monde et à signer des traités de commerce, avec les États-Unis de préférence, mais en restant hawaïen. L'autre, composé de Yankees, vise à l'annexion pure et simple : « La destruction de la race indigène est certaine, disent-ils; l'extinction totale des Tasmaniens ne s'est-elle pas opérée en soixante-douze ans? D'ailleurs, les Américains du Nord introduisirent la civilisation dans ces îles; à ce titre, nous réclamons l'héritage des Maoris. » La première partie du raisonnement américain trouve sa justification dans les faits. Cook estimait la population de ces îles à 400,000 âmes; ce chiffre tombait à 70,000 en 1861 et à 45,000 en 1882. On attribue cette mortalité aux guerres incessantes de la conquête, sous Kaméhaméha Ier, et aux épidémies qui ravagèrent l'archipel, à plusieurs reprises. En 1804, c'est la peste; en 1850, la rougeole; en 1853, la petite vérole qui emporte plus de 10,000 personnes. Il est facile de calculer l'époque à laquelle les indigènes seront réduits à néant. En vingt années, la population maorie a diminué de 30,000 âmes; dans vingt-cinq ans, il ne restera plus un seul Hawaïen.

Aussi les colons s'attachent-ils à multiplier les machines, afin de restreindre, autant que possible, le travail de l'homme. Toujours cette question vitale

du défaut de bras qui surgit devant les planteurs océaniens, question complexe que nulle part on n'a pu résoudre à la satisfaction de tous. Les naturels des archipels micronésiens (îles Hébrides, Marshall, Gilbert) résistent mal au climat relativement rude de l'archipel des Sandwich. Ce climat convient beaucoup mieux aux Chinois ; mais on en compte déjà quinze mille ici, et l'invasion de ce flot asiatique commence à être considérée comme un danger. On a songé aux coolies de l'Inde, quoique les services rendus par eux dans les colonies où leur introduction a été décidée, soient diversement appréciés ; mais les Américains, craignant de voir l'influence anglaise s'accroître par ce seul fait, s'opposent de toutes leurs forces à l'adoption d'une telle mesure. Actuellement, les planteurs sandwichiens recrutent leurs travailleurs en Suède, en Allemagne et aux îles Açores.

Pour en revenir à notre sujet, tous les partisans de l'annexion soutiennent leurs théories dans les journaux californiens. Et ils ont failli réussir : en 1874, ils touchaient au but ; l'acte d'annexion allait être signé, quand l'élection de Kalakaoua vint tout remettre en question. D'autre part, les individus de race indigène, sachant fort bien de quelle manière on traite aux États-Unis les citoyens de couleur, opposent une vive résistance à toute idée d'annexion. L'élément étranger lui-même, ne supportant aucune lourde charge, préfère conserver le *statu quo*, que se livrer, pieds et poings liés, à la férule des politiciens de Washington.

Kalakaoua, ballotté pendant six ans entre ces deux groupes, finit par triompher en arrachant à l'Assemblée législative de 1880 le vote de la solennité du couronnement. Toutefois, les députés d'Hawaï mirent des bornes à leur complaisance : les frais de la cérémonie ne devaient pas dépasser dix mille dollars. En demandant ce vote avec insistance, le roise proposait un double but : s'affranchir de la tutelle de l'Union et s'entourer d'un prestige indispensable à l'exercice de la souveraineté ; car, nous l'avons vu, Kalakaoua n'est point issu de la famille des Kaméhaméha ; le géant de l'archipel ne le couvre pas de sa grande ombre.

Trois ans plus tard, le 12 février, au lever du soleil, le canon se mit à tonner, le palais royal et les navires de la rade se couvrirent de pavillons et d'étendards. De la mer, on voyait voltiger au-dessus des toitures toutes ces bannières qui, par leurs mille couleurs, répandaient un air de fête. Des escouades de condamnés échelonnés dans les rues éparpillaient des bambous sur le chemin que le cortége allait suivre pour se rendre à la demeure royale. Çà et là, des officiers du palais couraient affairés, donnant des ordres, activant les travaux, faisant combler les fondrières.

N'ayant rien de mieux à faire (je possédais une place réservée sous la vérandah d'honneur), je me mis à examiner les différents groupes : francs-maçons, délégués des îles, sociétés de bienfaisance, écoles, membres de l'église mormone. Tout ce monde vêtu

à l'européenne (hautes nouveautés d'Honolulu) manque à la fois de prestige et d'intérêt. L'habit noir, le chapeau de soie prédominent dans l'assemblée. Des gilets en cœur émerge le visage cuivré des Maoris; les profils osseux des Américains planent sur la multitude; les robes claires des femmes indigènes détachent sur ce fond sombre quelques notes gaies.

Hâtons-nous de dire que le touriste naïf, fraîchement débarqué à Honolulu, se tromperait étrangement s'il espérait rencontrer ici une parcelle de pittoresque : Honolulu est une cité américaine, au sens litéral du mot. Fumée de charbon de terre, affiches tapageuses, architecture cosmopolite, activité fiévreuse, rien ne manque à la ressemblance. On sent que la maxime chère aux Américains, « *Go ahead, help yourself, never mind* », est ici fort en honneur. A la vérité, les visages offrent une gamme chromatique de couleurs bronzées; mais, depuis soixante ans, le peuple hawaïen a été projeté dans un moule apporté de Californie. On pense involontairement à ces machines de Philadelphie qui servent à confectionner les fusils de traite : une barre de fer avance horizontalement d'une quantité donnée; le marteau-pilon tombe lourdement, et d'un seul coup façonne la pièce détachée en forme de chien. Ici, le marteau-pilon, c'est le Yankee; le chien, c'est l'indigène.

L'influence anglo-saxonne s'étend naturellement aux sectes religieuses : catholiques et protestants forment deux classes à peu près égales. Mais tandis que la mission catholique, enfermée dans les limites de

son rôle spirituel, décline toute ingérence dans la politique, les méthodistes ambitieux, intrigants et possesseurs de vastes domaines, dirigent le pouvoir depuis le jour où Kaméhaméha Ier les appela dans son royaume. Avec la Bible, ils importèrent la monarchie représentative ; le roi gouverne encore aujourd'hui avec un conseil de ministres et une assemblée. Cette constitution implique la création d'un grand nombre de places que les méthodistes font occuper par leurs favoris. De cette manière, ils entourent d'une ombre de cour une ombre de roi, qui gouverne d'après les indications réformées. Ceci dit, on s'explique aisément que des personnages fort nombreux pour un État minuscule occupent la scène officielle, et que tous les jeunes gens désireux d'arriver, embrassent le protestantisme.

La race américaine, forte et puissante, a communiqué au peuple hawaïen une certaine activité. Que si l'on considère les Polynésiens dans d'autres régions, à Taïti, à l'archipel Noukahiva, aux îles Gambier, on ne peut constater que sa stagnation et son impuissance. Ici, commerce, finances, politique, rien ne demeure étranger à la population. Mais la race polynésienne est trop chétive pour supporter le poids d'intérêts si divers ; le Hawaïen plie sous le faix. Il est transformé, mais cette transformation lui coûtera la vie.

Tout à coup, paraît sur le flanc de la colonne le grand maréchal du palais, couvert d'or, de broderies, d'aiguillettes, de panaches ; pareil à un chef d'armée qui jette un coup d'œil sur ses troupes, il arrête ses

dernières dispositions et commande : « En avant ! » Le cortége s'ébranle, avec ordre d'abord ; mais peu à peu, tout se mélange en un tohu-bohu indescriptible ; la boue frappée par les bambous qui jonchent la chaussée, rejaillit sur les invités ; les robes des femmes indigènes traînent dans la fange, et c'est en fort piteux équipage que les groupes entrent dans l'enceinte qui leur est réservée.

Voici les dispositions prises pour la cérémonie : la vérandah du palais, destinée aux invités de distinction, communique par une plate-forme avec une sorte de pavillon octogonal où doit prendre place la famille royale. Vient ensuite un amphithéâtre demi-octogonal (ce polygone régulier joue dans l'architecture hawaïenne un rôle prépondérant), entouré de gradins et couvert d'une surface tronc-conique ; disons pour les esprits mathématiques que le tout rappelait la coupe d'un cirque forain, par un plan vertical mené par l'axe. Ce demi-cirque pouvait contenir cinq mille personnes, et quand le cortége y fut assis, il restait beaucoup de places vacantes.

Le pavillon du centre où va se jouer l'acte principal, a l'aspect d'une volière dorée, enluminée, couverte d'oriflammes, enguirlandée de flots de gaze, ornée d'écussons aux couleurs des grandes nations du monde. L'Amérique occupe le milieu ; l'Allemagne et l'Angleterre, les deux places d'honneur ; on a relégué à l'écart notre pavillon national presque inconnu et tenu en suspicion. Peu à peu, les agents diplomatiques, les états-majors des bâtiments étran-

gers, font leur apparition. Les ministres et officiers de la cour hawaïenne arrivent un à un. De la vérandah on aperçoit, entre les colonnettes du pavillon, la foule indigène assise dans le grand octogone. Un silence relatif règne parmi les masses populaires; aucun sentiment de curiosité; cette cérémonie, dont personne ne comprend l'à-propos, semble peu propre à dérider les sujets de Kalakaoua. Pourquoi, me disait-on, n'avoir pas fait revivre, à cette occasion, les anciennes coutumes, les vieilles traditions du fondateur du royaume? Que n'aurait-on point gagné en pittoresque et en intérêt? A coup sûr ou eût gagné en pittoresque; à coup sûr, le peuple eût applaudi; mais Kalakaoua, concurrent heureux de la reine douairière, de cette descendante des Kaméhaméha qui représente la tradition, pouvait-il raisonnablement évoquer de pareils souvenirs? C'eût été, de parti pris, fournir des armes à ses détracteurs. Le roi évita donc cet écueil; mais il prit des anciennes coutumes juste la quantité nécessaire et suffisante pour introduire une pointe de haut comique dans la mise en scène. Ainsi la plate-forme qui relie le pavillon à la vérandah, ornée de statues et de vases, supporte une double rangée d'indigènes porteurs de longues lances à plumets; ces comparses, vêtus à l'européenne, habit et pantalon noirs, chapeaux de soie invraisemblables, disparaissent à demi sous d'épaisses pèlerines en plumes jaunes et rouges, anciens attributs de l'aristocratie maorie.

Certes, nous avons vu des souverains orientaux

entourés de splendeurs; nous avons vu feu Tu-Duc, l'empereur d'Annam, environné de ses grands dignitaires dans la triple enceinte de son palais d'Hué; Norodom et ses bayadères; le roi de Siam, Somdetch Phra Paramendr Chulalonkorn, au milieu de toutes les splendeurs accumulées pour son sacre. Aucune fausse note ne troublait l'harmonie de ces spectacles; on pouvait les qualifier de barbares, soit; mais chacun s'accordait à reconnaître l'originalité dont ils étaient empreints. A Honolulu, dans cette solennité sans enthousiasme, ce ne sont qu'accoutrements hybrides, gravité prétentieuse, mélange de raffinement et de barbarie; l'antithèse suit partout le spectateur et se plante devant lui quand il s'arrête.

Cependant, le cortége royal va défiler, l'aristocratie du royaume, gagnée par l'influence américaine, proteste par son absence; aussi le cortége se réduit-il à son minimum. Voici le maréchal du palais et celui du royaume; le révérend Mackintosh, aumônier de Sa Majesté; le président de l'assemblée législative, le chancelier; tous ces personnages sont Américains : profil anguleux, taille élevée; ce sont plutôt des automates que des figures vivantes. Escortées de leurs précepteurs et gouvernantes, voici les princesses, qu'un œil exercé discerne vaguement sous le satin bleu de lumière, blanc et rose, le velours cramoisi, les plumes, les perles, les dentelles. Derrière elles, on porte sur des coussins les nombreuses décorations du roi, le sceptre, la main de justice, l'épée d'État, les couronnes.

Le roi, de haute taille, domine l'assistance ; il est nu-tête et vêtu d'un uniforme de général austro-hongrois : pantalon bleu, tunique blanche, larges rubans en sautoir, poitrine constellée de décorations. Je dois dire ici que les Hawaïens, peu Américains en ceci, m'ont paru les gens les plus décorés du monde. S. M. Kalakaoua est déjà fondateur de trois ordres, y compris la « Couronne hawaïenne » qu'il inaugure aujourd'hui. De plus, il fait partie d'une multitude de chevaleries étrangères, ainsi que le maréchal du palais va nous l'apprendre tout à l'heure.

La reine (*vera incessu patuit dea*), affligée d'un commencement d'obésité, porte une robe de faille blanche décolletée, brodée d'or et de perles; une tunique de velours bordée d'hermine, le tout enchevêtré de dentelles. Mais quel contraste ! la blancheur éclatante des étoffes, à côté d'un teint qui possède le lustre et la couleur du marron d'Inde. Comparer la reine et les princesses à une famille d'hippopotames égarés dans les neiges serait, à coup sûr, le comble de l'irrévérence ; mais le moyen de résister à la justesse d'une comparaison, pour peu que l'on se pique d'être sincère ? Deux pages, dont l'emploi ne semble point une sinécure, transportent la traîne pesante au bout de laquelle oscille majestueusement la reine Kapiolani, femme de Kalakaoua.

A peine le cortége a-t-il pris place dans le pavillon, que, en signe de réjouissance, un hymne chanté sur un air lugubre ébranle les airs. Puis le maréchal du palais s'avance vers le roi et récite un premier dis-

cours. On présente à Sa Majesté le manteau de plumes et le casque d'osier, attributs du pouvoir suprême au temps de Kaméhaméha : « Je jure, s'écrie le roi, de maintenir intacte la Constitution du royaume et de gouverner conformément aux lois. » Alors le chancelier, qui joue dans la solennité un rôle très-actif, remet à Sa Majesté une épée, symbole de la justice; le manteau royal, image du savoir et de la sagesse; un anneau, signe de la dignité royale; le sceptre, emblème du pouvoir.

Un des princes se présente alors avec les couronnes; intimidé, il ne sait trop quelle contenance tenir; il roule de grands yeux; on devine qu'une rougeur subite envahit son visage bronzé, et ses mains éprouvent des tressaillements involontaires. Le trouble de cet infortuné augmente visiblement, quand le chœur entonne une de ces hymnes protestantes, si bien en rapport avec le caractère peu expansif des indigènes :

« Père tout-puissant! nous apportons au roi de « l'or et des pierres précieuses; de l'or, symbole du « véritable amour; des pierres précieuses, tirées de « la mine cachée, étincelantes comme la gloire, « comme la gloire de cet archipel, qui croît en paix « et en richesses. L'or et les pierres précieuses vont « couronner notre roi, l'héritier de ses puissants an- « cêtres, choisi par toi, Père tout-puissant, à qui « reviennent l'amour et la gloire. *Amen.* »

Le chœur se tait à peine, et déjà les couronnes passent successivement entre les mains du président

de l'assemblée législative et du chancelier, pour tomber enfin dans celles du roi. Le souverain, d'un geste rappelant celui de 1804, se couronne lui-même et place l'autre couronne sur la tête de la Reine : « Recevez, dit-il, cette couronne, ô vous qui êtes « appelée à partager le pouvoir. » Ce nouvel attribut de la puissance royale hawaïenne est orné de larges feuilles de *taro,* légumineuse qui croît partout en Polynésie; sa forme générale rappelle la couronne fermée de Charlemagne. Au même instant, le canon gronde; le chapelain du palais récite une courte oraison, et l'infatigable chœur reprend :

« Chantez, ô îles, avec allégresse! remerciez bien « haut le Père tout-puissant qui permit à l'archipel « de former cette union, base de la force et du pro- « grès, parmi les puissants de la terre. Louange à « toi, ô mon Dieu, qui dirigeas notre chef et roi le « long des sentiers du monde et qui l'as fait asseoir « sur un trône élevé par toi dans les cœurs de ton « peuple. Chantez, ô îles, avec allégresse! remerciez « bien haut le Père tout-puissant, remerciez-le par- « tout et toujours. *Amen.* »

Ces cantiques tombaient périodiquement, comme des douches, sur l'assistance. Feu Offenbach aurait découvert des contrastes piquants entre cette grave musique, l'attitude et la tenue de la cour hawaïenne.

Cependant, le roi se lève comme mû par un ressort, et le cortége, reformé dans le même ordre, quitte le pavillon. Au premier rang, le roi et la reine, couronne en tête, le manteau de plumes sur les épaules,

le sceptre à la main, s'avancent gravement. La musique royale fait entendre la marche du *Prophète* (ô mânes de Meyerbeer!); une nuée de petites filles indigènes, enfants de chœur de cette procession profane, la peau couleur de très-vieux chêne, habillées de gaze rose, éparpillaient des fleurs sous les pas des Majestés désormais consacrées... Chacun levait instinctivement la tête : on s'attendait à voir le rideau descendre lentement de la frise. Il descendit, en effet, et très-rapidement, sous forme de pluie torrentielle, ce qui empêcha l'inauguration de la statue de Kamé-haméha Ier, qui devait suivre le couronnement. Cette dernière cérémonie (elle eut lieu le 14) répondait beaucoup mieux que l'autre aux aspirations du peuple; car la légende du fondateur de la dynastie est entourée d'une auréole qui la fait rayonner à travers l'espace. Depuis le matin, les groupes populaires se formaient autour de la statue voilée ; on discutait avec animation ; on racontait les hauts faits du héros. A midi, sous les rayons d'un soleil implacable, le roi, ses ministres, les agents diplomatiques, les officiers étrangers prennent place sur une estrade élevée en face du monument ; la famille royale occupe les fenêtres du palais et la vérandah. Le roi enlève lui-même le voile qui cache la statue à tous les regards ; des salves d'artillerie retentissent; des oriflammes couronnent le palais et les maisons; un long cri de joie s'échappe de six mille poitrines : voilà la véritable fête nationale.

Debout, en face de l'entrée de Iolani, Kamého-

méha porte le manteau fourré de plumes et le casque d'osier ; la main droite en avant, il semble répéter ce qu'il disait en quittant ce bas monde : « Restez dans la bonne voie que j'ai tracée. »

La statue découverte, S. Exc. Murray Gibson, ministre des relations extérieures, se mit en devoir d'étaler en un discours le panégyrique du roi défunt. Longtemps il tint l'assemblée courbée sous les foudres de son éloquence. Pour tout dire, M. Gibson fut prolixe, quoique moins nuageux que l'aumônier du palais. Avec abondance d'épithètes et accumulation de figures de rhétorique il fit, en langue anglaise, un éloge pompeux du chef de la dynastie hawaïenne. Il assimile le héros de la Polynésie à ceux de l'Asie et de l'Inde ; il le compare à Alexandre et à César ; à Egbert, le fondateur de l'heptarchie ; à Pierre le Grand, qui jeta les bases d'un empire dans les marais de la Moscovie. Enfin, dans une péroraison vivement attendue, échauffé par l'exorde et la narration : « Oui, grand chef, s'écrie l'orateur, nous jurons devant toi que tout véritable Hawaïen, tout ami d'Hawaï, préservera l'indépendance de l'empire que tu fondas par la bravoure et la sagesse ! » C'était le nœud de la pièce ; il fallait laisser l'auditoire sous cette impression.

Pendant que l'estrade se vidait peu à peu, le peuple, accouru de toutes parts, se pressait autour du piédestal, pour contempler de près les traits de cet homme de bien qui organisa son pays pour la postérité. L'un d'eux me racontait, en mauvais anglais, une anecdote

rappelée par M. Gibson et qui, je l'avoue à ma honte, m'avait échappé. Au temps de Kaméhaméha Ier, le bois de sandal formait la principale richesse du pays, et, afin d'assurer l'avenir, le roi ordonna d'épargner les jeunes plants de cette essence : « Vous êtes vieux, lui disaient ses officiers, vous mourrez bientôt; qui exploitera le sandal, plus tard? » Après moi, le déluge, aurait dit un moderne. « N'ai-je pas des fils ? répliqua le conquérant indigné; je leur léguerai les jeunes sandals. »

En rentrant au palais, après avoir franchi une double haie d'huissiers et une masse compacte de chambellans, je trouvai la consternation répandue sur tous les visages, et j'attribuais, sans hésitation, la cause de ce trouble au discours de M. Gibson, quand un grand bruit m'obligea à faire amende honorable. Le ministre des finances, bien malgré lui sans doute, s'était livré à de trop copieuses libations. L' « Excellence indigène » riait à gorge déployée, bousculait la grave assistance, se montrait fort gênante, en un mot. Cette escapade valut à son auteur une disgrâce ; le même soir, le roi le remplaçait dans sa charge, et l'on prétendait, à Honolulu, que cette justice sommaire porterait un coup fatal à la popularité de Kalakaoua : l'abus de l'alcool est, en effet, considéré, dans l'archipel, comme une faute sans gravité (la consommation annuelle dépasse soixante-quatre mille litres). « C'est pourtant dommage, répétait l'infortuné, dégrisé par ce revers subit ; pauvre habit, que je mettais pour la première fois et qui m'a coûté six cents dollars! »

Le roi n'était pas au bout de ses tribulations. Le soir de ce même jour, Iolani-Palace étincelait de lumières ; le roulement prolongé des voitures, l'animation extraordinaire qui régnait aux alentours, annonçaient une grande fête : il y avait dîner de gala. Certes, les décors, les cristaux, l'argenterie, les toilettes, rien ne laissait à désirer. Mais, dans la journée, le roi, voulant faire une nouvelle concession à la famille si populaire des Kaméhaméha, avait eu la malencontreuse idée d'instituer de nouvelles princesses et de signer un règlement qui déterminait la préséance entre les dames de la cour. Excellent moyen de se créer autant d'ennemies que de princesses, moins une : la première. Voyant en outre que la veuve de Kaméhaméha IV, la reine Emma, jouait à la cour un rôle mal défini, il lui donna le pas sur ses deux propres sœurs, et celles-ci, gonflées de dépit, préférèrent ne point assister au dîner que s'asseoir à un rang inférieur à celui qu'elles s'attribuaient. Il fallut donc, au dernier moment, intervertir les rangs et changer les places, opérations qui causèrent de nouveaux déboires, conséquence inévitable de rapprochements intempestifs. Exemple : la femme du consul d'Angleterre se leva et disparut ; le consul, son solennel époux, protesta, fort heureusement, par un silence glacial. Ainsi, nous échappions miraculeusement aux toasts anglais, à la santé de la reine, aux vœux de la perfide Albion pour la prospérité d'Hawaï.

En plaçant au compte des profits et pertes les convives qui s'abstinrent ou se retirèrent, il resta trente-

six personnes. Les toilettes féminines étaient plus exagérées encore que celles du couronnement. Incapable de promener leur magnificence sous les yeux du lecteur, je me contente de louer le goût qui présida à leur création en ajoutant qu'une couturière soucieuse de sa réputation eût refusé une commande de l'espèce, à la simple inspection de ses clientes.

Le roi occupe le centre de la table, la reine en face de lui ; les princesses Poomaïkelani et Kekaulike disséminées entre le corps diplomatique et les officiers étrangers. Des parchemins aux armes de Kalakaoua se dressent devant chaque convive : ô Brillat-Savarin! Le potage Windsor côtoie le filet de veau; le faisan rôti s'étale à côté de la dinde bouillie. Et le Vatel du palais est encore plein de vie! Il est vrai que la marée, loin d'avoir manqué, se présente abondamment sous la forme de mulets frits entassés. Une douzaine de Maoris en culotte courte et habit galonné d'argent errent anxieux autour de cette table qui ressemble à une succursale du musée Grévin : « mutisme » semblait le mot d'ordre. Sa Majesté, émue sans doute par les incidents de la journée, observait un silence religieux, et chacun se conformait à l'étiquette. Ce calme de nécropole n'était troublé que par la chute d'une assiette ou par le bruissement de la pluie qui ruisselait à l'extérieur. Aussi les illuminations et le feu d'artifice inscrits au programme furent remis au beau temps.

Dois-je faire mention du bal de la cour donné peu après? On devait danser à l'extérieur, sous une

tente ; mais la pluie obligea le roi à abandonner les scrupules qu'il nourrissait à l'égard du peu de solidité du palais, et l'on ouvrit le grand salon. Dès les premières mesures, le quadrille d'honneur fut mis en désarroi par la fuite d'une danseuse ; on eut beaucoup de peine à le réorganiser. Puis Kalakaoua, peu désireux de tenter un nouvel essai, se retira dans un boudoir où les invités se succédèrent par petits groupes : on y buvait du wisky à l'indépendance hawaïenne. Les danseuses, frustrées de la même ressource, fondaient en eau sur leurs siéges ; à peine pouvaient-elles, de temps à autre, saisir au vol un rafraîchissement : les laquais avaient-ils reçu des recommandations analogues à celles de M. Choufleuri ?

Les Américains ont vu cette cérémonie d'un œil assez calme. A la vérité, on sent percer leur dépit ; ils se moquent du faste déployé par les Hawaïens ; ils passent au crible chaque détail de l'étiquette, et le transpercent de leurs flèches acérées : « Kalakaoua fait fausse route, me disait l'un d'eux ; son couronnement, au lieu de grandir sa cause, l'a ridiculisé tout simplement. » Mais, je le répète, au fond une telle manifestation leur importe peu ; ils sentent de quel faible poids cette cérémonie pèsera sur les événements futurs, et, répondant *in petto* à M. Gibson qui jure de maintenir l'indépendance hawaïenne, ils se disent : « Tout vient à point à qui sait attendre. » D'ailleurs, le traité de réciprocité, élaboré de longue main, est, au point de vue politique, pour le gouver-

nement de Washington, de l'argent placé à gros intérêts. Cette convention stipule, en termes généraux, l'entrée en franchise des produits de l'archipel aux États-Unis, et réciproquement. Or la partie n'est point égale ; si les planteurs indigènes y trouvent leur compte, le fisc américain subit, de ce chef, une perte appréciable. Voici, par exemple, le sucre qui tend à prendre aux îles Sandwich un développement hors de toute proportion ; ce produit s'écoule aisément à San-Francisco, et rapporte aux Hawaïens de fort beaux bénéfices. Grâce à ce régime, une prépondérance de plus en plus marquée s'accuse entre les relations commerciales des deux pays.

Supposons que le gouvernement de l'Union dénonce le traité : les propriétaires d'Hawaï ne pourront qu'opter entre la ruine ou l'annexion. La politique américaine se borne donc à attendre une circonstance favorable ; elle saura choisir.

Les serres de l'aigle se sont posées sur l'archipel ; tous les citoyens de la libre Amérique savent que le drapeau de l'Union flottera bientôt sur le palais des Kaméhaméha.

VII

NOUKAHIVA

Peu d'années après la découverte de Guanahani par Christophe Colomb, les Espagnols fondèrent les empires du Mexique et du Pérou. Mais l'Espagne, qui, dès cette époque, avait le droit d'inscrire au fronton de l'arsenal de Cadix : « *Tu regere imperio fluctus, Hispane, memento* », ne pouvait arrêter là ses investigations, d'autant plus que son objectif (arriver par l'ouest aux îles aux épices) n'était pas atteint, et que ces colonies nouvelles jetées sur les côtes des deux mers allaient servir de point de départ aux voyages ultérieurs. Du littoral américain, et en particulier du Pérou, d'intrépides navigateurs lancés dans l'immensité de cet Océan qui couvre le tiers du globe, ne tardèrent pas à ajouter de nouvelles découvertes au domaine géographique, déjà si singulièrement étendu. En 1595, l'un d'eux, Mindanao, reconnut à quinze cents lieues de la côte péruvienne un groupe d'îles qu'il nomma archipel des Marquises, en l'honneur du marquis de Cañete, gouverneur du Pérou.

Après Mindanao, beaucoup d'autres navigateurs visitèrent l'archipel. Les baleiniers, occupés à poursuivre les cétacés, nombreux alors dans la mer australe, choisirent les îles de Noukahiva comme lieu de rendez-vous. Véritables écumeurs de la mer, hommes injustes et cruels, ils s'attirèrent par leurs excès la haine des indigènes. L'archipel était habité par des peuplades de race rouge qu'on appela *Kanaks,* mot dérivé, dit-on, du sandwichien *kanaka,* autochthone. C'étaient des colosses tatoués des pieds à la tête, parlant un langage rude, guttural, hérissé de consonnes; géants d'un commerce facile avec les étrangers, ils se livraient entre eux des combats acharnés et dévoraient, dans d'effroyables orgies, les cadavres des ennemis tués pendant les batailles. Le pouvoir despotique sous lequel pliaient ces anthropophages n'était point fait pour adoucir leurs mœurs. Asservis sous le joug de brutes sanguinaires, les *taouas,* soumis à des chefs qui les entraînaient dans les vallées voisines, les guerres de tribu à tribu donnaient lieu à des massacres et à des *vendettas* sans nombre. Ces *taouas,* investis de fonctions multiples, exploitaient le fanatisme et la crédulité des insulaires, en soignant les malades, en jugeant les crimes et en servant les dieux. Et cette dernière fonction avait son importance, l'Olympe des anciens Marquisiens étant fort peuplé; c'est du moins ce qui ressort des déclarations des vieillards. On cherche en vain chez les naturels un livre, une pierre, un monument, dont l'étude puisse jeter quelque jour sur ce passé téné-

breux. Débrouiller le chaos de leurs croyances n'est donc point chose aisée. On pense qu'ils songeaient vaguement à une migration des âmes vers un monde mystérieux, séjour de félicité accommodé, sans doute, par les taouas, au génie de ce peuple enfant. (Mahomet fit-il autre chose en donnant le Coran aux Arabes ?) Une place d'honneur dans cet empyrée était vraisemblablement promise aux guerriers morts dans les combats et à ceux qui avaient acquis, au milieu de leurs rixes sanglantes, le plus grand nombre de chevelures.

Toute leur religion consistait en sacrifices humains et en scènes de cannibalisme, devoirs faciles à remplir pour un peuple ayant atteint ce degré de férocité. Aussi aucune peine n'était-elle prévue pour l'éternité, de telle sorte que les Marquisiens abandonnaient cette vie sans crainte, sinon sans regret.

Tou-pa, divinité impitoyable, était le Jupiter de l'Olympe noukahivien. Tama-oua était le dieu du cocotier; Tiki, le dieu de la pêche et du tatouage, le plus connu et le plus populaire. On trouve encore partout ses idoles : il ressemble au Bouddha chinois.

Leur histoire sacrée, fort simple, est entièrement consacrée à ces quelques îles perdues dans l'Océan.

Voici, par exemple, la création : un jour, le dieu Tiki se promène en pirogue sur la mer bleue; en pêchant à la ligne, il ramène du fond les îlots qu'il appela Noukahiva [1]. Peu après, il errait sur les plages

[1] Ce *pêcheur d'îles* se nomme Mahoui aux îles Sandwich et Tangaloa aux îles Tonga.

de son nouveau domaine, en rêvant aux moyens de peupler cette solitude : il se baissa, prit du sable, en créa une femme qu'il nomma Ohina et eut d'elle des enfants qui se répandirent dans l'archipel. Le cruel dieu Tou-pa semble être l'incarnation du mauvais génie. Il entendait que son culte fût exactement desservi, se réservant de punir impitoyablement la moindre infraction à ses volontés. Dans un accès de colère, il éleva les eaux de l'Océan jusqu'aux plus hauts sommets de Noukahiva : presque tous les habitants périrent. Mais il n'en vint à cette extrémité qu'après avoir essayé un autre châtiment : il existe à Noukahiva des mouches microscopiques, les *nonos*, qui causent des douleurs plus cuisantes que les moustiques; la ténuité de ces insectes leur permet de s'infiltrer partout; jamais on ne croirait qu'un corps aussi petit puisse contenir autant de férocité. Tou-pa fit entrer dans un coco tous les *nonos* de l'archipel; il cassa le fruit entre les deux îles Oua-pou et Noukahiva, et en lança une moitié sur chacune d'elles. Depuis lors, des nuées de *nonos* infestent les deux îles, et les malheureux descendants des premières peuplades, affligés du péché originel, continuent à subir un châtiment dû à l'indifférence de leurs ancêtres.

Dès 1842, l'amiral Dupetit-Thouars prit possession de l'archipel au nom de la France; mais pendant longtemps la métropole oublia sa nouvelle possession : l'éloignement de ces terres, le manque d'organisation, des difficultés de tout genre, peut-être aussi le

peu d'empressement que les Français mettent, quoi qu'on en dise, à s'expatrier, furent cause que la colonisation n'y fit aucun progrès. Cependant, la France se souvint un jour de sa colonie océanienne : c'était en 1851, au lendemain du 2 décembre. L'empire avait intérêt à éloigner, sinon à faire disparaître les plus zélés partisans du gouvernement républicain : Noukahiva, presque aux antipodesd e Paris, réunissait les conditions d'un internement sûr; on y expédia quelques agitateurs, entre autres Gent et Longomazzino, qui ne furent relâchés qu'en 1854.

Essentiellement volcanique et tourmenté, l'archipel, probablement formé par les sommets épars d'un continent submergé, comprend sept îles; la plus importante, Noukahiva, possède l'excellente baie de Taïo-haé, entourée de hautes montagnes. Une fois entré dans le havre, on n'aperçoit de toutes parts que rochers déchiquetés, blocs suspendus aux crêtes et prêts à rouler dans la mer, affouillements inexplicables, selles arabes découpées sur le ciel. Une végétation exubérante s'étage en gradins le long des pentes; les bouraos [1] se répandent en cascades de verdure; sur le flanc des mornes, au fond des gorges, des bois de cocotiers font songer à des plantations de chanvres gigantesques. Les touches de verdure juxtaposées sont piquées de points blancs et noirs. Regardez avec attention : ces points remuent, montent, descendent, s'arrêtent pour se mouvoir de nouveau; ce sont des

[1] *Hibiscus tiliaceus* des botanistes.

taureaux, des chèvres, des moutons à l'état sauvage, au milieu de la vaine pâture.

Taïo-haé, capitale de Noukahiva et de tout l'archipel, est déjà un centre de civilisation, relativement aux autres villages éparpillés dans les îles : elle est le point de départ de plusieurs routes; ses maisonnettes, groupées autour de la baie, commencent à subir la loi de l'alignement ; quelques réverbères brûlent chaque soir pendant une heure au moins; et l'eau potable, amenée des sommets, se répand dans les habitations; je ne puis dire que le précieux liquide monte à tous les étages, chaque case n'ayant qu'un simple rez-de-chaussée. La ville commence à la *résidence* et se termine à l'évêché ; les deux pouvoirs, l'un effectif et officiel, l'autre moral et non moins effectif, ignorant s'ils seraient toujours compatibles, ont mis un kilomètre entre eux.

La première maison qui frappe nos regards est ornée d'une enseigne sur laquelle on lit : « John Hart and C°. » Noukahiva ne déroge pas au régime de toute colonie française; j'entends par là que le trafic n'y est point aux mains de nos nationaux. Nous verrons plus loin que le commerce de l'archipel est centralisé par deux maisons, toutes deux étrangères : depuis trente ans, il n'est venu à Taïo-haé qu'un seul bâtiment de commerce français, tandis que sept ou huit navires allemands y mouillent chaque année.

Tournons à gauche et suivons l'unique chemin de la ville, au bord de la mer, ce chemin sur lequel le feu roi Témoana, vêtu de rouge et cramponné à la

selle d'un cheval chilien, se livrait jadis à des courses échevelées. Ombragées par des bouraos, quelques maisonnettes de bois jetées en désordre à droite de la route se dressent au sommet de plates-formes de pierre; autour, des terrains vagues envahis par les cassiers et les goyaviers. De loin en loin, des ponts enjambent les petits ruisseaux qui dégringolent des pics. La mer bleue vient mourir en clapotant à gauche du chemin; quelquefois la houle de haute mer pénètre dans le fer à cheval; de pesantes volutes déferlent sur la plage, et le vent éparpille leurs crêtes en poussière lumineuse. A l'horizon, l'île de Ouapou, hérissée d'obélisques et d'aiguilles taillés par les agents atmosphériques, se montre entre ces deux îlots couverts de bois de fer qui gardent l'entrée de la baie et que l'on a si justement nommés les *sentinelles*. Des groupes d'indigènes passent avec leur tatouag eindigo; on dirait qu'ils portent sur le visage un loup azuré. D'autres tirent un filet sur la plage et dévorent le poisson cru, au sortir de l'eau. Voici, dans le lit d'une rivière, un immense figuier des banians dont le tronc, véritable faisceau de tiges adventices, ne mesure pas moins, m'a-t-on dit, de soixante-quinze pieds de tour. Ce colosse végétal servait autrefois de refuge à des nuées de perruches, de tourterelles, de rossignols; les collectionneurs en ont fait un tel massacre que, depuis longtemps, le banian étend tristement ses longues branches en formant des abris dont aucun être ne profite.

Quelques pas encore; nous arrivons à la maison

de la reine Va-hé-ké-hou. La souveraine de Noukahiva s'avance à notre rencontre : ses cheveux ondulés et grisonnants flottent sur ses épaules; sa robe de mousseline blanche fait ressortir une couleur de peau semblable à celle du bois de fer. Cette bonne vieille n'entend pas un mot de français; heureusement, madame Élisabeth, interprète et dame d'atour, nous offre ses services. Nous entrons dans une petite pièce carrée : quelques chaises, le fauteuil de la reine, une table au milieu, c'est tout l'ameublement. Une lithographie encadrée d'or représente l'impératrice Eugénie; au bas, une étiquette collée sur le verre cache le nom du personnage et porte ces mots, écrits à la main : « Maréchale de Mac Mahon. » Les Noukahiviens se contentent, à chaque révolution, de changer l'étiquette : c'est rapide et économique.

— Nous sommes heureux de rencontrer la reine chez elle, et de pouvoir lui présenter nos respects.

— Je reçois toujours les Français avec plaisir.

— La reine semble souffrante ?

— Je suis un peu enrhumée, et j'ai mal aux yeux.

Or, un violent courant d'air balayait la chambre. Je me précipitai pour fermer l'une des portes; mais la reine m'arrêta :

— Non, non, vous seriez mal : il fait trop chaud aujourd'hui ; mon indisposition passera comme elle est venue.

Deux ou trois poules, blanches comme la neige, font irruption dans l'appartement.

— Ces jolies poules sont à la reine ?

— Oui, je les aime beaucoup; elles sont si bien apprivoisées !

Et, machinalement, je considérai les mains de Va-hé-ké-hou couvertes de méandres bleuâtres; de temps à autre, un pied nu, constellé des mêmes hiéroglyphes, dépassait le bas de sa robe.

— La reine a, sur les mains, des tatouages d'une remarquable finesse.

— Oh ! j'ai souffert cruellement, j'ai beaucoup pleuré quand les taouas m'ont fait cette opération. Pendant plusieurs jours, mes mains restèrent grosses comme des méis [1]. C'est en vain que je suppliai ma mère de mettre fin à mon supplice; tout fut inutile : il fallait que le tatouage des mains et des bras jusqu'à l'épaule, des pieds, des genoux, de la bouche et des oreilles, révélât ma noble origine. Ah ! si ma mère avait eu les mêmes idées que le roi de Vaïtahou ! Et, pendant qu'elle parlait, de petites lignes bleues perpendiculaires au sens de la bouche semblaient des muscles visibles, chargés d'assurer le mouvement des lèvres.

Madame Élisabeth, avec un verbiage dont elle avait déjà fait preuve, compléta par quelques renseignements ce que S. M. Va-hé-ké-hou venait de nous dire :

— Le tatouage exécuté au commencement de l'adolescence était autrefois un honneur réservé aux chefs. Plus tard, cette coutume se répandit, et aujourd'hui chaque Noukahivien est plus ou moins couvert

[1] Fruit de l'arbre à pain.

de ces anciennes marques de noblesse. Vous en rencontrerez partout; les uns portent une bande bleue (que nous nommons *hiamoé*), large de deux doigts, étendue sur les yeux : il est incontestable que cette ligne sombre fait valoir l'éclat du regard, et qu'elle rend énergique l'expression du visage. D'autres se font tatouer entièrement la figure et se couvrent même le corps de ces stigmates, de façon à produire l'illusion d'un vêtement. Le tatouage des femmes, ordinairement plus léger, ne comporte en aucun cas ces bandeaux bleus sur le visage. Examinez ceux de la reine; ils méritent vraiment d'être cités comme le modèle du genre. Exécutés par différents artistes de l'île de Oua-pou (ce sont les plus habiles de tout l'archipel), on dirait que l'ensemble est l'œuvre d'un seul homme. Voici d'abord, sur les mains, des lignes légères en forme d'écailles; puis les dessins s'agrandissent; voilà des bracelets, puis des cocotiers, des poissons. Et ces tatouages sont des symboles : les écailles rappellent Tiki, le dieu de la pêche; le porc et le requin représentent la nourriture des indigènes; le cocotier balance son plumet au-dessus des îles et fut planté à Taïo-haé par le dieu Tama-oua, ancêtre du mari de S. M. Va-hé-ké-hou, le feu roi Témoana. Cette pratique devient de plus en plus rare, Monseigneur ayant défendu de condamner les enfants à ce genre de supplice : on peut donc dire que, traquée par la civilisation, cette coutume barbare tend à disparaître. Pourtant, les indigènes qui, de père en fils, pratiquent cette industrie, trouvent

encore de l'ouvrage ; un Américain l'éprouva naguère à ses dépens. Cet original voulait épouser une Marquisienne de mes amies; mais celle-ci lui déclara qu'avant de songer à une semblable alliance, il fallait qu'il se décidât à passer par les mains des tatoueurs. « Qu'à cela ne tienne », répondit l'autre, et il partit pour l'île de Oua-pou. Il choisit les dessins les plus excentriques, les artistes les plus réputés, et, trois mois après, il revient tatoué des pieds à la tête, c'est-à-dire absolument défiguré. « J'ai changé d'avis, lui dit la belle en riant; d'ailleurs, je n'épouserai jamais un homme aussi ridiculement docile. » L'Américain éconduit conserva son tatouage et le célibat : il promène fort tristement l'un et l'autre dans les chemins de l'île.

Ces dessins, qui enlacent le corps dans un réseau d'ondulations, s'exécutent avec des instruments grossiers. Les artistes percent l'épiderme à l'aide d'une sorte de peigne à dents très-aiguës, sur lequel ils frappent avec une baguette. Puis ils répandent dans les trous ainsi formés de la poudre de *kokuu* mélangée au suc astringent du bananier. Pour subir la loi de la mode, cet odieux tyran, le patient supporte d'atroces douleurs sans faire entendre une plainte. Cette opération produit parfois des accidents inflammatoires assez graves pour entraîner la mort. Il y a une vingtaine d'années, le roi de Vaïtahou, celui dont la reine parlait tout à l'heure et qui passait pour l'homme le plus orgueilleux de l'archipel, instruit par l'expérience et désireux de se signaler

par une bizarrerie, interdit le tatouage à tous ses enfants. C'est le même qui hébergeait un vieil Européen à barbe blanche, en échange de cette barbe mise en coupe réglée et qui servait à confectionner des aigrettes pour les jours de fête.

Pendant que madame Élisabeth parlait, un chat, deux chats, huit chats étaient entrés à la file indienne : la reine adore les poules et les chats. Une dernière question qui, à cette longitude, n'a aucunement l'importance que nous lui connaissons en Europe :

— Quel âge a la reine ?

— Oh ! je ne sais pas, répondit-elle ; demandez à Monseigneur ; quand il vint à Taïo-haé, j'étais déjà grande. — En Océanie, les notions de l'espace et du temps font entièrement défaut aux indigènes : ils se laissent vivre, sans regretter le passé, sans songer à l'avenir, oubliant ce qu'ils ont fait la veille, ne sachant ce qu'ils feront le lendemain.

La reine, très-dévouée à la France, n'a jamais cessé d'exercer sur les indigènes une influence considérable, influence qu'elle met intégralement au service de notre cause. Il y a dix ans, pendant une révolte, elle se précipita entre les combattants, et son attitude énergique amena la cessation des hostilités. La France reconnaissante lui alloue journellement une ration réglementaire (la même que l'on délivre aux soldats et aux cantinières), sans préjudice d'une pension annuelle de six cents francs : il est vrai que le budget de la petite colonie se solde en bénéfice !

Après avoir pressé les mains tatouées de la reine, il nous fut donné d'assister à une pêche au requin, sur le bord de la mer. Les indigènes, très-friands de la chair de ce squale, attaquent le requin avec une audace qu'ils payent quelquefois de leur vie. Perchés sur les rochers, les Marquisiens, entièrement nus, le harpon en arrêt, épient l'ennemi qui manifeste sa présence en montrant hors de l'eau son aileron triangulaire. Lorsqu'il arrive à bonne portée, les pêcheurs lancent leurs armes. Étourdi par le choc, le squale se débat au milieu de l'eau rougie par le sang; il plonge brusquement, revient à la surface, disparaît de nouveau, pour apparaître encore. Les indigènes vont alors le chercher à la nage, et quelquefois, à ce moment suprême, ils ont à soutenir une terrible lutte.

Nous ne pouvions passer devant la mission sans faire une visite à Mgr Dordillon. La mission joue dans l'archipel un rôle trop important, pour que le touriste n'ait pas le plus vif désir de pénétrer dans cette enceinte et de visiter les humbles prêtres si dévoués à l'éducation des jeunes Kanaks. L'évêché, bâtiment modeste entouré d'une vérandah, se cache au pied des derniers mornes de la vallée d'Oata, parmi les cocotiers, les lauriers-roses et ces curieux *puka-téa* qui élèvent à trente pieds de haut les pierres agglutinées dans les replis de leurs racines.

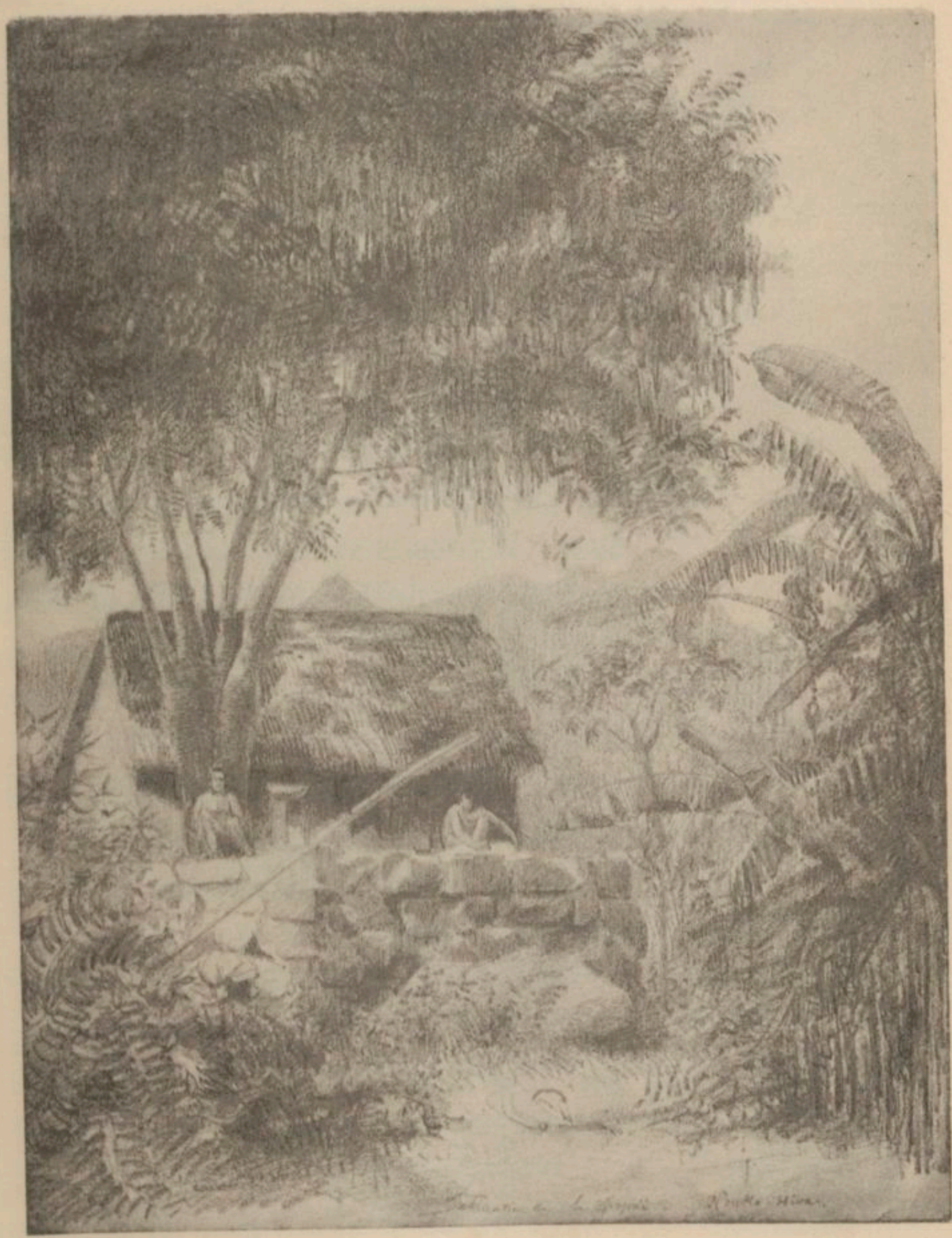
Mgr Dordillon, évêque *in partibus* de Cambysopolis, vétéran de la cause catholique, habite l'archipel depuis 1846. Ce digne prélat ressemble positive-

ment à l'académicien Littré; des yeux vifs brillent par instants derrière ses lunettes d'or, et sa chevelure noire ne contient pas un fil d'argent. Homme fort habile, cachant une grande finesse sous une bonhomie et une politesse exquises, il exploite une surdité moyenne au mieux de ses intérêts. Doué d'une activité peu commune, il a su conquérir dans les îles une influence morale considérable. L'interprète de la reine, madame Élisabeth, donnait la mesure de cette puissance en figurant avec la main une hauteur proportionnelle à l'importance des autorités : « Le résident, » disait-elle en plaçant la main à vingt centimètres au-dessus du sol; « le gouverneur de Taïti », et la main s'élevait de vingt nouveaux centimètres; « l'amiral commandant la station navale de l'océan Pacifique », et elle montrait soixante centimètres; « Monseigneur », et la fille de la reine se haussait sur la pointe des pieds, afin de porter la main le plus haut possible. Ainsi l'évêque, et j'ai pu constater que tel est le sentiment de la population indigène, est considéré comme le pouvoir le plus important.

Mgr Dordillon joue, depuis bien des années, un rôle ingrat et difficile : sans traitement fixe, sans aucun subside gouvernemental autre que l'allocation affectée aux écoles, sans autres ressources que les dons des fidèles et les faibles sommes mises à sa disposition par l'œuvre de la Propagation de la foi, il a su faire prospérer l'établissement. Certes, il eut maille à partir avec le pouvoir; il se fit parfois des

ennemis en tranchant d'épineuses questions ou en élevant des réclamations taxées d'excessives. Mais, en somme, l'évêque est un pouvoir avec lequel il faut compter ; il a acquis une expérience que l'on ne consulte jamais en vain. Que de fois les résidents nouvellement débarqués profitèrent de ses conseils! Et puis aurait-on oublié déjà les services rendus à notre cause par Mgr Dordillon, pendant la révolte de la Dominique, en 1880 ?

Monseigneur consentit à nous faire visiter lui-même l'établissement dont il est le fondateur, et, tout en marchant, il nous faisait l'historique de la mission : « Ce fut le 4 août 1838 que les premiers prêtres catholiques débarquèrent aux îles Marquises. Ils appartenaient à la congrégation de Picpus, et cette communauté a continué jusqu'ici à fournir tous les missionnaires de l'archipel. Il y a vingt ans, la mission, dans le double but de se procurer des ressources et de soustraire les indigènes à l'oisiveté, la mission, dis-je, planta quelques terrains en coton et se livra à l'élevage du bétail. Mais ces opérations ne tardèrent pas à soulever des protestations; à l'époque troublée où nous vivons, la communauté devait avoir beaucoup de détracteurs, et ils furent nombreux, en effet. Se livrer au commerce sans payer de patente, fabrication de fausse monnaie, réclamation de bestiaux appartenant à l'État, emploi de missionnaires étrangers, et surtout d'Allemands. Tels sont les principaux griefs que l'on relève à notre charge : rien n'est plus facile que de réfuter



FABRICATION DE LA POPOI, A NOUKAHIVA.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ces accusations. Il suffit pour cela d'étaler la vérité dans toute sa simplicité.

« Les fausses pièces que l'on nous accuse d'avoir répandues dans les îles, étaient des morceaux de zinc, véritables bons avec lesquels les indigènes pouvaient se procurer à la mission des objets ou de l'argent. Mais il faut observer que la communauté ne faisait venir d'Europe aucune marchandise; elle achetait tout sur les lieux, chez les marchands patentés de Taïo-haé. En quoi cette façon d'agir lésait-elle les négociants du pays? Avions-nous besoin de patente, pour nous livrer à ces échanges?

« Notre bétail, marqué tout d'abord et lâché ensuite dans les montagnes, s'était mêlé à celui de l'État; comment, au bout de plusieurs années, reconnaître les sujets appartenant à l'un et à l'autre? On trouva que nos troupeaux augmentaient rapidement, tandis que celui de l'État diminuait à vue d'œil : ce fut le point de départ des contestations. Pour en finir, la mission céda définitivement au gouvernement l'objet du litige, moyennant un prix débattu.

« On nous reproche d'employer des missionnaires étrangers; nous avons, en effet, trois Pères allemands disséminés dans les îles; est-ce notre faute s'il entre peu de Français dans l'Ordre, trop peu pour combler les vides à mesure qu'ils se produisent? D'ailleurs, les missionnaires visés faisaient partie de la congrégation avant 1870, et il a été reconnu qu'ils ne se montraient nullement hostiles au parti français.

« Aujourd'hui, nous suivons une nouvelle ligne de

conduite; nos terres plantées en coton sont affermées, nos troupeaux vendus, et, dans ces conditions, on ne saurait nous accuser de nous livrer au commerce. Tous nos soins sont désormais acquis à l'éducation des enfants indigènes, de manière à former de nouvelles générations. Impossible d'avoir sur les Marquisiens adultes une action efficace; quoi que nous fassions, les mœurs, les coutumes restent les mêmes : quarante années d'efforts ne l'ont que trop prouvé. Isolons donc la jeunesse du reste de la population; loin des exemples pernicieux et de cette promiscuité qui règne partout, nous espérons beaucoup obtenir, et, pour commencer, nous avons séparé les filles des garçons, en interposant la largeur de l'île entre les écoles des deux sexes. »

En somme, les Pères de Picpus représentent, en Océanie, l'influence française, latine si l'on veut, de même que les missionnaires protestants représentent l'élément anglo-saxon : cette distinction capitale se fait encore sentir dans les îles définitivement annexées, Taïti par exemple. Lorsque dans ces archipels sauvages on aperçoit, au sommet des promontoires, de petites maisonnettes surmontées du drapeau tricolores, c'est un de nos missionnaires à l'avant-garde.

Je terminais cette réflexion, lorsque Mgr de Cambysopolis reprit la parole : « Voici la chapelle. » Construit par un missionnaire, le petit temple élève son clocher au milieu des graminées tropicales; rien n'y manque : statues, vitraux, lustres, fleurs artifi-

cielles, confessionnaux. Soixante petites filles chantent l'office à l'unisson. On est surpris d'entendre des voix aussi fortes chez des enfants de six à douze ans, et nous avons pu constater que, à l'inverse des indigènes de Taïti, les Marquisiens sont fort mal doués au point de vue musical; leurs voix rauques n'ont presque rien d'humain, et c'est vainement que nous cherchions dans ces chœurs les notes argentines, véritable charme des voix d'enfants.

Après avoir traversé les cours, nous visitons successivement les trois classes, l'atelier orné de machines à coudre, le dortoir à l'état rudimentaire : nattes étendues sur le plancher et solives rondes clouées longitudinalement en guise d'oreillers. L'ordre le plus parfait règne partout; une propreté rigoureuse, une ventilation fort bien comprise, achèvent de faire de l'ensemble de ces salles un établissement vraiment remarquable.

Les élèves, sorties de l'église, prennent leurs ébats dans une cour plantée de grands arbres et traversée par un ruisseau. C'est merveille de voir ces figures bronzées, ces robes blanches, bleues, jaunes, à grands ramages, s'entremêler au gros soleil et piquer de notes aiguës les verts profonds du paysage. Trois Sœurs de charité promènent gravement les ailes blanches de leurs cornettes au milieu de ce petit monde. « Dansez ! » commande la supérieure : chacun saute à la corde. « Courez ! » l'essaim multicolore se précipite dans toutes les directions, non sans quelques chutes malencontreuses. « Avancez, les chanteuses ! »

et quarante exécutantes s'alignent par rang de taille, attendant qu'on leur désigne l'air à faire entendre. Peu après ce régiment, obéissant à la baguette, entonne sans sourciller : « *Domine, salvam fac rempublicam...* » A la fin, distribution générale de bonbons; l'empressement, les bousculades, font songer que le péché appelé gourmandise est aussi capital en Polynésie que dans notre vieille Europe.

La reine, après avoir perdu la fille qu'elle eut du roi Témoana, adopta plus tard madame Élisabeth, chargée, nous l'avons vu, du double rôle d'interprète et de dame de compagnie; puis un fils nommé Stanislas, qui parle également bien le français, l'espagnol et l'anglais, sans compter le kanak, sa langue maternelle. Tel est, par droit d'adoption, l'héritier présomptif de la puissance toute morale, la plupart du temps négative, exercée par la reine. Tout jeune, on l'envoya à Valparaiso pour y compléter une éducation sommaire ébauchée à la mission de Taïo-haé. Un beau jour, il partit d'ici un Kanak; trois années plus tard, on vit revenir un centaure. Perpétuellement à cheval, il parcourt au grand galop les ravins, les fondrières, les sentiers remplis de cailloux roulants, au risque de se rompre les os. Un parchemin suspendu à sa muraille et signé de l'amiral Cloué, ministre de la marine, fait foi des marques d'attachement que le fils adoptif de Va-hé-ké-hou n'a cessé de donner à la France : c'est le brevet d'une médaille d'or, récompense des secours effectifs prêtés par lui à notre cause pendant la révolte de

Hiva-hoa, en 1880; chef des volontaires indigènes, il éclaira la marche des colonnes, il opéra des surprises et déconcerta les Marquisiens en faisant échouer tous leurs plans : « Qu'arriverait-il, lui disais-je à ce propos, si les Français quittaient demain Noukahiva ? — Dans trois jours on ferait de l'eau-de-vie de coco, et dans huit jours on se battrait. »

S'il rend d'éminents services pendant la guerre, il ne s'endort pas sur ses lauriers en temps de paix : il surveille l'exécution des routes jalonnées par le *résident;* il s'emploie à la captation des sources, il est le grand organisateur des chasses aux chèvres sauvages. Il couche, au besoin, dans les fourrés, à la belle étoile, harcelé par les moustiques, prêt à remonter à cheval aux premières lueurs de l'aube. Stanislas eut le don de nous émerveiller par la sagacité dont il fit preuve en conduisant une de ces chasses. Cent rabatteurs forment, en travers d'un promontoire, un cercle qu'ils resserrent de plus en plus; les chèvres, affolées, bondissent de toutes parts et se laissent peu à peu acculer vers la mer. A la fin ces animaux, perchés sur des aiguilles, prennent des positions d'équilibre invraisemblables qui justifient pleinement l'expression : *sentiers de chèvres;* elles galopent le long de falaises presque verticales avec une témérité qui souvent leur apporte le salut. Mais le plus grand nombre, arrivé à l'extrémité de cette roche Tarpéienne, se précipite d'un bond de cent pieds de haut dans la mer, où des embarcations viennent les recueillir.

La reine, nous venons de le voir, a adopté un fils

et une fille ; nous devons ajouter que c'est là une coutume générale dans l'archipel. Chez les Marquisiens (et ceci pourrait s'expliquer par la rareté des enfants), l'adoption joue un si grand rôle que la famille, telle que nous la connaissons, n'y existe pour ainsi dire pas. Un enfant vient-il à naître? Une personne quelconque l'adopte et constitue, au point de vue noukahivien, sa famille légale. Cette habitude est poussée si loin qu'un enfant, pris au hasard, ne connaît pas toujours la femme qui lui a donné le jour : c'est une variante des enfants mis en commun chez les Spartiates, et je ne serais pas étonné que pendant les guerres intestines qui décimaient les tribus, il ne se fût trouvé de nouveaux OEdipe. En tout cas, aux îles Marquises, l'établissement de l'état civil est aussi hérissé de difficultés que celui du cadastre. Le territoire de ces îles montagneuses était divisé en vallées, et chaque vallée appartenait à un chef, par droit d'hérédité. Sous l'autorité de ce chef, les habitants étaient admis à cultiver la terre, sans en être jamais les possesseurs effectifs. De là, aucune délimitation et des contestations sans nombre.

Nous avons déjà parlé du *résident;* c'est le fonctionnaire sous l'autorité duquel est placé l'archipel entier. Depuis 1852 un officier de marine porte ce titre; et les fonctions de cet agent sont loin d'être une sinécure. De sa maison sur la plage de Taïo-haé, à l'entrée de la vallée d'Hakapéhi, il tient les ficelles qui aboutissent à des gendarmes, dans les îles. Le résident est à la fois maire et préfet, commandant

des troupes, consul de toutes les nations, médecin, juge, ingénieur, hydrographe, commissaire de police, agent général des mœurs : c'est beaucoup demander, même à un officier de marine. Enfin il administre la colonie et signe des arrêtés, sous l'autorité du gouverneur de Taïti. Mais l'archipel de la Société est à trois cents lieues de là, et nombre de questions sont forcément laissées à l'initiative du résident. Il a sous ses ordres, à Taïo-haé : un brigadier, deux gendarmes, cinq *moutoï* (surveillants indigènes), quatre soldats d'infanterie de marine et un caporal. Telles sont les forces imposantes chargées de maintenir dans le devoir les mille habitants de Noukahiva. Un capitaine d'artillerie porte à Hiva-hoa le titre de sous-résident; chacune des autres îles est placée sous l'autorité d'un gendarme.

Le gendarme mérite une mention spéciale : juge incorruptible, médiateur impartial, conseiller prudent, il jouit dans tout l'archipel d'un pouvoir incontesté, d'une considération justement méritée. Comme le résident, il réunit, quand il est seul, une foule de spécialités : construire des routes, dresser des procès-verbaux, surveiller les mœurs, visiter les conduites d'eau, diriger les battues aux déserteurs, rédiger des rapports politiques, rendre une justice à compétence limitée, telles sont ses occupations les plus usuelles. On conviendra que ces services multiples nécessitent une intelligence supérieure à celle que comporte sa position sociale.

Les contre-forts qui bornent la rade ouvrent cinq vallées en éventail autour de la baie; de petites ri-

vières arrosent ces coupures envahies par une végétation luxuriante et sauvage. Prenons la plus importante, celle de Pa-ki-ou, dans laquelle serpente la route d'Atichéou (c'est la voie qui relie les deux écoles de la mission). Le chemin, encaissé d'abord entre des goyaviers et des cocotiers, côtoie un ruisseau qui sautille sur des blocs de lave noircie. De curieux bouraos se penchent au-dessus des cascatelles, comme pour élargir le cône d'ombre jusqu'au maximum; leur tronc, rampant d'abord, s'élance tout à coup et s'épanouit en une infinité de branches, comme un bouquet de feu d'artifice. Çà et là, le torrent se répand en bassins naturels, et la nappe étendue n'est ridée que par la chute des fleurs jaunes des malvacées. Au bord de l'eau, le *pandanus,* soutenu par des faisceaux de racines aériennes divergentes, projette de tous côtés des fruits de corail. A cent pieds de haut, les panaches des cocotiers ondoient en pleine lumière. Puis ce sont les méis aux larges feuilles, découpées comme celle de l'acanthe, des buissons de piments rouges, des citronniers, des orangers, des barringtonia, dont les noix broyées et jetées à la mer ont la propriété d'endormir le poisson. Les papillons voltigent; les *komakos* emplissent l'air de leurs chants mélodieux qui rappellent ceux du rossignol; des porcs s'enfuient à toutes jambes dans les halliers, en faisant craquer les branches. Le chemin grimpe rapidement sur le flanc des mornes, non sans se transformer, de loin en loin, en un véritable escalier. Sur la première crête, il faut reprendre

haleine et regarder au-dessous de soi : la verdure multicolore, plaquée d'ombres fugitives par le passage des nuages, s'étend pressée jusqu'à la mer bleue. De tous côtés, des cônes aigus trouent ce manteau de verdure; tout au loin, l'île de Oua-pou profile ses clochers et ses obélisques sur les vapeurs de l'horizon.

L'un de ces pics surgit du fond d'une vallée dont les flancs s'ouvrent comme les décors d'un vaste théâtre; des arbres de fer au léger feuillage en couronnent la cime; ses flancs abrupts et hérissés de cocotiers s'enfoncent dans des massifs impénétrables. Toute vie semble avoir cessé au milieu de ce sombre paysage : les rossignols se taisent, les papillons ont disparu ; les animaux sauvages eux-mêmes désertent la vallée. L'endroit où nous sommes est un lieu *tabou*, c'est-à-dire sacré ; voici l'origine de cette mystérieuse interdiction : c'était dans les premières années de la conquête; les deux filles d'un chef dont le nom m'échappe avaient été arrêtées pour tapage nocturne : *inde iræ*. Les indigènes jurent de tirer de ce procédé une éclatante vengeance. Peu de jours après, cinq artilleurs surpris par eux dans la campagne sont, en un clin d'œil, désarmés, massacrés et traînés au pied du pic pour y être dévorés, comme si une sorte d'instinct avait guidé les cannibales vers ce site sauvage. Expédié en toute hâte, un détachement arriva temps pour empêcher l'odieux festin. Dans la suite, le morne fut déclaré *tabou*.

Séparé de mes compagnons, j'allais franchir un amoncellement de laves noircies, lorsque la vie, que

je croyais éteinte, se présenta sous la forme d'une famille de sangliers. Les défenses en avant, les soies hérissées, ils s'arrêtèrent, attentifs à tous mes mouvements et semblant tenir conseil. J'étais fort perplexe, lorsque les marcassins, regardant sans doute comme peu prudent de me disputer le passage, regagnèrent les taillis en toute hâte. Je continuai donc à gravir la route désormais libre, avec circonspection et en me promettant bien d'apporter dorénavant mon fusil en même temps que mes pinceaux.

Perdu dans ces solitudes, on éprouve une sensation de bien-être et presque de délivrance en apercevant la fumée d'une hutte : à droite du chemin, une case élevée sur une plate-forme de pierres sert de refuge désigné à cinq indigènes de Hiva-hoa. A notre arrivée, les uns travaillaient aux alentours, et, sur la plate-forme, deux d'entre eux brassaient la *popoï* avec acharnement. — Ces indigènes, nous dit le résident, internés ici depuis trois ans, ne sont que de vulgaires assassins ou des insurgés pris les armes à la main. Mais ce mot *assassin,* qui évoque à notre esprit européen une idée de préméditation, de guet-apens ou de sauvage vengeance, n'a plus ici la même portée, et ces hommes doivent être considérés à travers le prisme de l'indulgence. En les voyant, on dirait, en effet, les plus honnêtes gens du monde ; leurs larges faces s'illuminent par instants ; ils vous apportent des cocos et vous saluent d'un *kaoha* [1] so-

[1] Bonjour.

nore. Leur chef, Ka-hou-piaou, un des hommes les mieux proportionnés et les plus tatoués que j'aie jamais rencontrés, représente à merveille ces anciens chefs superstitieux et despotes, en tout temps prêts à combattre et à répandre le sang. Un jour, un *taoua* lui dit : « Va trouver le chef Maha-toua et coupe-lui la tête. » Sans sourciller, sans chercher à pénétrer le motif de cet acte de rigueur, Ka-hou-piaou se mit en route et rapporta la tête. Le fanatisme de cet homme est considéré comme expié par un exil de trois ans. Il ne faut pas oublier que l'internement de ces malheureux équivaut presque aux travaux forcés : on leur fait cueillir du coton et des cocos; on les emploie à *lasser* [1] les bœufs sauvages dans les halliers et à les embarquer pour les îles voisines, besogne difficile et périlleuse. Lancés quelquefois sur les traces des déserteurs, ils déploient dans cette chasse à l'homme toutes les ressources d'un esprit fertile en expédients et d'un corps accoutumé à toutes les fatigues. Ces chasses ont lieu chaque fois qu'un bâtiment américain relâche à Noukahiva. L'équipage de ces navires est un composé d'Anglais, d'Irlandais, d'Écossais, de Russes, de Français, d'Espagnols, de Chiliens; en un mot, les diverses nations du globe y tiennent autant de place que les citoyens de l'Union. Inutile d'ajouter que ces représentants ne sont pas choisis parmi l'élite des peuples auxquels ils appartiennent. En 1883, le *Wachussett* eut onze déser-

[1] Prendre au *lasso*.

teurs le jour de son arrivée. Le commandant américain promet une récompense de dix dollars par individu ramené : gendarmes, moutoïs, indigènes d'entrer en campagne, les uns armés de revolvers, les autres de sabres, et les derniers armés de leurs seuls tatouages. Les Kanaks, organisés en *détectives,* se mettent à battre les fourrés, et rampent comme des serpents sous les massifs ténébreux : le soir, tous les délinquants étaient arrêtés.

Grâce à la liberté relative dont ils jouissent et à l'espoir de regagner leur île dans un avenir prochain, les prisonniers de Hiva-hoa ne font entendre aucune plainte. Une chose pourtant les inquiète : un reste de fierté naturelle les empêche de comprendre que, d'un trait de plume, on ait pu les instituer citoyens français. A la suite d'une admonestation, le résident, à bout d'arguments, leur disait un jour : « Enfin, vous êtes citoyens français... »

— Nous, Français? regarde-nous, répliquaient-ils; et, relevant leurs *paréos,* ils exhibaient des tatouages invraisemblables.

Dès que nous fûmes à portée, Ka-hou-piaou et ses compagnons s'éclipsèrent; ils revinrent quelques instants plus tard, avec des cocos pleins d'un lait frais et abondant. Sur ma demande, Ka-hou-piaou et ses compagnons posèrent avec la meilleure grâce; les tatouages dont ils étaient couverts méritaient une longue étude, et je ne craignis pas, je l'avoue, de prolonger la séance : on ne vient pas tous les jours à Noukahiva, fût-ce pour y trouver de superbes tatouages. Le soleil

KA-HOU-PIAOU (îles Marquises).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

baissait ; il était temps de redescendre, afin de ne pas se trouver à la nuit parmi les cailloux roulants du chemin.

Nous avons tout à l'heure écrit le mot *tabou*. Ce mot jouait autrefois un grand rôle dans la vie du Marquisien : il importe de l'expliquer. Le *tabou* avait pour but de mettre un objet quelconque, personne ou chose, en interdit [1]. Puissant levier dans les mains du détenteur du pouvoir, les anciens chefs, autocrates sans contrôle, en firent un moyen de gouvernement, et c'est au tabou qu'il faut attribuer l'origine de la propriété. Un bâtiment venait-il mouiller dans une anse ? le chef étendait la main, prononçait les deux syllabes solennelles *ta-bou*, et, par ce seul fait, il était seul admis à faire des échanges avec les étrangers. De nos jours cette pratique a eu quelques applications : en 1813, Porter lâche des chèvres dans les montagnes de Noukahiva ; désireux d'en laisser perpétuer l'espèce, il les couvre du tabou. Les oiseaux sont très-rares dans les archipels polynésiens ; il existe dans les forêts de ces îles une sorte de rossignol appelé komako dans la langue indigène : on a décrété une amende de quinze francs contre tout individu reconnu coupable d'en avoir tué ou pris un. Ainsi, la sage application du tabou peut avoir un but réel ; mais que dire

[1] Le tabou existe partout en Europe : la muraille d'un édifice est tabou, quand on défend d'y apposer des affiches ; le porc est tabou pour les Israélites. La censure a frappé du tabou *Germinal*, la pièce de M. Zola.

des prohibitions vexatoires en vertu desquelles les femmes ne pouvaient entrer dans les pirogues, porter des ceintures blanches et rouges, ni coucher au-dessus d'un chien ? Pour assurer l'efficacité d'une semblable coutume, il fallait qu'une punition exemplaire frappât le téméraire convaincu de l'avoir violée. C'est ainsi que les Marquisiens le comprirent: le casse-tête ou la zagaie faisaient bonne et prompte justice; peu d'heures après, le cadavre de l'audacieux gisait dans les taillis, et les taouas déclaraient à la crédule multitude que le dieu s'était vengé. De nos jours, le tabou est avantageusement remplacé par le gendarme.

Au fond de la vallée d'Oata, une cascade blanche d'écume bondit, de place en place, jusqu'à la mer. On peut, en suivant les sentiers kanaks, franchir aisément quelques centaines de mètres, bien que tout soit en friche, abandonné à une végétation vivace et aux animaux errants. Un peu plus haut, on rencontre des massifs inextricables; il faut lutter corps à corps avec les bambous et les goyaviers, sans compter les *nonos,* qui semblent porter une affection particulière à cette vallée. Çà et là, on rencontre une multitude de cases abandonnées : la mort dépeuple la campagne, et les survivants se rapprochent du littoral. Nous allions renoncer à l'ascension quand, après avoir franchi un épais fourré, nous découvrîmes une clairière étendue. Autour de l'espace vide, une série de plates-formes en ruine et, au milieu, un *paé-paé* plus élevé que les autres : c'était l'emplacement d'une de ces *koïkas* ou fêtes anciennes, toujours terminées

par des scènes de cannibalisme, heureusement abolies par l'occupation française. Quand les guerriers, au retour d'une expédition contre une île voisine, échouaient leurs pirogues chargées de prisonniers sur la plage de Noukahiva, le ronflement des conques marines ébranlant les échos des vallées annonçait la victoire aux tribus d'alentour; grands et petits, hommes et femmes, tous accouraient comme des fauves, pour prendre part à la curée. Les prisonniers, traînés parmi les rochers et les broussailles, poussaient des hurlements de douleur; mais une fois garrottés sur l'autel central, ils attendaient, sans sourciller, l'instant du sacrifice : pour eux, la mort n'était que le passage d'une vie dans une autre, le départ pour des contrées mystérieuses, départ auquel ils songaient sans crainte, comme sans joie.

Tout contribuait à rendre hideux l'aspect de ces saturnales : après l'hymne à Tépoua et les incantations des taouas, le sacrificateur, vêtu d'un manteau rouge, égorgeait les victimes, et, pendant que le sang ruisselait, les géants tatoués dansaient une ronde infernale autour de *paé-paé;* ils brandissaient leurs armes en poussant d'affreux hurlements. Des couronnes de dents de marsouin, des aigrettes en barbe de vieillard ornaient la tête des guerriers; des colliers de coquillages rebondissaient sur leur peau noircie; les chefs portaient à la main comme insigne de commandement des bâtons surmontés de chevelures d'ennemis; des crânes humains remplis de cailloux et suspendus à leur ceinture marquaient le rhythme du

sabbat, et des branches de cocotier enflammées répandaient une lueur sinistre sur tous ces corps ruisselants.

Semblables à de jeunes tigres, les enfants assistaient à ces tragédies sauvages ; le tatouage n'avait pas encore fait d'eux des guerriers, ils ne suivaient pas les chefs dans ces embuscades et ces luttes sans merci, où des tribus entières disparaissaient. Mais leurs yeux flamboyants indiquaient assez leur ferme résolution de ne pas déchoir. Cependant l'eau-de-vie de coco coulait à flots ; les crânes des victimes emplis de *kava* circulaient à la ronde, et les scènes d'anthropophagie commençaient... Lorsque le soleil se levait radieux dans la brume violacée du matin, les guerriers, alourdis par les vapeurs du kava, sommeillaient au milieu des herbes, et les bûchers fumaient encore.

Aujourd'hui l'anthropophagie vient encore défrayer les conversations ; mais on n'en cite plus que des exemples isolés. Les indigènes ont abandonné les solitudes peuplées de *nonos,* pour se livrer à la vie plus facile et plus productive de la plage, et les koïkas ne consistent plus qu'en une absorption considérable de porc et de requin. A l'époque de la fête nationale, le résident préside le festin, et les indigènes, accourus des îles environnantes au nombre de plusieurs centaines, mangent et boivent jusqu'à la nuit. Mais si le cannibalisme n'existe guère qu'à l'état de légende, l'ivrognerie reste le vice capital des Marquisiens. Bien que d'un naturel fort doux, ces indigènes, soumis à l'influence de l'alcool, se livrent à des violences inouïes : on en éprouva récemment les effets, lors de

la révolte de Hiva-hoa. Aussi dut-on combattre énergiquement les trois ennemis qui se nomment : kava, opium, eau-de-vie de coco.

Le *kava* (*piper methysticum* des botanistes) est une macération de la racine du kava ; les anciens Marquisiens en buvaient beaucoup pendant les fêtes. Cette liqueur produit une sorte de torpeur, un engourdissement général; son abus mène à l'hébétation, et l'usage prolongé de ce breuvage a peut-être singulièrement contribué au dépeuplement des îles. On avait jusqu'ici toléré l'usage de cette boisson funeste ; mais le résident actuel a ordonné l'extirpation de tous les plants de *piper methysticum*.

Le fermier de l'opium à Taïti a un représentant à Taïo-haé, et un autre à Hiva-hoa. Partout, où se trouvent des travailleurs, on doit leur en vendre, la ferme l'exige; l'opium fera le tour du monde avec les sujets de l'empire du Milieu : il a, depuis peu, obtenu droit de cité aux îles Marquises, et déjà son débit, sa consommation et l'abus qu'on en peut faire sont soumis à des règles précises. Chaque Célestial ne peut en recevoir plus de cent grammes par mois, et sous peine d'une amende de cinq cents à trois mille francs, un arrêté de 1877 défend d'en vendre ou d'en donner aux indigènes, ce qui fait dire à tout le monde que madame Élisabeth a des grâces d'État : condamnée deux fois pour ce fait, la pipe dont elle se servait constitue un des plus curieux ornements du greffe de Taïo-haé. Malgré de nombreuses condamnations, presque tous les Noukahiviens consomment

de l'opium : ils le mangent et ils le fument, à tel point que dernièrement un fumeur ayant subi une amputation, le médecin dut lui prescrire de l'opium à forte dose, afin d'éviter les accidents pouvant survenir à la suite d'une suppression complète. Les ravages exercés par ce narcotique sont tels que non-seulement l'évêque et les notables ont demandé des mesures restrictives, mais, chose bien plus remarquable, l'agent lui-même de la ferme veut diminuer la quantité allouée à chaque Fils du Ciel. Peut-on arriver à limiter l'usage de l'opium aux seuls Chinois ? La chose paraît difficile ; il serait encore plus simple de supprimer le Chinois lui-même.

L'eau-de-vie de coco produit aussi des effets terribles sur les indigènes ; ce liquide provoque chez eux une excitation extraordinaire et les pousse à commettre des assassinats. Son absorption a été la cause principale de toutes les guerres. Les chefs l'ont couvert du *tabou,* et l'autorité française en a interdit l'usage d'une façon absolue. Depuis 1882, il n'y a eu qu'une seule tentative de distillation dans la petite île de Fatou-hiva, au sud de l'archipel. Les vieux Kanaks habitants des vallées, incapables de se défaire de leurs instincts d'ivrognerie et ne pouvant plus se procurer l'alcool nécessaire à l'assouvissement de leur passion funeste, arrivent à s'enivrer avec des produits à la fabrication desquels Jean-Marie Farina et Lubin ne sont pas étrangers.

L'un des plaisirs habituels de ce peuple enfant, c'est la *oupa-oupa,* ou danse indigène. A la grande

joie du public, les artistes chorégraphiques se donnent rendez-vous chaque soir. Le décor magnifique est fourni par la nature elle-même : point de dessous, de toile de fond, de trucs ni de portants; un ciel limpide étincelant d'étoiles, des pics biscornus, les silhouettes fantastiques des cocotiers et la lune qui montre son croissant au-dessus des montagnes. La *oupa-oupa* des Marquises est, avant tout, une danse des bras et des jambes; les mouvements souples et gracieux qui la distinguent font un contraste frappant avec le tatouage bleuâtre qui donne aux exécutants une expression sauvage et sinistre. Rangés sur deux files, les groupes d'hommes et de femmes s'allongent, se resserrent, se croisent et reviennent avec un sérieux imperturbable. D'abord le chef, muni d'un sifflet, annonce sommairement chaque figure. Puis, aux sons pressés du pao [1], les groupes s'ébranlent en cadence; chacun obéit au sifflet, comme un soldat prussien; le même geste, la même pose répétés simultanément par cinquante sujets, rappellent l'aspect hiératique de certains bas-reliefs égyptiens. Dans les intermèdes, le *pu-ihu* (flûte à trois trous dont on joue avec le nez) laisse échapper ses trois notes monotones, séparées d'un demi-ton l'une de l'autre. Les sons lugubres du pu-ihu répandent une tristesse inusitée quand ils retentissent le soir au fond des bois, alors que tout sommeille dans la nature et que les végétaux gigantesques, les bras étendus, semblent voués à une éternelle immobilité.

[1] Tronc de cône en bois creux, garni d'une peau de requin.

Quand il n'y a point de lune, l'impresario construit un ajupa en branches de cocotier, et, le soir, des lampes éclairent la scène avec une flamme fuligineuse. Parfois on entend alors un bruissement de feuilles : c'est un cheval en liberté qui broute pacifiquement les clôtures; personne n'y prend garde, et la fête continue. Quel profit l'impresario tire-t-il de ces représentations? On ne le saurait dire. Il compte peut-être sur la générosité de l'assistance ; mais trop fiers pour éveiller ce sentiment chez les auditeurs, le plus souvent les danseurs se retirent, après avoir mimé à leur propre satisfaction les morceaux préférés de leur répertoire. Dans quelques années, grâce à la civilisation bienfaisante qui s'infiltre dans l'archipel, il faudra faire passer les Marquisiens sur un pont d'or pour obtenir d'eux qu'ils exécutent les diverses figures de la oupa-oupa. Déjà les résultats de l'influence étrangère s'étalent au grand jour : d'un côté, l'Europe a apporté l'alcool; de l'autre, la Chine a importé l'opium : « Choisis, a-t-on dit aux naturels; voici deux poisons qui porteront à ta santé le plus grand préjudice. » Et, dans leur insouciance, ils les ont pris tous deux. On a dit, en outre, à l'indigène : « Ton pays, situé sous l'équateur thermique, est l'un des plus chauds du globe, je le sais; ton tatouage constitue à peu près ton seul vêtement, et je reconnais que ce pseudo-costume est en harmonie avec le climat brûlant où tu es obligé de vivre ; pourtant il faut écouler les cotonnades de Manchester et les indiennes de Rouen; d'ailleurs, il faut aussi sauvegarder la décence,

au prix même de ta santé. Toi, homme, adopte nos pantalons et nos chemises; toi, femme, laisse là tes vêtements en écorce de *méi* aux plis anguleux ; prends une longue robe aux manches étriquées. Hommes et femmes, vivez dans la crainte sacrée du gendarme. » Et ces indigènes, timorés et naïfs, se sont habillés comme nous et ont la crainte que vous savez. Ainsi la vieille Europe a imposé à ces cannibales des habitudes tout extérieures; elle leur a créé des besoins factices afin de se rendre indispensable, sans avoir pu jusqu'ici les astreindre à un travail régulier ni arrêter la dépopulation qui se dresse comme un spectre devant tous les projets de réforme et de réglementation. Le vent de mort qui souffle sur les archipels polynésiens n'épargne pas les îles Marquises; ici comme ailleurs, les Maoris semblent fondre au contact de la race blanche ; on rencontre peu de vieillards et peu d'enfants : le dernier des Marquisiens est peut-être déjà né.

Sans parler des estimations fantaisistes des premiers navigateurs, puisque les habitants d'une île accouraient en foule aussitôt qu'un bâtiment mouillait sur la côte, nous prendrons pour base deux recensements plus modernes.

En 1855, on comptait à Noukahiva 2,700 habitants, et 11,900 dans tout l'archipel. En 1872, ces chiffres se réduisaient respectivement à 1,600 et 6,000.

La population a donc diminué de moitié en dix-sept ans. Et la progression continue sa marche décroissante : le recensement de 1883 n'attribue que

999 habitants à l'île de Noukahiva. Diverses causes contribuent à produire ce résultat effrayant : l'alcoolisme, la lèpre, les guerres et les meurtres. Les guerres de tribu à tribu sont aujourd'hui complétement éteintes; mais les assassinats persistent; pendant la seule année 1879, dans un district habité par six cents individus, on a compté jusqu'à trente hommes tués. Enfin, personne n'ignore que le blanc a le privilége de faire disparaître les races en contact avec lui. Aux États-Unis, ces races ont fui dans le Far-West; mais dans les îles, quand elles ne peuvent se soustraire à son voisinage, elles meurent.

Notre établissement des îles Marquises a-t-il de l'avenir? Certes, je voudrais pouvoir répondre affirmativement; mais la situation du commerce et de l'industrie est de nature à faire évanouir presque toute espérance. Outre les défrichements opérés par la mission, il n'a été fait à Noukahiva qu'un seul essai de culture, dirigé par M. Stewart, le même qui géra à Taïti la vaste plantation d'Atimaono. A quelques kilomètres de Taïo-hae, trente-six travailleurs chinois à ses gages avaient planté quarante-cinq mille pieds de coton. Cette tentative n'eut aucune suite; elle prit fin en 1873, lorsque la maison représentée par M. Stewart fut déclarée en faillite. Quelques Chinois provenant de l'exploitation se fixèrent dans l'île afin de se livrer à la culture pour leur propre compte.

Trois grands obstacles enrayent les progrès de l'agriculture : le manque de bras, les animaux errants, les sécheresses. Nous venons de voir que la

race indigène est appelée à disparaître dans un avenir prochain : inutile d'insister de nouveau sur ce point. D'autre part, le nombre des animaux errants s'accroît d'une manière inquiétante : taureaux, chèvres, porcs, moutons, errent à l'aventure dans les taillis. Avec de tels hôtes, la culture est difficile et la circulation dangereuse. Ces animaux commettent des méfaits sans nombre : ils dévastent les plantations en broutant les jeunes pousses des cotonniers et en dévorant les écorces d'arbres. En troisième lieu, l'île est parfois soumise à des sécheresses prolongées : vers 1874, il n'est pas tombé de pluie pendant quatorze mois; une autre période de sécheresse a duré quatre ans.

Pour ces trois raisons et en ce qui concerne l'agriculture, l'archipel est resté à peu près ce qu'il était au moment de sa découverte. L'industrie et le commerce n'y sont guère plus en honneur. La seule industrie indigène, celle de la *tapa,* tuée par les importations d'étoffes européennes, consistait à frapper l'écorce de certains arbres avec un marteau de bois : on obtenait ainsi une matière blanchâtre à peu près homogène, qui servait de vêtement aux femmes.

Quant au commerce, les exportations en 1883 ont atteint quatre cent mille francs pour tout l'archipel et ne portent que sur quatre articles : coton, coprah, fungus et bétail. Le coprah (cocos secs) est expédié aux savonniers de Californie; le bétail, capturé dans les montagnes, est envoyé aux archipels voisins. Le fungus, sorte de champignon, pousse sur

les vieux arbres; c'est, dit-on, un des mets favoris des Chinois, à l'égal des nids d'hirondelle et des filets de caïman. Ce produit entre aussi, paraît-il, dans la composition des laques.

Depuis 1870, les goëlettes américaines qui font le service mensuel des dépêches entre Taïti et San-Francisco, relâchent à Taïo-haé. Quelques rares bâtiments de commerce y viennent mouiller de loin en loin ; presque tout le fret, peu considérable d'ailleurs, est absorbé par la Société commerciale de l'Océanie, qui a son siége à Hambourg et des succursales dans tous les archipels. On a assuré, on a même imprimé que « Taïo-haé est sur la route de Panama à l'Australie ». Hélas ! il n'en est rien : l'arc de grand cercle ou *route orthodromique* (ainsi que les navigateurs l'appellent) toujours suivie par les bâtiments à vapeur comme étant la plus courte, passe à six cents milles plus bas, à l'îlot de Rapa, point déjà choisi (vers 1867) comme lieu de relâche et dépôt de charbon par les paquebots anglais transpacifiques, les premiers qui relièrent les deux nouveaux mondes[1]. Donc, l'ouverture du canal interocéanique ne saurait avoir aucune influence sur le développement ultérieur de l'archipel des Marquises. Notre colonie restera à l'écart, improductive et peut-être coûteuse, à moins que les communications à vapeur entre Taïti et San-Francisco (si jamais elles existent) ne viennent stimuler la production en lui ouvrant un débouché.

[1] L'Amérique et l'Australie.

TAÏTI.

Dumont d'Urville appelle Taïti « la perle et le diamant du cinquième monde » ; Bougainville la nomme Nouvelle-Cythère; un autre la représente comme l'un des éléments de la *voie lactée de l'océan Pacifique,* et il est certain que cette multitude d'archipels disséminés sur un immense espace peut se comparer aux amas de matière cosmique éparpillés dans la voûte céleste. Beaucoup plus récemment, un publiciste, obscur d'ailleurs, commence de la façon suivante une notice sur l'Océanie : « Taïti, ou Otahiti, est une île *entourée d'eau de tous côtés.* » L'auteur aurait acquis moins de droits à la descendance de M. de la Palisse; il eût même été, selon nous, entièrement dans le vrai, en écrivant : « Taïti est une île entourée de récifs de tous côtés. » Elle comprend deux masses volcaniques : Taïti proprement dit et Taïarabu, réunies par l'isthme étroit de Taravao : c'est la plus grande terre de la Polynésie. Je n'apprendrai rien à personne en ajoutant qu'elle fait partie de l'archipel de la Société, ainsi nommé, dit-on, par Cook en l'honneur de la Société royale de Londres. Bien que l'on doive au capitaine anglais Wallis les premières notions sur Taïti (1767), les Français y vinrent de bonne heure. En 1842, la souveraine du pays, impuissante à apaiser

les querelles intestines, à mettre fin aux difficultés sans cesse renaissantes dans ses États, demanda à l'amiral Dupetit-Thouars la protection de la France. Cette requête fut agréée par l'amiral, qui, l'année suivante, crut devoir prendre définitivement possession du pays; mais il fut désavoué : la France opina pour le maintien pur et simple du *statu quo,* et les choses marchèrent ainsi jusqu'en 1880, époque à laquelle cette terre devint colonie française, à la suite d'un incident dont il sera question plus loin.

Enfermée dans une circonférence de corail, l'île surgit du sein de l'Océan comme une imposante pyramide, dont le sommet monte à l'altitude de plus de deux mille mètres. L'intérieur, absolument désert, présente un véritable chaos d'aiguilles et de montagnes. Une infinité de prismes triangulaires, couchés sur le flanc, atteignent les derniers pics, d'arête en arête; un tapis de maigre verdure, troué çà et là de taches couleur d'ocre rouge, enveloppe les parties élevées du massif. Dans les vallons qui s'entre-croisent de toutes parts, on aperçoit des forêts de cocotiers et d'arbres à pain, dont le feuillage étincelle aux vifs rayons du soleil. Les nuages amenés par les vents alisés s'arrêtent et s'amoncellent au sommet des escarpements : quelquefois, après une chaleur étouffante, les éclairs brillent, la foudre laboure les pentes; les crépitements du tonnerre se répercutent de crête en crête; le bruit roule jusqu'à la mer comme un torrent et fait trembler les arbres du rivage et les maisons de Papéiti, bourgade de deux mille

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

Allée de Cocotiers, près Pahéa (Taïti).

cinq cents âmes, siége du gouvernement et capitale de l'île. Son nom lui vient d'un ruisseau qui prend sa source derrière l'habitation du roi, et dans leqnel on allait autrefois puiser de l'eau avec des calebasses (*Pape,* eau; *ete,* corbeille). D'autres disent : *Pape,* eau; *iti,* peu. Nous nous garderons de préconiser l'une ou l'autre version, laissant aux étymologistes, gens subtils, le soin de décider.

Ses maisons éparpillées se pressent autour d'une baie en forme d'oméga. La rade est fermée, vers la mer, par l'île en miniature de Motu-uta, couronnée de vertes aigrettes ; cet îlot eut ses heures de célébrité : Pomaré II, presque exilé, y traduisit la Bible en langue indigène; plus tard, la reine Pomaré y fit des apparitions, et le drapeau protecteur y flotta pour la première fois. Motu-uta s'élève sur une longue file de brisants, contre lesquels la mer secoue la crête de ses vagues : protégée par cette barrière, la rade se trouve convertie en un bassin aux eaux tranquilles.

Un passage étroit et sinueux donne accès dans la crique, et il importe de manœuvrer avec précision quand on veut entrer ou sortir : une goëlette échouée sur les coraux s'est trompée de quelques mètres elle a payé cette méprise par sa ruine totale. Et pourtant, le chenal est jalonné par une suite de pieux, de balises et de canons. Pourquoi n'avoir point traité les quais avec les mêmes égards ? Quelques blocs de lave jetés au bord de l'eau empêchent, tant bien que mal, le terrain d'être dévoré par la mer. Sous les *bouraos* qui ombragent le débarcadère, d'étroites

pirogues sont tirées au sec; le sol est criblé de trous : au moindre bruit, des crabes de terre fuyant de tous côtés se dissimulent prestement dans leurs repaires. Des groupes d'oisifs, étendus sous les arbres, dorment d'un profond sommeil. Quelques indigènes empanachés de *reva-reva*, ces fibres légères du cocotier qui, de loin rappellent les plumes d'aigrette et de marabout, déchargent un bâtiment, accosté au rivage. D'autres font baigner des chevaux sur la plage ou manœuvrent mollement des pagaies dans des pirogues microscopiques ; les Kanaks ne se mettent pas en frais pour la navigation : un tronc d'arbre creusé, un morceau de bois pour le balancier, et deux branches pour réunir l'un à l'autre. Une troupe d'oies se dandine en examinant attentivement le terrain; ces volatiles fixent de leurs yeux gris un fragment de papier imprimé, sur lequel je lis : « *Analyse des divers modes d'administration, de comptabilité et de payement.* » Nous sommes bien en pays français.

Devant l'estacade se dresse la mairie, simple construction en planches, dont le premier étage est occupé par les bureaux de la caisse agricole. Des deux côtés s'étendent les maisons, séparées par des massifs de verdure; presque toutes en bois, on les a judicieusement perchées sur des madriers ou des piliers en maçonnerie : pendant la saison des pluies, des torrents descendent des pentes abruptes et se précipitent sur la ville, en y causant parfois de graves dommages.

La rue principale, nommée rue de Rivoli, passe

sous une voûte de *bouraos* dont les branches noueuses s'entre-croisent, tandis que des pousses verticales vont chercher l'air et la lumière au faîte des arceaux de verdure. Le soleil, tamisé par le feuillage, découpe sur les vêtements voyants des taches vives, empruntées à toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le costume sommaire des naturels consiste en un morceau d'étoffe appelé *paréo,* qui leur entoure les reins et descend jusqu'aux pieds, en enveloppant les jambes c'est le *langouti* siamois et le *pagne* des Indiens. Sur le *paréo,* bleu rayé de jaune ou orné de grands ramages, les hommes portent une chemise européenne dont ils laissent flotter les pans. Les Océaniennes, qu'il ne faudrait sous aucun prétexte confondre avec les Océanides, ont presque toutes le teint des mulâtresses ; coiffées de chapeaux d'homme à larges bords (en paille de *pandanus* ou en canne à sucre), et vêtues de longues robes sans taille, ordinairement fond blanc à raies verticales groseille, elles marchent nu-pieds, avec un balancement spécial à quelques palmipèdes, qui fait osciller à droite et à gauche leurs cheveux tressés en nattes. Des enfants, vêtus d'un chapeau de paille, courent dans la poussière. A l'ombre des vérandahs, les Européens se balancent dans des hamacs.

Papéiti ne possède, bien entendu, point de monuments. On ne saurait, en effet, octroyer ce titre pompeux à l'église en planches, ni à l'hôtel du gouverneur, ni au palais érigé pour la descendance de la reine Pomaré. Cette dernière construction gagne

beaucoup à la clarté de la lune; car la nature environnante compose alors à toute chose un admirable cadre qui l'embellit et la poétise : aussitôt que le soleil disparaît sous l'horizon, le paysage s'enveloppe des vapeurs du soir; la brise du large cesse comme par enchantement; le *ou-pé* (vent de terre) descend des hauteurs et remplit les vallées d'une fraîcheur délicieuse; la mer gronde en bondissant sur les récifs qui cernent la rade et les couvre de lueurs phosphorescentes. De hauts palmiers étendent leurs bras dans l'azur du ciel et balancent leurs aigrettes au milieu des airs; le moindre souffle agite leurs feuilles rigides, qui rendent un bruit métallique. Le figuier *banian,* avec sa forêt de piliers qui en soutiennent les branches, rappelle une cathédrale gothique; le *flamboyant,* couronné d'épais bouquets de fleurs rouges, resplendit encore sous la lumière blafarde de la lune; l'oranger, le *tiaré,* la vanille, emplissent l'air de mille senteurs. La voie lactée ressemble à une écharpe de gaze jetée sur le firmament; les montagnes découpent leurs linéaments sur une voûte criblée d'étoiles... Tout à coup, le son des clairons français réveille brusquement les échos de la montagne et vous ramène à la réalité.

La population de Papéiti se compose d'Européens, de Kanaks et de Chinois, administrés par un gouverneur, assisté lui-même d'un conseil colonial. Celui-ci n'a garde de déroger à la coutume des assemblées délibérantes : ses membres, après avoir employé un temps précieux en discussions stériles,

ne réussissent pas toujours à s'entendre sur les questions les plus graves. Les élections elles-mêmes (malgré le petit nombre d'électeurs) s'opèrent quelquefois avec peine. Je n'en veux pour exemple que le vote du 12 septembre 1882 : il s'agissait d'élire six conseillers. Sur cent six votants, quatre-vingt-dix noms sont sortis des urnes : chacun, estimant posséder en soi l'étoffe d'un conseiller colonial, avait porté son propre nom sur le bulletin de vote.

L'administration a ici beaucoup plus d'initiative que partout ailleurs, à cause du manque de télégraphe et d'autres moyens de communication rapides; par suite, un certain nombre de situations intéressant la colonie ne sauraient être tranchées instantanément, du fond d'un cabinet situé rue Royale ou place Beauvau. Papéiti n'est, en effet, reliée au monde civilisé que par de petits bâtiments à voiles qui font régulièrement le service de San-Francisco. Dans le temps, il fut question d'établir un service postal par bâtiments à vapeur; mais la métropole n'ayant offert qu'une subvention insuffisante, le projet tomba à vau-l'eau.

Les Taïtiens ou Kanaks appartiennent à un mélange de race noire, jaune et blanche; ils ont les cheveux plats, le nez épaté (autrefois on écrasait aux enfants le cartilage de cet appendice, manœuvre pratiquée dès les temps les plus reculés dans l'île de Timor), les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, le teint couleur de bronze. Il n'est pas hors de propos de signaler ici un fait ethnographique assez

curieux : les enfants métis d'Européens et de Kanaks naissent blonds et roses, on peut le constater partout à Taïti. Dès la première génération, le type indigène disparaît donc presque intégralement, pour faire place au nôtre. Ajoutons que beaucoup de Maoris ont l'angle facial à peu près droit. Que si nous considérons les métis de la race africaine, nous constatons au contraire que, malgré les mélanges, ils portent des traces indélébiles de leur origine jusqu'à la dixième génération.

Ne se produit-il pas, en outre, dans les croisements où la race noire entre pour une certaine proportion, de curieux phénomènes d'atavisme ? On voit tous les jours des enfants de mulâtres plus noirs que leurs parents, et cette propension à retourner au type primitif ne s'observe jamais chez les Maoris. En nous appuyant sur l'autorité de M. de Quatrefages, nous conclurons de ceci que, chez les Kanaks, le blanc prédomine sur le noir et le jaune. Ce type a pour domaine la partie orientale de l'océan Pacifique, et doit être considéré comme fort supérieur aux naturels micronésiens, lesquels, importés ici en qualité d'engagés *volontaires*, sont utilisés involontairement comme domestiques ou garçons de ferme ; ils soignent les chevaux, opèrent quelques défrichements, font la cueillette du coton, et grimpent aux cocotiers avec une agilité capable de faire rougir Blondin.

Pendant le jour, la plupart des Kanaks, étendus à l'ombre, sommeillent avec placidité, signe visible d'une conscience tranquille. Ils ouvrent les yeux peu

à peu, à mesure que le soleil descend sur l'horizon, et, à la nuit close, des chœurs des deux sexes célèbrent les nouvelles du jour : c'est le *journal* indigène de la localité.

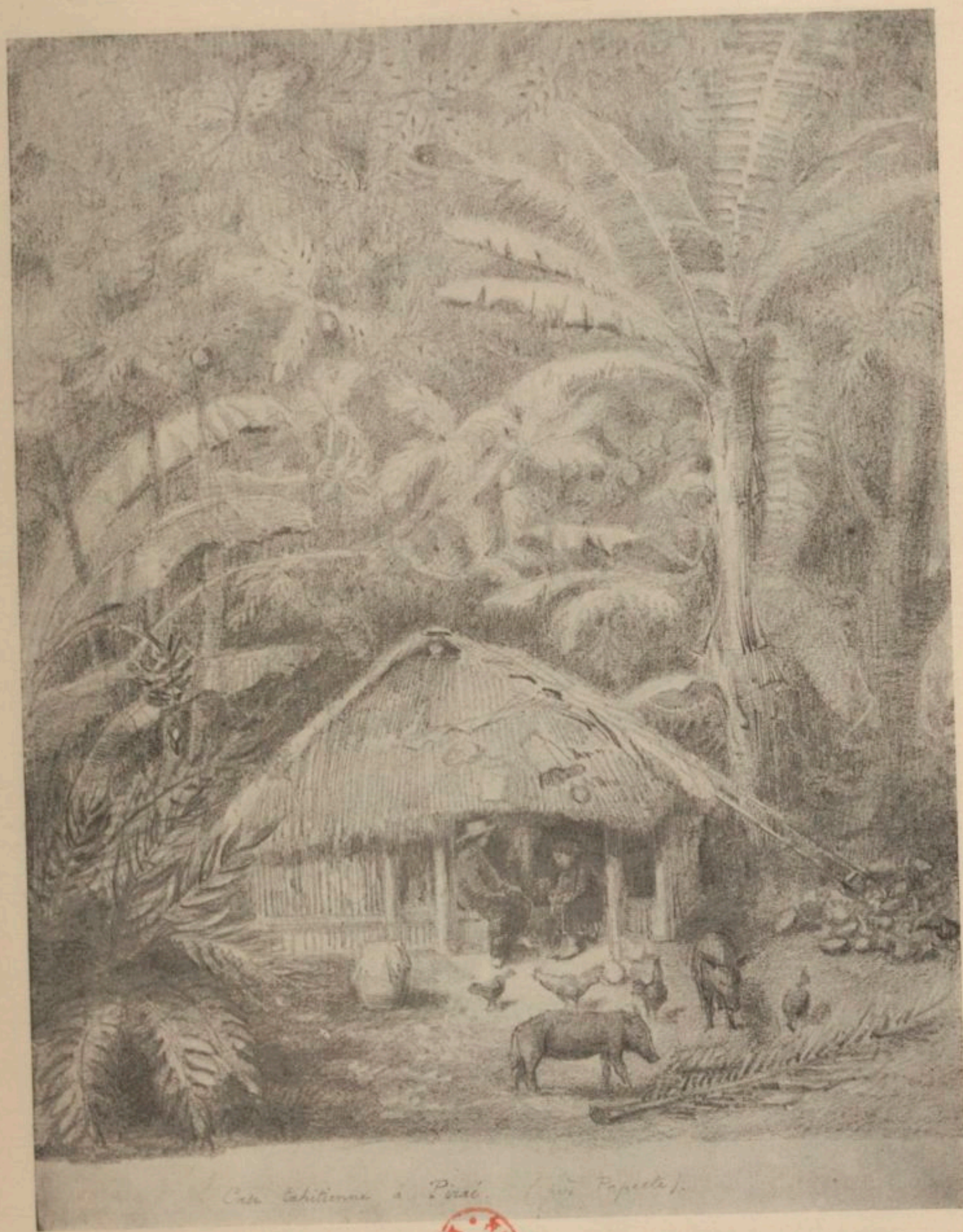
Quelquefois la musique de Papéiti vient exécuter, sur la place du Gouvernement, les plus brillants morceaux de son répertoire. Sous un ciel splendide, de vieilles marchandes (qui font songer aux sorcières de Macbeth), éclairées par des lampes fumeuses, s'accroupissent devant quelques bananes, des paquets de cigarettes de pandanus, des oranges pelées, des couronnes de laurier-rose et de gardénias. La foule, affublée d'un mélange bizarre de vêtements d'Europe et d'Océanie, ornée de *paréos,* de plumes, d'étoffes de toute couleur, de fleurs et de feuillage, se promène au milieu de cocos roulants, disséminés eux-mêmes sur une pelouse jadis verte. Elle suit le rhythme de la musique, précipite ou ralentit le pas, s'avance gravement ou se livre à des mouvements frénétiques, de telle sorte qu'un malheureux affligé d'une surdité complète devinerait à coup sûr, en examinant les groupes, s'il s'agit d'un motif emprunté à la *Grande-Duchesse* ou au *Requiem* de Mozart.

Lorsque le gouverneur donne un bal, on lance des invitations aux quatre coins de la ville. Vu la chaleur sénégalienne, les portes et fenêtres demeurent grandes ouvertes, et la population de Papéiti se masse autour de l'édifice gouvernemental. Les gamins s'accoudent aux fenêtres; ils se pressent et se poussent afin de mieux voir et de mieux entendre ; et

quand l'heure est suffisamment avancée, le point de délimitation entre les assistants régulièrement invités et ceux qui s'invitent eux-mêmes devient difficile à préciser.

Les cerveaux indigènes demeurent généralement inertes : il est bien rare qu'un Taïtien connaisse l'année de sa naissance; une mère réfléchit longtemps quand on lui demande l'âge de son enfant. Un autre vous dit : « A Taïti, il fait très-chaud à une certaine époque de l'année; mais *je ne sais pas quand.* » On reconnaît très-vite que les notions de l'espace et du temps leur échappent entièrement; aussi ce peuple n'a-t-il point d'histoire : ses souvenirs ne remontent pas au delà du temps de l'occupation; et encore d'autres ont-ils songé pour lui à conserver la mémoire des événements; sans cela, la tradition orale aurait oublié les noms des Cook et des Bougainville. En somme, le peuple taïtien n'est qu'un rassemblement d'enfants : il considère que le présent est tout, que le passé n'est rien, et il se préoccupe assez peu, je crois, du futur.

Voilà donc un pays où l'on se laisse vivre sans aucun souci du lendemain. Le *struggle for life* est inconnu dans l'île : pourquoi le Kanak travaillerait-il? Il a le loisir de se laisser bercer dans une vie contemplative; il végète à la façon des légumes, en dehors de toute préoccupation. Car le paupérisme, cette plaie des États européens, cette hydre menaçante que les plus belles théories des économistes n'ont pu terrasser, le paupérisme, dis-je, n'existe point ici, et l'on



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

CASE TAITIENNE, A PIRAÉ (Taïti).

peut dire que les conditions principales de ce que les anciens appelaient l'*âge d'or* se trouvent réalisées à Taïti.

Les heureux Kanaks ne sont soumis à aucune obligation, militaire ou autre ; couchés sur un lit de feuilles sèches, ils n'ont qu'à étendre la main pour pourvoir à leur subsistance : le *maïoré* [1] leur donne d'énormes fruits pleins d'une pulpe farineuse ; l'eau pure et limpide des sources nombreuses étanche leur soif, sans préjudice des grappes de cocos pendues aux arbres comme de gigantesques raisins. Le comble est mis à leur joie quand ils peuvent ajouter à ce menu frugal du poisson cru et du *féii,* sortes de bananes qu'ils font cuire au four. En une heure de pêche au flambeau, les Kanaks prennent assez de poissons pour vivre pendant huit jours ; quant au féii qui pousse à l'état sauvage dans l'intérieur de l'île, les gens du pays n'ont que la peine de l'aller cueillir. N'oublions pas qu'une foule de végétaux utiles croissent ici spontanément ; le *pandanus,* pour n'en citer qu'un, s'élève sur tous les rivages : ses feuilles tiennent lieu de tabac ; son écorce sert à confectionner des chapeaux, des vêtements, et même des cordages.

Aussi les signes des échanges sont-ils fort simplifiés ; la monnaie de billon n'existe point ; seules, les pièces d'argent sont d'un usage général. Nous ne sommes plus à l'époque où l'Anglais Pritchard essayait de mettre en circulation une monnaie absolu-

[1] Arbre à pain.

ment fiduciaire, se proposant ainsi de faire entrer dans ses caisses, au bout d'un certain temps, tout l'argent de l'île. M. Pritchard, à la fois pasteur protestant et consul de Sa Majesté Britannique, se montrait négociant fort peu scrupuleux. Aujourd'hui, les pièces d'argent françaises, drainées par les Chinois, ont disparu, pour ainsi dire : on ne voit plus circuler ici que des pièces du Chili, d'autres à l'effigie de Victor-Emmanuel ou du roi des Hellènes.

Ces indigènes si indolents, sur lesquels rien ne semble avoir prise, sont pourtant soumis à l'influence anglaise : ils bégayent volontiers quelques mots de la langue d'Albion, et se sont presque tous jetés dans le protestantisme. Les méthodistes, établis en Océanie depuis près d'un siècle, y ont acquis une grande puissance, et il faut bien reconnaître qu'ils rendirent des services signalés en introduisant l'usage des caractères latins et en faisant abolir, dès 1820, la peine de mort. Le dimanche, les fidèles suivent les offices avec ferveur ; ils s'accroupissent par groupes sur la pelouse qui précède le temple évangélique, et, après avoir écouté dans un profond silence la lecture de la Bible, ils prennent leur vol et se dispersent aux environs ; les voitures sillonnent les routes, et, au milieu de nuages de poussière, on voit apparaître le mélange des couleurs les plus disparates.

Non-seulement les Kanaks, toujours de bonne humeur, ne manquent jamais de saluer d'un *ia ora na* (bonjour) sonore tout étranger qu'ils rencontrent, mais encore ils se montrent très-généreux et fort hos-

pitaliers. Aussi la remarque amère de madame Ida Pfeiffer leur reprochant de ne jamais remercier, quand on leur offre quelque argent, ne saurait-elle leur être imputée comme un défaut. Le fait en lui-même est exact; seulement l'auteur omet d'ajouter que ces insulaires donnent, sans hésiter, ce qu'ils possèdent, et il ne dit pas davantage que le mot *merci* n'a aucun équivalent en langue taïtienne. Vous promenez-vous dans la campagne, exposé aux rayons brûlants du soleil? Demandez à un indigène rencontré sur la route des cocos verts pour en boire le lait, afin d'étancher une soif dévorante : il y a dix à parier contre un que le Kanak se précipitera à l'assaut d'un cocotier pour satisfaire promptement le désir formulé. L'activité déployée par un indigène en une telle circonstance ne saurait être passée sous silence, car l'apathie profonde de ce peuple mériterait les honneurs de la légende : les exploitations agricoles ont constamment échoué quand on a voulu l'employer à l'exclusion de tout autre élément. Tel est, par exemple, l'essai tenté vers 1835 par M. Moerenhout, à Papara; il s'agissait d'une culture de cannes à sucre : les défrichements commençaient à s'étendre; les récoltes se faisaient dans de bonnes conditions; mais les Kanaks remplirent si mal leurs engagements, que le projet dut être abandonné.

Quand ces indigènes deviendront-ils industrieux ? se demande un auteur américain dont le nom m'échappe, et il reprend : « Dites-moi quand l'Océan leur refusera son tribut de poisson, quand la terre

bienfaisante ne produira plus de fruits, et je vous répondrai. » Cet Américain connaissait le pays.

Ces naturels si doux, si serviables, si paisibles, sont les descendants de redoutables cannibales; car tous les Polynésiens étaient anthropophages, et quand Wallis découvrit Taïti, on y faisait encore des sacrifices humains. Dans le district de Pari, domaine héréditaire de Pomaré, se trouvait jadis un temple élevé à Oro, le Jupiter taïtien. Au milieu d'une vallée profonde, étaient dressés plusieurs autels ; un grand nombre de crânes répandus alentour ne laissaient aucun doute sur le culte rendu à la divinité protectrice ; il est clair que les échos de la vallée retentirent autrefois des cris de douleur poussés par les victimes humaines. L'idole fut abattue au commencement de ce siècle par Pomaré II, à l'instigation des missionnaires méthodistes.

Au moment où le protectorat de la France fut proclamé à Taïti, l'île était gouvernée par la reine Pomaré, femme originale et à demi civilisée, que l'on ne cessa de traiter avec les plus grands égards, afin de ne pas froisser une susceptibilité outrée, et de ne pas s'exposer à perdre en un seul jour le chemin péniblement gagné pendant de longs mois. On donnait des bals en son honneur, pour la distraire et lui fournir l'occasion de jouer à l'écarté, jeu qu'elle affectionnait particulièrement et auquel elle trichait d'ailleurs. Après avoir pris place en face de son partenaire, elle manquait rarement de mettre ses chaussures sur la table : l'une à droite, l'autre à gauche, soit qu'elle

les considérât comme des *fétiches,* soit qu'elle trouvât plus agréable de demeurer les pieds nus : chassez le naturel. . . . . .

J'ouvre ici une parenthèse, afin d'attirer l'attention du lecteur sur la pauvreté de la langue française : nous n'avons guère d'autres mots que *roi* et *reine,* pour désigner un personnage de l'un ou l'autre sexe placé à la tête d'une nation ; prendre ici au pied de la lettre ces termes qui évoquent une certaine idée de grandeur et que je n'emploie qu'à regret, pourrait exposer à d'étranges quiproquos. Ce nom de Pomaré, qui appartient à plusieurs souverains de l'île, a une assez singulière origine. On raconte que le premier du nom, ayant fait une course dans les montagnes, prit un rhume qui provoqua pendant la nuit une toux opiniâtre ; ses serviteurs, en en parlant, la nommaient *po-maré* (*po,* nuit; *maré,* toux) ; le roi, enchanté de cette trouvaille, voulut conserver ce nom et le transmit à ses descendants. A dater de ce jour, on l'appela donc Pomaré : le terme *po* disparut du langage usuel, et le mot *rui* désigna, désormais, la nuit.

Ce Pomaré Ier accueillit les navigateurs Cook et Vancouver. Son fils et successeur eut maille à partir avec son peuple : la prédilection qu'il montrait à l'égard des méthodistes aboutit à un complot de ses sujets, qui le déposèrent. Le souverain, mis brusquement en disponibilité, se résigna en philosophe : afin de charmer ses loisirs, il entreprit une traduction de la Bible en langue kanake, et il aurait

peut être attaché son nom à d'autres travaux recommandables, si le *delirium tremens* n'avait abrégé ses jours.

Après le fils de celui-ci, qui ne garda le pouvoir que peu de temps, vint se placer sa fille Aï-mata, nommée communément la reine Pomaré [1] ; à partir de 1827 et pendant un demi-siècle, elle ne cessa de se trouver en butte aux obsessions de la France et de l'Angleterre ; pauvre reine hésitante, qu'on flattait et qu'on menaçait (avec précaution toutefois) tour à tour, marionnette dont les ficelles aboutissaient à Londres et à Paris ! Le gouvernement se vit obligé de lui faire souvent des remontrances, et même d'user de rigueur avec elle. Extrêmement irascible, la plus légère omission dans l'étiquette soulevait son indignation, et il n'était pas rare de voir sa rancune se traduire par des complots. C'est ainsi que vers 1860, elle se rendit dans une île voisine pour conspirer : le gouverneur en personne l'alla chercher et fit ramener à Papéiti son fils entre deux gendarmes.

Elle eut surtout fort affaire à l'époque où M. Pritchard, l'ennemi le plus acharné de l'influence française, prêchait contre nous une véritable croisade et ne cessait de s'écrier, au retour d'un voyage qu'il fit en Angleterre : « Chassons les Français, et arrachons le drapeau du protectorat ! » Il fallut épuiser toutes les ressources de la diplomatie et même employer

[1] Taïti est un des rares pays où l'indigène n'ait pas fait de la femme une bête de somme : de droit divin, une cheffesse succède à un chef et réciproquement.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

TOMBEAU DES POMARÉ, ROIS DE TAITI.

la force, afin d'immobiliser la haine de cet homme.

La pauvre reine, morte en 1877, repose à quatre kilomètres de Papéiti, sur un cap battu par les vagues de la baie de Maravaï. Singulier rapprochement ! cette baie est précisément celle où abordèrent les premiers navigateurs dont les descendants allaient, bon gré, mal gré, remplacer les souverains de l'île dans la confiance du peuple. Le monument, assez mesquin, se compose d'un tronc de pyramide, vaste amas de polypiers arrachés aux récifs, surmonté d'une urne funéraire en terre cuite. A la face antérieure, une couronne royale et l'initiale P se détachent en rouge sur le fond grisâtre. Alentour, le *filao,* ou bois de fer, proche parent des mélèzes, dresse vers le ciel son feuillage rare et triste; des touffes de lauriers-roses frissonnent sous l'action de la brise de mer, le *bourao* noueux et le *pandanus* aux curieuses racines forment un rideau transparent, à travers lequel on aperçoit le phare de la pointe Vénus. Tout auprès, un vieux temple protestant élève ses murailles grises; les Kanaks des villages environnants s'y réunissent le dimanche pour chanter des *himénés* en l'honneur d'Aï-mata.

Ariiaoué, le fils de la feue reine (qui répond à l'appellation théorique de Pomaré V), épousa jadis, uniquement pour obéir à sa mère et contre son propre gré (ce qui serait d'un bon fils, si la reine Pomaré ne lui avait coupé les vivres pour l'amener à ses fins), une femme nommée Maraô, qu'il abandonna d'ailleurs aussitôt que sa mère eut rendu le dernier sou-

pir, et qui donna le jour à un enfant, au bout de deux années de séparation. Ariiaoué s'est donné à la France, afin de ne pas laisser le pouvoir (j'allais dire le trône) à cet enfant inattendu. Le prix de sa renonciation a été fixé par lui-même à une pension viagère de soixante mille francs.

Pomaré V est officier de la Légion d'honneur et président du cercle de Papéiti. Son influence sur les indigènes est notoire et incontestable : on a donc tout intérêt à le ménager. Quand il vient visiter un bâtiment de guerre, on le salue de vingt et un coups de canon, et les équipages, répandus sur les vergues, crient plusieurs fois en son honneur : « Vive la République ! » exactement comme s'il s'agissait de la reine d'Angleterre ou d'Alexandre III.

Quantum mutatus ab illo ! Ce pauvre Ariiaoué a passé par de cruelles épreuves : un jour, on le met en prison pour tapage nocturne et ivresse manifeste. Une autre fois, le gouverneur le fait arrêter à quelque distance de la ville; on l'attache solidement derrière une voiture, et le monarque en herbe est obligé de suivre le trot du cheval de toute la vitesse de ses jambes. Pomaré V a troqué le *paréo* de ses pères contre un pantalon noir à bande d'or, et il porte des épaulettes d'amiral sur une redingote. En petit comité, entouré de ses favoris qui lui tiennent lieu de ministres, il montre une prédilection marquée pour les alcools. D'ailleurs très-affable et très-simple, il ouvre volontiers sa demeure aux étrangers; il octroie même de grand cœur à ses amis l'un des nombreux

noms sous lesquels on le désignait dans son enfance : c'est la plus haute marque de distinction que puisse donner un Kanak de *qualité*.

La reine Joanna-Maraô-Taaroa-Tepaô Salmon est la fille d'un Israélite anglais qui fut pendant longtemps secrétaire de la reine Pomaré ; sa mère, Ariitaimaï, d'origine kanake, est aujourd'hui *cheffesse* du district de Papara. Les lois taïtiennes interdisaient les unions entre Juifs et protestants: on tourna la difficulté en annulant pendant vingt-quatre heures l'article prohibitif. Maraô, élevée en Australie, parle couramment l'anglais et le français ; elle conserve, de son séjour dans la colonie anglaise, un vernis incontestable de civilisation qu'elle entretient, d'ailleurs, en assistant avec assiduité aux réceptions officielles. La reine doit à notre munificence une pension de six mille francs ; retirée dans une habitation modeste, en face du palais de Pomaré, son auguste époux, elle vit dans l'intimité de Mozart et de Chopin, et fait tous ses efforts pour essayer de satisfaire une passion malheureuse pour le piano.

Dans le monde, Maraô se montre extrêmement susceptible. Pendant un bal auquel, par exception, elle assistait avec le roi, il lui semble remarquer que les dames françaises lui tournent systématiquement le dos. Elle se plaint immédiatement au gouverneur : aussitôt la musique cesse, la fête est interrompue, les invités se dispersent, et la reine, tout en larmes, regagne précipitamment sa demeure. Une autre fois, en se rendant à un concert donné chez le gouverneur,

elle rencontre des officiers américains qui venaient de dîner copieusement, comme c'est la coutume dans leur pays. Après l'échange de quelques propos un peu vifs, Son Altesse, abandonnant toute dignité, s'enfuit à toutes jambes et arrive essoufflée au gouvernement. On s'empresse autour d'elle ; on s'explique, l'affaire s'ébruite. Le consul des États-Unis, informé, adresse une plainte au commandant du navire américain. Les officiers reçoivent l'ordre d'aller sur-le-champ faire des excuses à la reine outragée : « J'ai rencontré à Papéiti, leur dit-elle, des navigateurs de toutes les nations; je n'en ai jamais vu d'aussi grossiers que vous; messieurs, je ne vous retiens plus... » Les Américains courent encore.

Le chef du district de Piraé, homme très-influent et favori du roi, donna en notre honneur un mémorable *himéné :* on nomme ainsi des chœurs à plusieurs parties, généralement exécutés pendant les fêtes. Le chemin qui mène à Piraé n'est qu'une suite de décors d'opéra; il faisait une de ces nuits tièdes qui sont le charme des contrées intertropicales; la lune accrochait son croissant au faîte des arbres; une superbe comète brillait au zénith, comme un épi d'or égaré dans le firmament.

Bientôt une lueur scintille entre les *maïorés,* un bruit confus de voix s'échappe des massifs : nous arrivons chez Pao-faï. Le fils de notre hôte, blanchisseur comme le fut autrefois l'auteur de ses jours, s'est évidemment trompé de vocation, vu l'ampleur des mémoires qu'il présente avec cynisme : il était

né pour être apothicaire, ce qui ne l'empêche pas de faire les honneurs de chez lui avec une grâce qui le distingue particulièrement. Pao-faï montre ses dents blanches en esquissant un sourire de crocodile; puis, après nous avoir introduits dans une case de bambou, il nous offre, de sa main bronzée (toujours avec le même sourire), des couronnes de verdure qu'il faut, bon gré, mal gré, s'enrouler autour de la tête. Cinquante virtuoses des deux sexes et de tous les âges sont accroupis en carré, sur une légère couche de foin. Les exécutants sont couronnés de fleurs naturelles, et certains d'entre eux, déjà vieux, font vaguement songer au légendaire Calchas de la *Belle Hélène*.

Tout ce monde chante une suite d'airs kanaks, remplis de notes gaies, auxquels la langue sonore indigène, chargée d'une profusion de voyelles, prête un charme tout spécial : cette langue maorie, parlée dans tous les archipels polynésiens, est pleine de diminutifs et d'harmonie imitative. Mais revenons à l'himéné : les basses se font remarquer par leur profondeur; on dirait que des instruments à cordes, placés dans la coulisse, ont pour mission de soutenir les notes aiguës : d'autre part, certains battements de main marquent la cadence et simulent, à s'y méprendre, le bruit des castagnettes.

L'odeur caractéristique du *monoï,* mélangée à celle du *tiaré* (fleur analogue au jasmin), plane sur l'assemblée; ce *monoï,* mixture à base d'huile de coco, rancit très-vite et possède alors une odeur pénétrante et vrai-

ment nauséabonde. Les rafraîchissements sont des plus simples : des cocos pleins de lait circulent à la ronde ; la noix du fruit tient lieu de verre ; mais l'utilisation convenable de ce récipient improvisé demande beancoup d'adresse. Je l'appris, hélas ! à mes dépens.

A l'extérieur, un chœur d'enfants fredonne la *Marseillaise* et soubaite, sans sourciller, qu'un sang impur abreuve les sillons de leur charmante patrie : c'est une note discordante au milieu du concert.

On compte à Papéiti cinq cents Chinois, restes de l'exploitation d'Atimaono. M. Stewart, agent de la maison Suarez, de Londres, avait fait venir à Taïti des habitants du Céleste Empire, afin d'exploiter le coton dans le district de Papara (partie méridionale de l'île). Deux mille cinq cents travailleurs (dont mille Chinois) furent réunis sur un terrain de trois mille trois cents hectares, dont quinze cents ne tardèrent pas à être défrichés : les cotonniers et la canne à sucre donnaient de belles récoltes ; la plantation allait être cédée pour le prix de cinq millions à une compagnie française, quand la guerre de 1870 éclata. Peu après, M. Stewart, en butte aux tracasseries continuelles, et d'ailleurs non soutenu par la maison de Londres, tomba malade et mourut : le vaste domaine d'Atimaono fut vendu à vil prix, et cinq ou six négociants se taillèrent « des pourpoints dans ce manteau de roi ».

Les Chinois embrigadés dans la plantation s'occupaient des défrichements et des récoltes ; ils ouvraient des routes et construisaient des habitations. Une étroite

surveillance était de rigueur dans l'établissement ; il fallait prévenir ou interrompre les rixes qui éclataient à chaque instant entre les Cantonais, les gens de Hong-kong et ceux de Macao. Il fallait, en un mot, contenir cette tourbe et l'empêcher de commettre des déprédations, au grand préjudice des habitants. C'est ainsi qu'un jour on fit forger par les Chinois eux-mêmes d'énormes piéges à loup, et quand ils furent confectionnés, on prévint à son de trompe que, l'intention de M. Stewart étant de disséminer ces engins dans les environs, les fils du Ciel feraient sagement de ne circuler désormais qu'avec prudence pendant la nuit. Le but fut atteint : les Chinois restèrent chez eux, et, à la satisfaction générale, ils remplacèrent par l'opium le genre de distraction qui venait de leur être enlevé.

Les sujets de l'empire du Milieu devaient être rapatriés, à l'expiration de leur engagement. Mais au moment où l'exploitation fut dissoute, ils résistèrent tant et si bien que l'autorité finit par les laisser tranquilles, au lieu de les contraindre à embarquer de vive force, ainsi qu'elle en eut tout d'abord l'intention.

Presque tous les anciens cultivateurs d'Atimaono ont établi leur quartier général à Papéiti ; on appelle *petite Pologne* la partie de la ville occupée par leurs cabanes en planches. Une étroite ouverture donne accès dans les cases où les fils du Ciel, négociants dans l'âme, se livrent aux transactions les plus diverses : les uns font venir d'Amérique une pacotille

qu'ils revendent au détail; d'autres jettent dans la consommation les légumes d'Europe, pour la culture desquels ils ont, ici comme ailleurs, une aptitude spéciale. On les voit entassés dans leurs noires boutiques, le corps nu jusqu'à la ceinture : ils forment des cercles et devisent en agitant des éventails ; ou bien, accroupis à terre, ils se livrent à la manœuvre des bâtonnets, essayant de faire entrer dans une ouverture trop petite une masse de riz trop considérable. Ils ont naturellement importé à Taïti des vices dont le moindre est l'habitude de fumer l'opium. Cette funeste passion s'étend à la façon de taches d'huile : les Kanaks adoptent peu à peu l'usage de l'extrait de pavots, et la ferme d'opium, adjugée naguère à quinze mille francs, l'est à soixante mille aujourd'hui.

Une grande route tracée au bord de la mer à l'époque où M. de la Roncière était gouverneur (de 1865 à 1869), fait le tour de l'île et remplace avantageusement les sentiers kanaks, en général peu carrossables. Ce chemin est coupé, de loin en loin, par des ponts jetés à grands frais sur les torrents qui descendent impétueusement des pics. A sec pendant la saison sèche, ils entraînent tout (y compris les ponts) quand viennent les pluies de l'hivernage.

En quittant Papéiti, la route unique se dirige soit du côté de Faaa, soit vers la Fataoua. Le premier est généralement bas et sec; l'autre, montagneux, est arrosé par de nombreux ruisseaux, dont le plus vanté, la Fataoua, coule dans la vallée du même nom.

Prenons d'abord le côté de Faaa : avant de sortir de la ville, on passe devant un bâtiment qui abrita l'exposition agricole et industrielle, ouverte en 1878 à l'occasion des fêtes du protectorat : la culture et l'industrie, qui ne sont pas en progrès, ne sauraient fournir un contingent annuel à cette exhibition. Voici le temple évangélique avec ses fenêtres en ogives, ses murailles nues et blanchies à la chaux. Voilà l'hôpital, construction sans étage, originalement placé à côté d'une caserne et au milieu d'un groupe d'habitations, alors que sa position sur les hauteurs environnantes paraissait clairement indiquée.

Le long du rivage, le *pandanus* étale ses racines jusqu'à la mer. Cet arbuste est l'image du combattant ; les bras tendus, les poings fermés, la chevelure en désordre, il défend pied à pied son existence contre l'envahissement de la mer et la fureur des vents. Dominées par les hauts panaches des palmiers, les cases font l'effet d'habitations lilliputiennes disséminées çà et là pour l'ornement du paysage. On serait tenté de croire que les naturels n'en tirent aucun parti ; d'ailleurs, les Taïtiens ont-ils vraiment besoin de s'abriter sous un toit ? La température permet de coucher en plein air pendant huit mois de l'année ; on ne redoute ni les animaux sauvages, ni même les malfaiteurs, inconnus par ce seul fait que les Kanaks, ayant des besoins limités et pouvant se procurer instantanément le nécessaire, n'éprouvent point le désir de s'approprier le bien d'autrui.

Voici un four kanak dont la fumée s'élève en

légers tourbillons : c'est un simple trou creusé dans la terre et pavé de cailloux échauffés à l'aide d'un feu de branches mortes : le mets à préparer, maïoré, féii ou cochon de lait, se place entre deux couches de cailloux rougis.

Plus loin, les indigènes fabriquent de la chaux, et leur façon de procéder est tout aussi primitive : on superpose des couches de bois et d'autres de polypiers amassés en fouillant à pleines mains les récifs. On met le feu à cette sorte de bûcher, et, quand le brasier est éteint, les indigènes recueillent la chaux au milieu des cendres.

Le village de Faaa comprend un certain nombre de cases, éparses sur une étendue considérable. Des bouquets de cocotiers, de manguiers, d'arbres à pain, de feuilles de *taros* d'un vert violent, longues de trois ou quatre pieds et balancées à l'extrémité de fortes tiges, abritent des pelouses au bord desquelles vient mourir la mer bleue. Celle-ci éprouve, en passant sur les récifs, d'étranges colorations : tour à tour vert émeraude, bleu céleste, jaune d'or, elle est coupée par les voiles triangulaires des pirogues taïtiennes. Le petit îlot de Motu-Tahiri, posé sur les coraux, réfléchit dans la mer unie sa couronne de palmiers. A l'horizon, la grande île de Mooréa, aux flancs violâtres, cache dans les nuages blancs sa crête dentelée.

La colline à laquelle s'adosse le village disparaît sous un massif inextricable de goyaviers, au sommet duquel se dressent les murailles ruinées d'un

blockhaus qui eut ses heures de célébrité pendant les combats de l'occupation, alors que les Kanaks, libres et tranquilles, se voyaient traqués partout et chassés de leurs habitations par les flammes du bombardement.

De maigres bœufs, amenés de l'archipel Noukahiva, errent dans la campagne; quelques propriétés sont clôturées, afin d'empêcher ces ruminants de commettre des ravages; mais la plupart ne le sont point, et les maisons restent généralement ouvertes pendant la nuit.

Après le coucher du soleil, le chant des grillons, accompagné par le grondement lointain du récif, trouble seul le silence de la nuit. De temps à autre, une branche de palmier craque en se détachant du tronc qui la portait; elle tournoie dans l'air avant de toucher le sol; un bruit mat se fait entendre, et tout retombe dans le même calme solennel. Cette nature a pourtant ses harmonies : d'un côté, le chant aigu des insectes; de l'autre, la grande voix sourde et monotone du récif. Ce concert à deux parties possède un charme indéfinissable : il vous attire et vous retient.

Le côté de la Fataoua présente un aspect tout différent; à droite de la route, en quittant la ville, on aperçoit de grandes cases de paille : ce sont les *farehau,* destinés à loger les *invités* que l'on va chercher dans les archipels environnants, à l'approche des fêtes du 14 juillet. Car les Kanaks célèbrent avec nous l'anniversaire de la prise de la Bastille; ls grimpent

aux mâts de cocagne et chantent des *himénés,* aux concours organisés à cette occasion. Puis ce sont de petites maisons en bois découpé, venant de San-Francisco, montées sur place en un instant, et démontées de même, aussitôt que le site environnant *a cessé de plaire.* Mentionnons aussi les nombreuses enseignes blanches qui viennent tenter les passants par ces mots alléchants : Débit de vins et liqueurs. Quand on a fait deux kilomètres, on laisse à gauche une superbe allée de mimosas (malheureusement plantée en ligne brisée), et l'on prend, à droite, un chemin qui mène dans une vallée profonde. Un ruisseau précipité sur un lit de cailloux noircis serpente à travers les herbes, et tombe en cascades jusqu'à la mer; il emplit d'une eau calme et limpide une suite de bassins entourés d'arbustes et de fleurs, en entraînant peu à peu les terres fertilisantes.

Au fond, les crêtes inaccessibles de l'Orohéna et de l'Aoraï, couvertes de forêts impénétrables, se profilent sur le ciel pur, et, précipitant leurs pentes l'une vers l'autre, elles forment un vaste cirque au centre duquel se dresse le Diadème, singulier rocher à la cime ornée de pointes aiguës : on dirait une antique divinité taïtienne appuyée sur le coude, et pétrifiée dans ses habits de gala.

Cette étrange nature s'est parée d'un manteau d'une richesse inouïe : partout la végétation, entretenue par une surabondance de séve, éclate luxuriante et merveilleuse. Abandonné à lui-même, le sol se hérisse d'arbres de toute sorte, présentant toute la

gamme des verts... Dominant ce fouillis inextricable, les cocotiers aux puissantes nervures frangées se détachent sur le fond bleuâtre ; le faux cotonnier découpe sur le ciel un tronc dépourvu de feuillage, et ses bras horizontaux chargés de gousses vertes, pendues comme des lanternes vénitiennes. On se sent vraiment seul dans cette vallée, dont les échos ne sont troublés que par le bruissement des cascatelles. Point d'animaux, point d'oiseaux surtout : on dirait que la nature peut à peine suffire au règne végétal, et qu'elle emploie toutes ses forces à sa prospérité.

Quelquefois un incident tire la population de son état léthargique : la rumeur vient d'Amérique, d'Europe ou d'un archipel environnant. Le sort réservé à la petite île de Raïatéa passionne aujourd'hui le public taïtien : c'est la grosse affaire du moment et l'objectif de toutes les conversations.

Raïatéa est, après Taïti, la plus grande terre du groupe de la Société. L'annexion de tout l'archipel n'étant qu'une question de temps, il est logique de penser que l'on doive commencer par Raïatéa. Dans ce but, on emploie les voies persuasives : on salue de vingt et un coups de canon la reine de Raïatéa ; on donne aux indigènes de grands festins ou *amou-ramas,* pour employer le terme consacré. Les invités emportent quelquefois les fourchettes, mais à titre de simple souvenir, car ils ne considèrent ces instruments que comme objets de collection. La femme d'un chef invitée à bord d'un bâtiment avise, à la fin

du repas, un flacon de liqueur aux flancs rebondis : « Ceci, dit-elle, doit être bon pour le mal aux dents ; je l'emporte. » Au point de vue kanak, cela n'a rien d'exorbitant ; les indigènes entre eux ne se comportent pas d'une autre manière ; un invité enlève toujours et, très-gravement, les restes d'un festin donné en son honneur : c'est là une règle immuable. Quand l'amphitryon sait vivre, il fournit même à ses invités les paniers destinés à enlever les reliefs.

La réciproque vaut la peine d'être citée. Quand un chef de Raïatéa invite un Européen, celui-ci est tenu de se faire suivre de quelques muids de vin, car les lois en vigueur dans le pays interdisent aux insulaires l'usage des boissons fermentées. Mais ils se livrent tranquillement et sans aucun remords à des libations sans fin, quand ils le peuvent faire, sans encourir les risques de l'amende. Ces lois offrent un mélange des coutumes du pays et des prohibitions apportées par les missionnaires méthodistes. Il est utile d'ajouter que ces derniers se sont fait une large part dans l'administration du territoire. Le code indigène repris et augmenté par eux punit de mort le blasphème et l'idolâtrie ; il abandonne aux missionnaires le droit d'annuler le contrat de mariage, et celui de donner leur consentement ou d'interposer leur *veto* quand il s'agit de porter des marchandises à bord d'un navire. Ils ont, en outre, introduit un article en vertu duquel la trahison est punie suivant les lois anglaises, ce qui implique l'obligation de consulter les missionnaires dans les cas de l'espèce,

puisque eux seuls peuvent appliquer ces lois en connaissance de cause.

Les impôts n'existent guère qu'à l'état d'amendes, et les chefs trouvent souvent d'ingénieux moyens pour les faire payer ; témoin ce fait arrivé dernièrement : la reine et les chefs avaient prié un négociant allemand de leur vendre du vin, essayant de lui persuader que les lois ne sauraient avoir de prise sur des personnages de leur importance. Lorsqu'il s'agit de payer, ils firent purement et simplement condamner le trop confiant Germain à verser l'amende édictée pour un cas de ce genre. Le négociant réclama à son consul à Papéiti, et l'on eut la plus grande peine à arranger l'affaire, d'autant plus qu'un bâtiment de guerre allemand, alors dans les eaux de l'archipel, ne demandait pas mieux que d'aller lui-même se faire rendre justice.

Avant l'événement que nous venons de raconter, les principaux chefs gagnés à notre cause par les prévenances dont on les entourait, avaient consenti à signer une sorte d'acquiescement au protectorat français ; là-dessus on intercale en toute hâte les couleurs françaises dans le drapeau national des îles, comme autrefois Lafayette intercala le blanc de la royauté entre les deux vieilles couleurs de Paris.

Aussitôt les Anglais exhibent le traité du 19 juin 1847, signé par le comte de Jarnac et lord Palmerston : cette convention reconnaît l'indépendance des îles de la Société autres que Taïti, et met cette garantie sous la protection de la France et de l'Angle-

terre. La politique anglaise consiste à proroger de trois mois en trois mois ce fameux traité; elle propose en même temps de régler d'autres questions pendantes, celle de Terre-Neuve par exemple. (On sait que la France possède encore le droit de pêche dans certains havres de cette île, et les Anglais, à qui elle appartient, ne seraient point fâchés de se faire délivrer à l'amiable un monopole qui aurait pour résultat immédiat de ruiner nos petits ports du Nord.)

Le sort de Raïatéa nous intéresse plus vivement depuis que les puissances européennes agitent la question du partage des îles du Pacifique. Mais il faut changer de thèse et ne plus dire à John Bull, ainsi qu'on le faisait naguère : « Comment! le traité de 1847? C'est de l'histoire ancienne, nous sommes en 1882, mon cher monsieur. »

Quel est l'avenir réservé à cette petite île, perdue au sein de l'océan Pacifique, presque aux antipodes? Elle offre peu d'intérêt au point de vue commercial, et nous ne croyons pas que son importance puisse augmenter, même après le percement de l'isthme de Panama. Malgré la fertilité du sol, la côte seule est habitée; les bras font défaut, et, d'ailleurs, les indigènes ne se décideront point à travailler, quoi qu'il arrive. Ainsi, d'un côté, un pays peu étendu; de l'autre, une population insuffisante; il n'y a place entre ces deux facteurs ni à une importation ni à une exportation sérieuses. Il ne faut considérer Taïti que comme un poste militaire et un point de ravitaillement, surtout si l'on se décide à améliorer Port-Phaéton.

La population de l'île, après avoir décru d'une manière inquiétante, reste aujourd'hui stationnaire; dans tous les autres archipels les Maoris s'éteignent insensiblement : tel îlot qui a compté trois mille habitants n'en a plus aujourd'hui que deux cents. Taïti serait-elle la seule île privilégiée de la Polynésie? Nous voudrions espérer que M. de Kératry a trop présumé de l'avenir en disant, d'après un rapport de M. Caillet : « Bientôt le drapeau français ne flottera plus que sur les tombes des Maoris. »

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface. VII
I. Détroit de Magellan et canaux latéraux de Patagonie. — Fuégiens et Patagons. 1
II. Lima pendant l'occupation chilienne. — La société péruvienne (1883-84). 32
III Valparaiso et les Chiliens après la guerre du Pacifique (1884). 75
IV. Les intermedios (ports secondaires) du Pérou et du Chili. — Le Callao. — Pisco (îles Chinchas, exploitation du guano). — Pisagua. — Arica et Tacna (commerce de transit avec la Bolivie. — Caravanes de mules et de lamas). — Iquique. — Visite aux nitrières de la Noria. — Exploitation du nitrate de soude. — Lota. — Mines de houille 100
V. Les Péruviens anciens et modernes. — Une hacienda actuelle. — Une nécropole des Incas.. 157
VI. L'agonie d'un peuple. — Couronnement de Kalakaoua Ier, roi d'Hawaï, a Honolulu (12 février 1883). 188
VII. Un mois a Noukahiva. — Les Marquisiens anciens et modernes. — Le *tabou;* le tatouage 210
VIII. Taïti. — Les Taïtiens. — Origine des Pomaré. — Les himénés. — Avenir de Taïti. 250

PARIS.—TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Un printemps sur le Pacifique. — **Iles Hawaï**, par Marce Monnier. Un volume in-18, avec gravures et cartes spé ciale. . . . . 4 fr.

Aux Pays du Soudan, *Bogos, Mensah, Souakim*, pa Denis de Rivoyre. In-18, avec carte et gravures . 4 fr

L'Afrique centrale, par le colonel Chaillé-Long. Tradui de l'anglais. 2e *édition*. In-18, carte et gravures. 4 fr

Une visite à Khiva. Aventures de voyage, par Fred. Bur naby. Traduit de l'anglais. In-18, avec cartes. . . 4 fr

Les vrais Arabes et leur pays, par Denis de Rivoyre. Un vol. in-18, avec carte et gravures. Prix. . . . 4 fr

Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah, par Denis de Rivoyre. Un vol. in-18, avec carte et gravures. . 4 fr

Mer Rouge et Abyssinie, par Denis de Rivoyre. Un vol in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

Une mission en Abyssinie et dans la mer Rouge par le comte St. Russel. Un vol. in-18. . . . 3 fr. 50

La France transatlantique : Le Canada, par S. Clapin Un vol. in-18, avec cartes et gravures. . . . . 4 fr

Expédition du « Rodgers » à la recherche de la « Jeannette », et retour de l'auteur par la Sibérie, par William H. Gilder, membre de l'expédition, traduit par J. West. Un vol. in-18, avec carte et gravures. Prix . . . 4 fr

La Côte des Esclaves et le Dahomey, par l'abbé Pierre Bouche, ancien missionnaire. In-18, avec carte. . 4 fr

Dans les Montagnes Rocheuses, par le baron E. de Mandat-Grancey. Un vol. in-18, avec dessins de Crafty et carte spéciale. Prix . . . . . 4 fr.

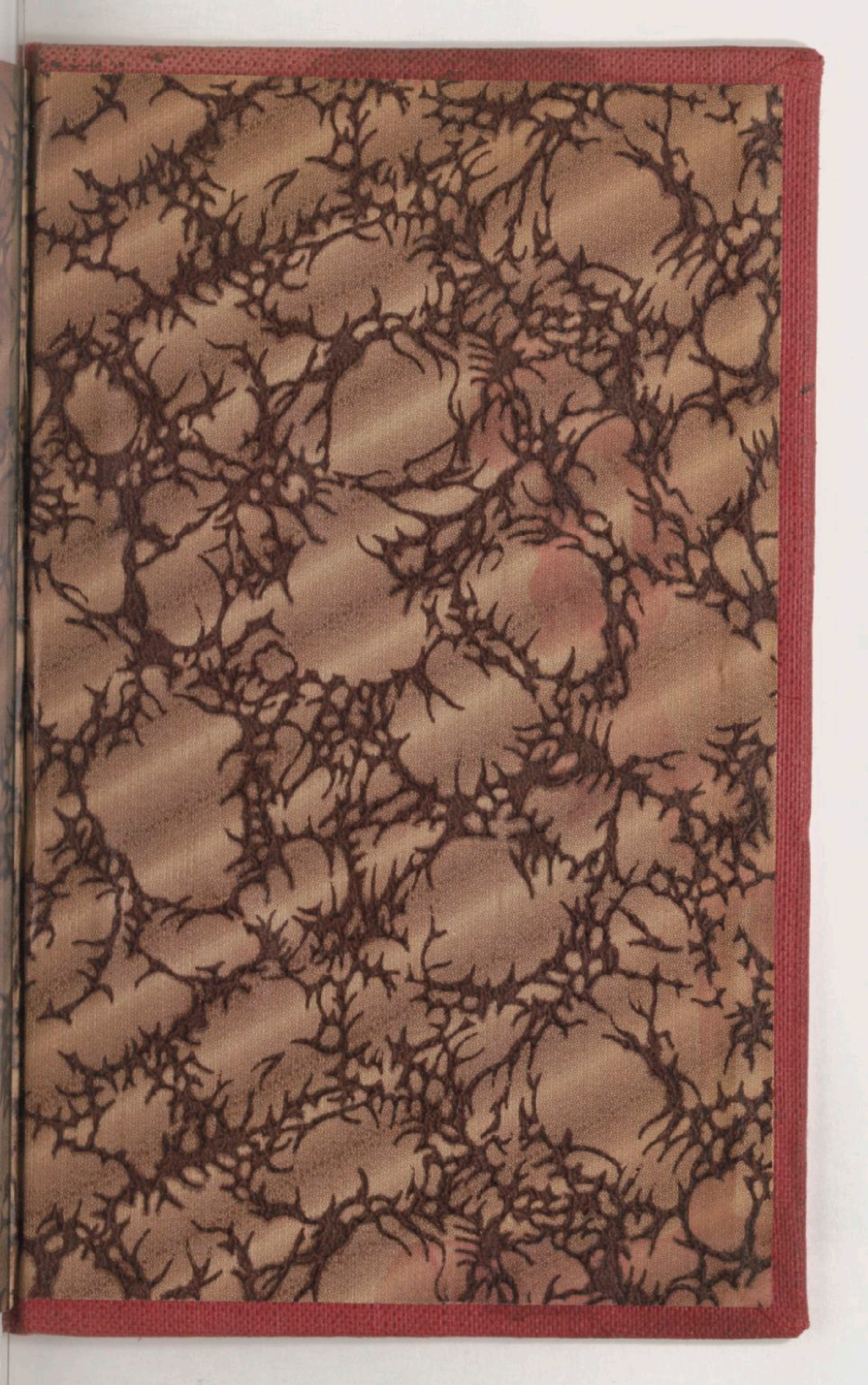
En visite chez l'oncle Sam, par le baron E. de Mandat-Grancey. Un vol. in-18, avec gravures.. . . . . 4 fr.

Voyages, aventures et captivité de J. Bonnat chez les Achantis. Un vol. in-18, avec carte et gravures. 4 fr.

En Asie centrale : De Moscou en Bactriane, par G. Bonvalot. Un vol. in-18, avec carte et grav. . 4 fr.

En Asie centrale : Du Kohistan à la Caspienne, par G. Bonvalot. Un vol. in-18, avec carte et grav. . 4 fr.

Paris. Typographie E. Plon, Nourrit et Cie, rue Garancière, 8.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00601601 0